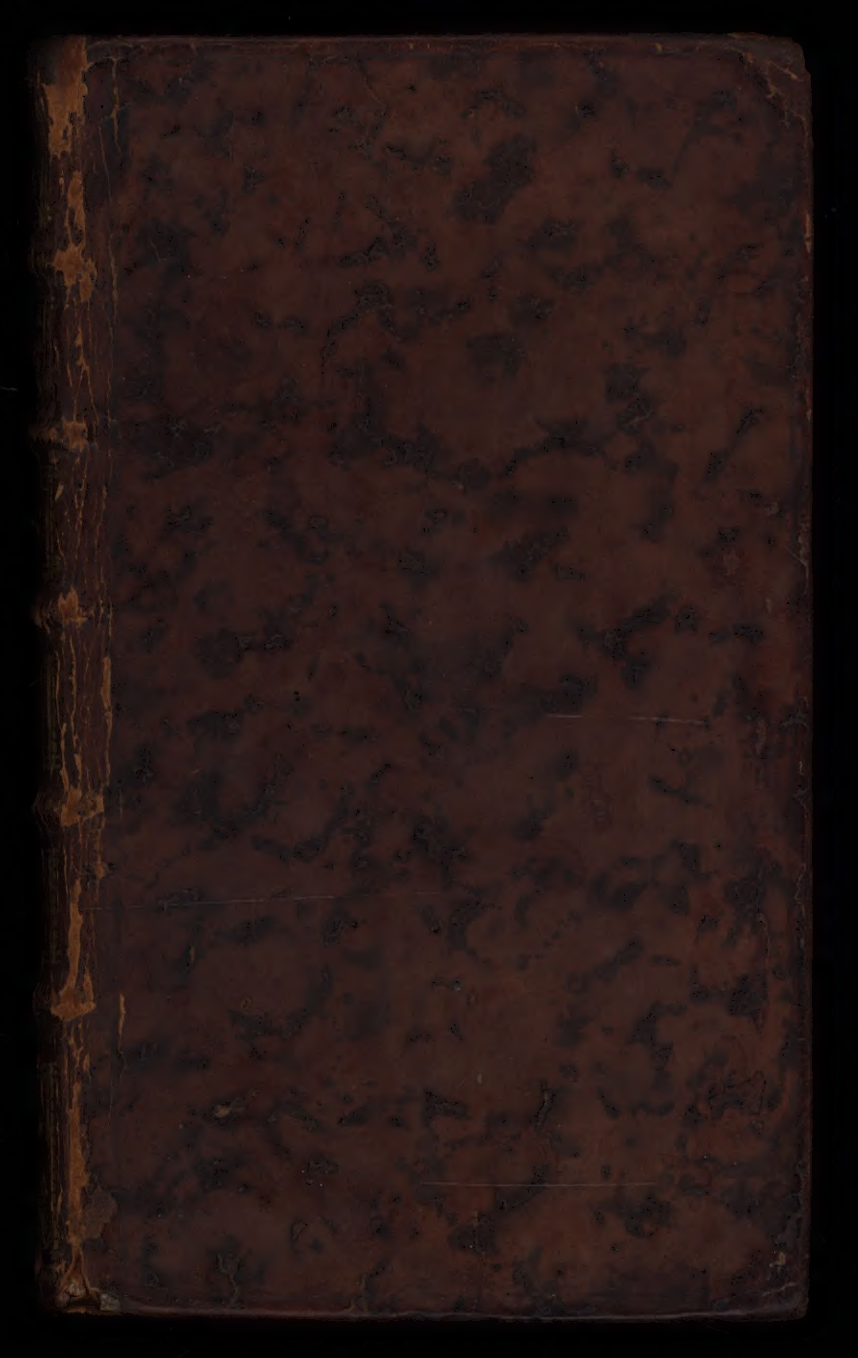



Ulrich Middeldorf



The "Réflexions"
are by La Font de
St. Yenne
1st ed: 1747

"L'ombre" exists also as
"Le génie du Louvre"
1756

Cicognara 192: 1747 ed of Refl.

Étienne →
[François-de-Sales de
La Font de Saint Yenne
avocat au parlement
(I Cat. p 101)



D. L. F. inven. Eisen idœam expres. Le Bas œre cœlav.

L'OMBRE DU GRAND COLBERT.

L'OMBRE
DU GRAND COLBERT,
Le Louvre, & la Ville de Paris,
DIALOGUE.

REFLEXIONS
Sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France.

AVEC

Quelques Lettres de l'Auteur à ce sujet.

Nouvelle Edition corrigée & augmentée.

Vincit amor Patriæ, Verique immensa cupido.
VIRG.

M. DCC. LII.

EXPLICATION

De la Planche du Frontiſpice.

LA Ville de Paris y eſt déſignée ſous le ſimbole d'une femme couronnée de tours, & par le cartouche de ſes armoiries que tient près d'elle un petit Génie. Elle eſt dans une attitude ſuppliante aux pieds du buſte de L o u i s *XV. à qui elle montre l'état déplorable du Louvre, & de ſon ſuperbe Frontiſpice deshonoré par une multitude de Bâtimens ignobles & indécens qui en*

ôtent la vûe aux habitans, & à toute la Nation. A ſes pieds eſt le Génie qui perſonifie le Louvre couché ſur la pouſſiere, prêt à expirer de douleur, atterré & écraſé ſous le poids de l'inſulte & de l'humiliation. On le connoît à ſon plan que l'on voit auprès de lui. Sur le devant eſt l'Ombre de Colbert, Miniſtre le plus zélé qu'ait eu la France pour la gloire de ſa Patrie & de ſon Roi, & par les ſoins duquel a été élevé cet incomparable monument. On a mis ſur ſa tête la couronne Civique, & quel Romain l'a ja-

mais mieux méritée! Son action eſt le moment où il ſe précipite au centre de la terre foudroyé par l'aſpect de l'état préſent du Louvre, & du mépris de la Nation pour le plus beau morceau d'Architecture que l'eſprit humain ait encore imaginé. On a repréſenté dans le fond une partie de cette magnifique façade deſſinée d'un bâtiment vis-à-vis, mais telle que les paſſans n'ont pas même la conſolation de la voir.

On auroit pû donner dans une autre planche la vûe de l'intérieur du Louvre, & des

Bâtimens élevés depuis quelques années dans le milieu de la cour, qui ſemblent également inſulter le Souverain, ſon Palais, & la Nation; mais leur aſpect n'auroit ſervi qu'à renouveller les cris de tous les Citoyens ſur leur exiſtence.

AVERTISSEMENT.

VOici une ſeconde édition de quelques écrits que le Public a reçu avec bonté & le Citoyen avec intérêt. Le même zèle pour la gloire de la Nation & le progrès des beaux Arts, qui avoit engagé l'Auteur à les publier, & le déſir de ſatisfaire pluſieurs perſonnes qui les ont demandés, leur fait revoir le jour. Ce n'eſt qu'à l'amour des François pour leur Patrie & pour tout ce qui

peut l'illuſtrer, que l'Auteur doit le ſuccès de ces écrits, & les applaudiſſemens que l'on a donné à ſon courage & à ſa généreuſe ſincérité ſur des ſujets qui intéreſſent la gloire & le bien public. Si le titre reſpectable de *vrai Citoyen* n'eſt dû qu'aux ames libres, héroïques, élevées au-deſſus du vil intêret qui rapporte tout à ſon avantage perſonnel, & qui tient aujourd'hui la plûpart des eſprits dans les fers, quelle ſatisfaction pour l'auteur d'avoir trouvé un auſſi grand

nombre de Patriotes, ſi cher aux vrais François & indiſpenſable à tous les hommes, puiſque tout homme eſt né pour être utile à ſa Patrie.

Ce ne fut pas ſans quelque crainte que l'on publia ce Dialogue. L'aſpect de la vérité toute nue bleſſe la plûpart des hommes, lorſqu'elle gêne leurs paſſions en éclairant leurs devoirs. L'on voulut ménager leur reſſentiment, & leur paroître moins coupable en couvrant ſa lumiere offenſante du voile de la Fiction.

Trompé par cette ruſe, on la voit malgré ſoi ſous l'enveloppe agréable & ſéduiſante de la nouveauté, qui l'égaye & la déguiſe ſans l'affoiblir. Heureux menſonge ! favorable impoſture qui mene à la vérité par la route du plaiſir ! C'eſt bien avec juſtice que la Fiction a mérité les plus grands éloges de l'Antiquité ſous le nom d'Apologue, puiſqu'elle a formé des peuples entiers à la vertu par l'attrait de l'amuſement.

C'étoit donc en reſſuſci-

tant un des plus grands Miniſtres du ſiècle paſſé, & en empruntant ſon organe que l'Auteur avoit eſpéré de perſuader ceux qui ſont établis pour veiller à l'entretien auſſi bien qu'à la conſtruction des Maiſons du Souverain & de ſes Palais, de les perſuader, dis-je, qu'il eſt de leur honneur & de leur devoir d'arrêter la ruine des Edifices qui illuſtrent le plus la Nation, & de les tirer de l'ignominie à laquelle ils ſont abandonnés. Ils n'ignorent pas qu'il y a plus de gloire à

conſerver un ſeul Monument marqué au ſceau du génie ſublime & de la perfection, qu'à en elever un grand nombre d'irréguliers, ou qui n'ont que des beautés de mode & paſſageres, dont la chûte un jour nous ſera plus honorable que la durée. On s'étoit flaté que la voix de Colbert réveilleroit notre léthargie ſur l'amour de la Patrie, & tout ce qui peut en augmenter & en éterniſer la gloire; Vain eſpoir! notre Nation toute de feu pour les nouveautés frivoles

& follement bizarres, eſt de glace pour des chefs-d'œuvres de génie & de perfection qu'elle a ſous les yeux depuis long-tems, quelques dignes qu'ils ſoient de ſes attentions, & de porter à la poſtérité la grandeur de ſon goût & la hauteur de ſes penſées.

Si pluſieurs de nos Provinces, entr'autres celles du Languedoc & de la Provence, ont toujours eu ſoin de réparer avec de très-grands frais les ruines des monumens & des édifices élevés

par les Romains ou de les prévenir, quoique leur conservation soit uniquement à la gloire d'un peuple étranger & qui n'existe plus, quels travaux ne devroit pas entreprendre la capitale de la France pour éterniser des ouvrages encore plus admirables, enfantés par la Nation, & qui seroient pour les siècles à venir des témoins aussi superbes qu'incontestables de la force & de la supériorité de son talent pour les beaux Arts sur tous les peuples de l'univers! Mais je le dis enco-

re, tel eſt le caractère preſque général de ce François ſi ingénieux & ſi inventeur; le Beau ne l'affecte plus dès qu'il eſt trop long-tems expoſé à ſes regards : il ne lui eſt pas ſeulement indifférent, il lui devient preſque mépriſable. Nos plus excellens écrits ſupérieurs, ou tout au moins égaux à ceux des meilleurs ſiècles de l'antiquité en certains genres, (*) ont bien de la peine à ſe ſauver de cette injuſtice, &

(*) Dans le Drammatique, le Lyrique, &c.

éprouvent ſouvent nos dégoûts. Quel rempart, quelle digue oppoſer à ce torrent prêt à tout inonder ? L'on me dira qu'il faut céder au tems dont la violence emporte tout, change, détruit & renverſe ſans diſtinction tout ce qui exiſte ici-bas. Que l'eſprit comme la matiere eſt ſoumis à ſon empire, & par conſéquent les Ecrivains & les Artiſtes. Combien de fois ils ont éprouvé ſa barbarie ! N'a-t-on pas vû pendant pluſieurs ſiècles, la profonde nuit de l'ignoran-

ce enſevelir tous les génies, & ſuccéder aſſez rapidement aux jours les plus lumineux & les plus ſçavans par un enchaînement de cauſes inconnues & d'effets inévitables ? Ouvrons les annales du monde pour nous en convaincre ? Mais eſt-il bien démontré que ces effets ſoient inévitables & infaillibles, quand ils ſont prévenus par des attentions actives & les travaux aſſidus de la vigilance ? Lorſque Rome ſçavante ſur le penchant de ſa ruine, vit dans tous les lieux de ſon

empire les Sciences & les Arts prêts d'expirer, entendit-elle autant de voix s'élever, autant de Citoyens pousser des cris sur sa grandeur mourante, que Paris en fait entendre aujourd'hui dans son enceinte ? Vit-elle d'aussi fortes plumes & en aussi grand nombre se joindre aux cris publics, & former ce concert douloureux de plaintes & d'allarmes sur la ruine du bon goût ? Oui, j'ose l'avancer, un seul homme revêtu d'autorité, avec une ame & un cœur Citoyen, par

conſéquent d'un génie élevé, actif, animé par les obſtacles, fléau implacable de ces lâches & coupables adulateurs, qui abâtardiſſent les eſprits, flétriſſent l'ame des Rois, & écartent d'auprès d'eux la ſincérité, l'eſprit de diſcernement, & les bons conſeils plus précieux que leurs tréſors, pour enchaîner à leur trône le menſonge, l'inaction & la crédulité, ſources funeſtes de toutes les injuſtices & des plus mauvais choix. Un homme aſſez grand pour s'eſtimer tel ſans

une grande fortune, & en même tems aſſez fier & aſſez droit pour abhorrer les voies baſſes ou ſuſpectes qui y menent : Un homme ſenſible aux biens & aux maux de ſa Patrie, au point de ſe croire élevé par ſa gloire & humilié par ſon deshonneur: paſſionné pour les Sciences & les Arts, & fortement perſuadé de la néceſſité de leur perfection pour l'éternelle réputation de ſa Nation, de ſon Roi, & de lui-même, ce ſeul homme ſuffiroit pour renverſer dans peu d'années

ce goût faux & futile qui regne aujourd'hui ſur tous les eſprits, & dont le Trône n'a d'appui que l'indifférence des ſuperieurs, l'audace & la licence des Ecrivains. Par lui l'on verroit ſûrement renaître dans nos ouvrages la décence avec l'utilité, la force avec la ſimplicité, & les graces avec la nature.

Sans chercher chés les étrangers des exemples pour autoriſer mon ſentiment, j'en pourrois citer pluſieurs parmi nous, je m'en tiens à ces deux ci.

Le Maréchal de Turenne, après avoir proſcrit les anciennes coutumes militaires, change le caractere national, donne aux troupes étrangeres une activité dont elles s'étoient crues juſqu'à lui incapables, ôte aux François leur légèreté & leur impatience naturelle, apprend aux ſoldats à ſouffrir les fatigues ſans murmurer, aux Courtiſans à oublier la Cour, & à convertir leurs inclinations les plus cheres, en paſſion pour la gloire du Roi, & celle de leur propre nom.

Le zéle infatigable de Colbert pour la plus grande illuſtration de ſa Patrie, fait faire à ſa Nation des prodiges auſſi étonnans dans le cours rapide de ſon Miniſtère que Turenne dans l'art de la guerre, & ce grand Miniſtre ne perdroit rien dans un paralelle exact vis-à-vis de ce Héros de valeur & d'humanité. Seroit-il donc impoſſible de trouver encore aujourd'hui parmi nous des hommes de cet ordre ſupérieur & avec les qualités que je demande pour le ré-

tabliſſement du goût ? Non ; on en verroit encore, s'ils oſoient ſe montrer un inſtant, ſans être auſſi-tôt écraſés par le crédit des concurrens, & déchirés par l'envie, cette ennemie attentive & cruelle de tout mérite qui diſtingue, & qui éleve un homme au-deſſus d'un autre homme.

Je ſçai que nos connoiſſances ſuperieures en nombre & étendue à celles des anciens dans beaucoup de genres, ſont pour le tems préſent une barriere à l'ir-

ruption ſoudaine de l'ignorance & de la barbarie. Mais la hardieſſe de nos écrivains d'aujourd'hui à violer toutes les régles & les bienſéances ; nos eſprits occupés à dévorer & à admirer ſans réflexions des ouvrages ingénieuſement frivoles & licentieux, tout nous conduit néceſſairement au décri & à la ruine de ce qui eſt penſé fortement & utilement. Accoutumés à voltiger autour de la ſuperficie de chaque choſe, nous ſommes devenus incapables de rien approfondir,

& d'ouvrir le ſein de la nature toujours avare & toujours féconde, pour en tirer ces beautés mâles & de tous les tems, que les veilles & les travaux ſeuls peuvent lui ravir. La plûpart de nos ouvrages ſont ſans idées, où elles ſont dérobées à nos bons Modernes. Nous dédaignons celles des Anciens, dont la majeſté, la préciſion, le grand ſens, le ſel exquis ne ſçauroient piquer un goût qui n'a plus que des ſenſations dépravées. Pour déguiſer ces larcins faits aux

Auteurs originaux du ſiècle dernier , nos ſtériles petits auteurs retournent leurs penſées, les preſſent, en expriment la ſubſtance qu'ils dégradent, & qu'ils exténuent par le clinquant & l'oripeau dont ils les habillent. Ils s'efforcent encore pour les mieux traveſtir, de les couvrir d'un nuage miſtérieux & plein de fineſſe pour nos beaux eſprits, & ceux qui les raſſemblent ; mais galimathias parfait & perſiflage odieux pour toutes les têtes ſaines dont ils affli-

gent le bon goût, & irritent la raiſon. Malheureuſes productions ! où les mœurs, la Religion & nos devoirs ſont preſque toujours outragés, & tournés en dériſion ! où rien n'étant penſé de génie, tout languit ſans nerfs, tout rampe ſans élévation. Riches de phraſes & de mots, pauvres de ſens & de choſes : abondantes en épithètes neuves & recherchées, mais impropres, forcées, le plus ſouvent diſcordantes avec le ſujet. Productions ennemies de la clarté, de la ſimplicité,

& du naturel : où l'on trouve enfin ſouvent de l'eſprit, mais qui voulant briller ſans ceſſe & preſque jamais à propos, ſemble n'avoir pour but que de revêtir tout ce qui eſt penſé ſenſément & avec quelque profondeur, de la triſte livrée de la peſanteur & de l'ennui.

Où chercher les principes & les cauſes de cet égarement général ? de ces flots d'écrits vains, audacieux, quelquefois même extravagans qui débordent chés nous de toute part, & nous feront

bien-tôt regarder comme le fléau de l'eſprit humain, cet art admirable (*) que notre induſtrie ſe félicitoit d'avoir inventé pour l'enrichir & l'étendre ? N'en doutons point, c'eſt dans le grand nombre des adorateurs de tous ces faux brillants, de ces ſaillies ingénieuſes enfantées par une imagination ardente & fertile, mais ſans juſteſſe & ſans frein, que nous en trouverons la véritable ſource. Il eſt plus dangereux qu'on ne penſe de laiſ-

(*) L'Imprimerie.

ſer trop ſouvent uſurper à l'imagination les fonctions du jugement. Cette enchantereſſe qui ne cherche qu'à nous ſéduire, aura bien-tôt la préférence ſur tout ce qui demande de la réflexion, & nous dégoûtera des régles & du raiſonnement. Elle affoiblira inſenſiblemet tous les eſprits, & les rendra incapables d'éxaminer ce qui nous éblouit, d'apprécier la juſteſſe des idées, de les comparer, d'appercevoir les liaiſons des conſéquences avec leurs principes, & l'enchaînement

des parties avec le tout. Sans principes, nous jugeons toujours par un ſentiment confus, & contens de certaines impreſſions générales, les détails nous fatiguent & nous rebutent: Ce n'eſt pourtant que par la connoiſſance de ces détails que l'on parvient à voir clairement les objets, à diſtinguer l'or du clinquant, & les fauſſes beautés d'avec les véritables.

Rien n'autoriſe donc davantage l'erreur des jugemens, & la dépravation du goût de ce ſiècle, que cette

foule de ſuffrages bruyants & précipités, prononcés avec toute l'étourderie & l'intrépidité de l'ignorance. Ils entraînent néceſſairement la multitude juſqu'à ce que le tems & l'univerſalité de ſentimens aient forcé l'orgueil de ces apologiſtes d'ouvrir les yeux à la Vérité, & de jouir du ſpectacle raviſſant de ſa beauté : ſpectacle qui pénétre l'ame d'une ſatisfaction intime & d'un plaiſir délicieux dont elle ſe félicite, & auquel celui de l'illuſion paſſagere des plus agréables

menſonges ne ſçauroit jamais atteindre.

Je crois avoir aſſez déſigné ceux qui portent au bon goût,& aux vraies beautés les coups les plus dangereux, & qui perdront dans peu celui de toute la Nation. Plus le déſordre augmente & ſe répand, plus le zéle doit être ardent à le combattre, plus grande doit être la liberté d'agir & de parler contre ceux qui l'entretiennent. Ne nous laſſons donc point de nous élever contre ces plumes hardies & conta-

gieuſes. Redoublons nos efforts & nos cris, ne fut-ce que pour rallentir la rapidité de la contagion, & pour la conſolation d'une petite, mais précieuſe portion de bons eſprits qui gémiſſent en demeurant fermes dans l'amour du vrai, & de ce beau invariable, fondé ſur la raiſon, indépendant des révolutions du tems & des folies de la mode.

Ce ſont là les motifs qui doivent allumer notre zéle & acérer nos traits contre ce goût dépravé, ſi funeſte aux

Lettres & par conſéquent aux Arts, puiſque les Ecrivains excellens & les habiles Artiſtes ont toujours marché d'un pas égal, & que la chûte des uns entraîne néceſſairement celle des autres. La corruption de nos Ecrits étant même beaucoup plus grande que celle des Arts, nous devons plus fortement nous élever contre elle. Nous ſommes ſur le point de perdre entierement le fruit de toutes nos richeſſes littéraires du ſiècle paſſé, richeſſes ſi abondantes & ſi glorieuſes à

la France, qu'elles l'avoient portée à un dégré de célébrité qui fut une éclipſe preſque générale pour toutes les autres Nations.

Tout n'eſt point cependant déſeſpéré. Le corps François n'eſt pas entiérement cangrené, il lui reſte encore des membres ſains & vigoureux dans cette petite, mais précieuſe portion de bons eſprits dont je viens de parler. Rarement à la vérité, & très-rarement voyons-nous ſortir des mains de nos Ecrivains & de nos Artiſtes

des ouvrages dignes de vivre chés la postérité, mais enfin nous en voyons. Il se trouve encore des hommes parmi nous assez courageux pour ne pas borner leurs vûes aux limites étroites de leur âge, & qui embrassent l'âge entier du genre humain. Il est encore des génies assez hauts & assez hardis pour préférer les suffrages du petit nombre, à l'encens perfide d'un troupeau d'aveugles, dont peut-être un jour la raison murie & éclairée par des réflexions

& des connoiſſances, rougira des éloges proſtitués à des ouvrages ſi dignes de mépris, & dont ils ſeront auſſi coupables que les Auteurs par leurs applaudiſſemens, & l'excès de leurs louanges.

L'on trouvera dans cette nouvelle Edition beaucoup de corrections, quelques augmentations & des retranchemens néceſſaires. Tels ſont ceux que l'on a fait dans les *Réflexions ſur quelques cauſes de l'état préſent de la Peinture en France*, où l'on a ſupprimé l'examen des ou-

vrages qui furent exposés cette année au Louvre, il ne convenoit plus de les rappeller. L'Auteur pourroit avoir à se reprocher d'avoir publié le premier des réflexions sur cette exposition, par le fiel & la malignité de ceux qui ont écrit les années suivantes sur le même sujet, si son examen n'eût été fait avec tous les égards & les ménagemens de la critique la plus mésurée & la plus sage. Eh quelle loi doit être plus inviolable & plus sacrée que celle de ne jamais offenser per-

ſonne, ſur-tout dans des écrits pubics? Il n'a point répondu à quelques cenſures de ſon Examen trop foibles on trop groſſierement malignes pour l'émouvoir, ou mériter ſon attention; mais il s'eſt déclaré redevable aux Auteurs des cenſures raiſonnables qui l'ont éclairé ſur des fautes qui lui ſont échappées, & auxquels il a fait des remercimens dans ſes écrits ſans les connoître. Quand on aime la vérité bien ſincérement, on l'embraſſe de tout ſon cœur de quelque part

qu'elle vienne, & de la bouche même de ſes ennemis. Eh quel aveu plus raiſonnable peut faire la raiſon, que d'avouer ſa propre foibleſſe & l'obſcurité de ſes lumieres !

Les principales fautes de l'Auteur ſont des reproches au ſujet du Portail S. Gervais, à Mr. Turgot ce célébre Prévôt des Marchands, dont la mémoire vivra éternellement dans le cœur de tous les habitans de la Ville de Paris, qui pleurent encore ſa perte. Telle a été encore la critique peu

fondée de quelques ouvrages d'Architecture des Srs. Servandoni & Doucin. Il doit à ce dernier des éloges à sa science pour tout ce qui regarde la distribution de l'intérieur d'un Bâtiment, science si utile & si négligée, souvent même entiérement ignorée des Architectes le plus en réputation. (*)

(*) Cette Science est si importante à tous ceux qui font bâtir, qu'elle leur procure un des plus sensibles agrémens de la vie, quand leurs appartemens se trouvent disposés selon leurs goûts & leurs besoins, & que l'Architecte a sçu deviner leurs intentions, corriger leur caprice, & fixer leurs incertitudes à leur avantage. Le plaisir qu'ils en retirent journellement, les paye avec usure des dépenses toujours considérables pour tout *Edificateur.*

L'on a redonné dans cette Edition quelques Lettres qui avoient déja été imprimées, dont la plûpart sont

---

* Comme aussi la mauvaise distribution de leur habitation leur cause des chagrins d'autant plus vifs qu'ils éprouvent à chaque instant des incommodités qui leur ont coûté très-cher, & qui sont irréparables. La Magnificence d'une décoration extérieure si convenable & si nécessaire aux Edifices publics & aux Grands, est inutile & même déplacée chés des particuliers qui ne bâtissent que pour la commodité, la nécessité, ou le revenu. A leur égard le principal objet d'un Architecte sensé & honnête homme, doit être de remplir leurs vûes, & d'égaler leur dépense à leur fortune. Sans cette derniere attention, il se rend coupable de leur ruine infaillible; nous n'en avons que trop d'exemples. J'ajoûte encore à ces devoirs, l'obligation indispensable de supputer exactement ce qu'il en doit coûter à celui qui l'employe pour conduire son ouvrage à son entiére perfection, & de ne jamais abuser de la passion d'un particulier à bâtir, pour l'attirer dans ce piége par la perfide assûrance d'un prix médiocre, & fort au-dessous du réel. Combien à ce sujet les loix des Grecs & surtout celle d'Ephèse étoit sage, qui contrai-

relatives aux beaux Arts. La premiere intitulée, Lettre de l'Auteur des Réflexions sur la Peinture, &c. fut fai-

---

gnoit les Architectes à déclarer par un écrit le prix de la construction d'un Edifice, & leur faisoit engager tous leurs biens pour être garants du payement! Si la dépense n'excédoit que le quart de la somme déclarée, le surplus étoit fourni par les deniers publics; mais au-delà du quart, l'Architecte étoit obligé de payer la somme en entier, & de faire jouir le Proprietaire de son bâtiment.

Je sçai que cette Loi seroit difficile à mettre chés nous en pratique. Le François qui fait bâtir, est trop inconstant pour s'en tenir à un plan fixe pendant tout le tems qu'on met à l'éxécuter. Il y fera souvent des changemens qui renverseront toutes les mesures & les supputations de son Architecte.

Un particulier doit donc rechercher avec grand soin un Architecte qui ait la réputation de probité & d'habileté pour la distribution des dedans. Non-seulement il lui rendra sa maison délicieuse, s'il l'habite, par sa parfaite correspondance à ses usages & à ses intentions; mais il y sçaura placer des agrémens & des commodités générales & convenables à toutes les personnes à peu près de son état qui

te pour le juſtifier envers ceux qui ſe crurent offenſés de ce que l'on avoit oſé examiner leurs ouvrages expoſés. Il y déclare la droiture de ſes intentions, & répond à quelques reproches qui lui furent faits à ce ſujet, & ſur-tout à un Paradoxe ſingulier, avancé à ſon occaſion dans une aſſemblée publique & reſpectable. (*)

La ſeconde fut écrite aux Auteurs du Mercure, pour publier le déſaveu qu'y fait

s'empreſſeront d'y loger, ce qui en augmentera conſiderablement le prix, & par conſéquent ſes revenus.

(*) L'Académie de Peinture.

l'Auteur des cenſures injuſtes & ſatiriques qui parurent les années ſuivantes ſur les expoſitions des Tableaux au Louvre, & qui lui furent attribuées par pluſieurs Peintres ſans fondement ni vraiſemblance. Les bons juges du ſtile ſentirent aiſément la différence du ſien, d'avec celui de ces rudes & mordans Ecrivains; & d'ailleurs ceux qui connoiſſoient ſon caractére, l'en ont pleinement juſtifié. C'eſt à cette derniere marque comme au ſceau d'un Auteur qu'il de-

vroit être jugé & reconnu avant de hazarder de malignes imputations. On peut déguiser son stile, quoique avec peine, mais on ne déguise jamais son caractére. Les Auteurs de ces coupables calomnies si nuisibles aux Artistes qu'elles attaquoient, crurent ne pouvoir mieux se masquer que sous son nom. Retranchés sous cet abri comme derriere un mur, ils ont lancé hardiment leurs traits contre tous les ouvrages de leurs confreres que des inimitiés per-

ſonnelles, ou des jalouſies de profeſſion leur rendoient odieux. Je dis leurs confreres, parce qu'on apperçut bien-tôt que les mains d'où ces coups partoient, quittoient tantôt le ciſeau & tantôt la palette pour les frapper. Si ceux, qui ſur la foi de leurs écrits ont crû l'Auteur du premier examen coupable de ces libelles, les avoient lûs avec plus d'attention, ils euſſent été bientôt détrompés, puiſque ces Ecrivains ont été aſſez peu ſenſés pour ne pas même épargner

dans leurs cenſures, celui dont ils uſurpoient le nom. Quelle apparence qu'un honnête homme qui met le prix de ſa réputation bien au deſſus de toutes les richeſſes, voulut la déchirer de ſes propres mains, & la ſacrifier à la déteſtable ſatisfaction de décrier des Artiſtes eſtimables par leur caractére & par leurs talens, & d'ailleurs d'un mérite fort au-deſſus du commun!

Une généreuſe Critique renfermée dans les bornes de la douceur & de la poli-

teſſe, étant la ſeule voie ouverte aux Auteurs & aux Artiſtes pour les mener à la perfection, ils devroient regarder leurs Cenſeurs comme leurs ſeuls vrais amis, & ceux qui les louent aveuglément, ou ſans reſtriction, comme leurs ennemis les plus dangereux, ſuivant cette maxime d'un des plus grands Politiques de l'ancienne Rome, *Peſſimum genus inimicorum Laudatores*, & traduite ainſi par un de nos grands Poetes,

. . . Et de nos ennemis ſongeons que la louange
Eſt le plus dangereux.

L'on a placé ensuite le Remerciment des habitans de la Ville de Paris à S. M. ſur l'achevement du Louvre. Bien des perſonnes ignorent que quelque tems après que l'Ombre de Colbert eut paru, les plaintes du Louvre ſur ſon entier abandon & les menaces de ſa ruine prochaine, allerent juſqu'aux oreilles du Roi. S. M. parut mécontente de qu'on ne lui eut jamais parlé de l'état de ſon Palais, & Elle ajoûta qu'elle auroit deſtiné depuis long-tems une certai-

ne ſomme par années pour le faire achever. Le Roi donna enſuite des ordres pour en faire lever le plan, & lui tracer l'extérieur & l'intérieur de cet Édifice, avec un état de la dépenſe néceſſaire pour ſon achevement en commençant par le faire couvrir. Mais il ſurvint alors des empêchemens qui ont arrêté l'exécution d'un projet ſi déſiré par toute la Nation, & ſi important à ſa gloire.

Ce recueil eſt terminé par une Ode ſur les progrès de la

Peinture ſous le Regne de Louis le Grand. L'Auteur la compoſa en 1725. pour le prix de l'Académie. Ce fut bien moins dans l'eſpérance de le remporter qu'il y travailla, que pour ſatisfaire ſon goût pour ce bel Art dès ſa plus tendre jeuneſſe, & publier les connoiſſances qu'il en avoit. Il n'ignoroit pas que quand même il eût été fort verſé dans celui de la Poëſie, l'Ode eſt d'une hauteur ſi inacceſſible par l'enthouſiaſme, la majeſté & le ſtile ſublime qu'elle exi-

ge, que parmi nos Poëtes François dont le nombre est immense, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient pu y atteindre. Le célébre Rousseau notre Horace François, & qui tiendra le même rang chés les autres Nations aux siécles à venir, qu'occupe aujourd'hui parmi nous l'ami d'Auguste, Rousseau dit un jour à l'Auteur, Qu'il ne suffisoit pas pour exceller dans ce genre d'être Poëte, qu'il falloit encore avoir reçu de la nature un génie particulier pour le grand su-

blime qui ſeul caracteriſe cette eſpéce de Poëme. Ce fut en l'entretenant à Bruxelles de ſes Odes ſacrés qu'il s'expliqua ainſi : Il avoua qu'il n'en avoit jamais été ſatisfait, & qu'elles lui paroiſſoient rampantes & proſaïques, quand il les comparoit à l'élevation & à la force de la Poëſie du texte Hébreu.

L'on a hazardé un changement dans l'Ortographe du mot *Deſſein* qui a deux ſignifications fort différentes. Il eſt employé pour exprimer

Projet, *Intention*, *Idée* d'une action que l'on ſe propoſe, mais plus vague & moins déterminée que *Réſolution*: par exemple, *le Roi a eu deſſein de faire couvrir le Louvre*, on lui a laiſſé dans ce cas ſon ortographe ordinaire. Mais lorſqu'on s'en ſert pour déſigner l'une des trois parties de la Peinture, & qu'il ſignifie le contour & les proportions exactes ou vicieuſes de la figure humaine & de ſes parties, ou le canevas d'une penſée que le Peintre a jettée ſur le papier avec la

plume, le craïon ou le pinceau, ſoit pour reſter en cet état, ſoit pour être exécutée dans ſes proportions, alors on a retranché le dernier *é*, pour éviter, aux Etrangers ſur-tout, la confuſion aux yeux des deux termes, ne pouvant ſauver celle de l'oreille. Exemple, *l'Ecole Françoiſe a égalé toutes celles d'Italie au ſiécle dernier dans la partie du Deſſin & de la Compoſition, mais elle leur a été inférieure dans celle du Coloris.* L'on s'eſt cru d'autant plus autoriſé à ſupprimer cette

lettre dans ce ſubſtantif, qu'elle n'a jamais été employée dans ſon verbe *Deſſiner*. L'on écrivoit anciennement *Deſſeing*, & l'on diſoit *Deſſigner*, prononciation que ſa rudeſſe a fait tomber. Il n'en a pas été de même dans le mot *Seing* pour ſignature, où l'on a laiſſé le g, parce qu'on l'a gardé dans le verbe *Signer*. Ce qui diſtingue *Seing*, ſignature, de *Sein*, *Sinus*. Cet inconvénient ſe trouve preſque dans toutes les langues & ſur-tout dans la Latine. Le mot *Cepe*

a dans différens cas, quatre différentes ſignifications : Oignon, Haïe, Souvent, & Serpent ; mais ils ne ſont pas écrits de la même façon. Il en eſt de même de *Os*, *Res*, *Gallus*, *Occidere*, *Eſſe*, & mille autres. On pourroit diminuer leur nombre dans la nôtre par des différences dans l'ortographe qui les diſtingueroient aux yeux, en attendant que l'oreille en ſente un jour la différence par un nouveau terme.

L'on n'a point obſervé l'ordre des tems dans les

Piéces de cette Edition. L'Ombre de Colbert a été miſe la premiere, quoiqu'elle n'ait paru qu'après les Réflexions ſur la Peinture, auſſi bien que les Lettres qui ſont à la ſuite. Mais ayant été choiſie pour le ſujet de la Planche du Frontiſpice, on n'a pas crû devoir les ſéparer.

Beaucoup de Lecteurs ont trouvé quelque difficulté à chercher les Notes à la fin de l'ouvrage dans la premiere Edition, c'eſt ce qui les a fait mettre en celle-ci au

bas de chaque page.

Voilà tous les avis que l'on a estimés nécessaires à la tête de cette Édition. On n'a pas jugé à propos de répondre aux critiques du stile, & de quelques défauts d'exactitude dans le Dialogue, on a eu l'attention de l'interrompre en quelques endroits qui avoient parus trop longs.

L'Auteur, qui auroit souhaité de tout son cœur n'être jamais connu, espére que son zèle pour la gloire de la Patrie, & pour le bien de sa

Nation, lui mériteront de nouveau l'indulgence & l'approbation des cœurs vraiment citoyens, & c'eſt la ſeule à laquelle il ſoit ſenſible. Il fait ici l'aveu ſincére (& plût-à Dieu que l'honnête homme pût trouver aujoud'hui de la foi ſur ſa ſimple parole !) qu'il n'a jamais ambitionné de louange, ni eû d'autre objet en écrivant, que le plaiſir de voir ſes écrits ſuivis de quelques effets avantageux au Public, à l'Etat, & aux beaux Arts. Quel éloge ! quelle ſatisfac-

tion que celle d'un tel ſuccès ! Les Rois ont-ils des faveurs, ont-ils même des dons qui puiſſent compenſer un plaiſir ſi pur & ſi ſublime ?

Dic illis non quod volunt audire, ſed quod audiſſe ſemper volent.

Seneca de Beneficiis.



PIECES

PIECES

Contenues en ce Volume.

ADDITIONS.

ADDITION à la page 102. lig. 4. après ces mots . . . *ſuites néceſſaires du Luxe*, ajoûtez en note ce qui ſuit.

L'on ne ſauroit paſſer ſous ſilence une nouvelle eſpéce de luxe enfanté de nos jours par l'yvreſſe de l'abondance, & qui offenſe les yeux de tout François ſenſé d'une maniere criante. Une grande partie des Nobles modernes & des nouveaux Financiers, porte l'orgueil & l'inſolence juſques à étaler leurs richeſſes ſur leurs gens de Livrée, & s'efforcent d'honorer & d'illuſtrer cette eſpece d'hommes dont la multitude exceſſive & permiſe fait une playe à l'Etat très-réelle, & bientôt incurable, en enlevant à la campagne les Cultivateurs, & en rempliſſant les Villes, & ſur-tout Paris, de Sujets qui ne payent eux-mêmes aucun impôt, & ne ſervent à l'Etat ni par l'induſtrie, ni par le travail; hommes par conſéquent beaucoup au-deſſous du Portefaix & du Manœuvre. Nos nouveaux Créſus enflés d'orgueil, & aveuglés par la ſurabondance de leur fortune, couvrent aujourd'hui ſans pudeur leurs laquais d'or & d'argent pour traîner après eux, publier & afficher dans les rues, les places, les promenades, l'excès & la ſplendeur de leur ſuperflu, & l'immenſité de leur opulence. Ils les vêtiſſent de façon qu'ils ſont confondus avec tout honnête-homme, &

que le vrai Gentilhomme qui habite Paris, celui qui vient de Province, & tous ces braves Citoyens qui ont épuisé leur patrimoine, usé leur vie au Service de leur Prince, & à la défense de la Patrie, sont aujourd'hui forcés de rougir de leur ruine & de leur pauvreté qu'ils cachoient auparavant dans la foule, & qu'ils supportoient sans deshonneur. Mais depuis que le faste extravagant des enrichissemens rapides a rendu honteuse & méprisable la simplicité des habits par cette odieuse prostitution de magnificence; depuis que le nouveau noble & le millionaire ont proscrit les couleurs qui les confondoient avec l'ancienne Noblesse si fort au-dessous d'eux & si méprisable à leurs yeux, l'honnête-homme modestement vêtu n'ose presque plus se montrer, ni se présenter dans ces maisons opulentes, & sur-tout à ces heures où l'on dévore sa substance, & où un extérieur uni & sans éclat lui assûreroit la raillerie insultante, & le mépris cent fois plus dur que l'extrême misére, de la part de ces hommes de néant, qui ajoûtent à l'arrogance de leurs Maîtres, celle qu'autorisent ces brillantes enseignes d'un sot enrichi dont ils sont chargés. Un emploi des richesses aussi ridicule qu'il est déplacé, n'a-t-il pas droit de révolter la raison & l'humanité ? Et se multipliant tous les jours par la contagion de l'exemple, peut-il n'être pas bientôt funeste à l'Etat par la confusion qu'il met dans toutes les conditions ? Un si hardi renversement de tout ordre & de toute bien-

ſéance, toléré, doit nous faire trembler qu'il ne ſoit l'annonce & l'avant-coureur du renverſement total & prochain de ce Royaume.

ADDITION à la page 37 en note à la derniere ligne.

Qu'il ſoit encore permis de ſe plaindre de la tolérance la plus incommode aux habitans de la Capitale, & dont on pourroit les délivrer au très-grand profit de l'Etat. C'eſt le nombre & l'importunité des Mendians, fléau de tous ceux qui ſont à pied, & ignoré de ce grand nombre de perſonnes qui ne marchent, ne ſortent, n'entrent chés elles & chés les autres, qu'en de riches ou commodes équipages. Combien de ſervices rendroit à l'Etat cette armée de fainéans & de ſujets oiſifs, l'étonnement de tous les Etrangers, chés qui l'on n'en voit aucun, parce qu'ils les employent à la culture des terres, à des corvées, aux Manufactures, ou à aider les Artiſans dans leurs travaux, & dont la diſette à Paris les fait ſurvendre leurs marchandiſes. Tant de bras inutiles, & retranchés du corps de l'Etat, ſerviroient à faciliter, & à étendre l'induſtrie ſi naturelle aux François, & ſi ingénieuſe, & à en quadrupler les revenus.



ERRATA
de l'Avertissement.

Page viij. *lig.* 7. la gloire, & le bien, *lisez*, la gloire de la Nation & le bien.

Pag. ix. *l.* 1. Patriotes si cher, *lisez*, Patriotes, nom si cher.

Pag. xvij. *l.* 9. convaincre ? *lisez*, convaincre.

Pag. xxiv. en nombre & étendue, *lisez*, en nombre & en étendue.

Pag. xxxiij. *l.* 7. universalité de sentimens, *lisez*, des



FAUTES
à corriger dans l'Ouvrage.

Page 96. lig. derniere , *lisez*, intempérie.

Ibid. l. avant derniere de la Note, *lisez* ; sans contredit.

Pag. 99. l. 13 de la Note, qui lui restoit, *lisez*, qui leur restoit.

Pag. 147. l. avant derniere de la Note, du siècle de Louis XIV. *ajoûtez*, Mr. de Fontenelle.

Pag. 161. l. 17. importune , *lisez* , importuner.

Pag. 168. l, 20. nos maux affreux, *lisez* ; plus affreux.

Pag. 219. l. 9. cette fourmilliere , *lisez*, cette foule.

Pag. 250. l. 8. que le Peintre, a choisi ; *lisez*, que le Peintre a choisi.

Pag. 348. Vers 5. Assise, *lisez*, Placée.

Pag. 352. l. derniere, puissant attrait, *lisez* ; puissant attrait:



L'OMBRE



L'OMBRE DU GRAND COLBERT, LE GENIE DU LOUVRE, ET LA VILLE DE PARIS.

DIALOGUE. (*)

LE LOUVRE.



'ENTENDS de toute part des cris de joye. Tout Paris est livré à des transports de réjouissance de la publication de la Paix ; & je suis

(*) Quelques personnes ont critiqué le défaut de vrai-semblance, & la hardiesse d'avoir fait parler dans un dialogue une Ville & un

dans l'accablement & dans la douleur. Faut-il que cette nouvelle, qui va faire le bonheur de tous les François, soit pour moi seul un nouveau sujet de tristesse & de plaintes! O Paris! Ville ingrate! si sensible autrefois à mon élévation, peus-tu l'être aujourd'hui si peu à mes gémissemens & à ma douleur? Peus-tu voir mon déplorable état, & me laisser sans consolation & sans espérance? N'es-tu plus ma mere! & après tant de marques de joye à ma naissance, devois-je m'attendre à un abandon de ta part si entier & si méprisant?

LA VILLE.

Non, mon fils, je ne t'ai point entiérement oublié, puisque tu

---

Palais; mais l'Auteur n'a pas la gloire de l'avoir osé le premier. On trouve des Epigrammes de l'Anthologie, où les Grecs font raconter aux Villes & aux Temples leurs prospérités & leurs infortunes.

me vois accourir à tes cris pour en apprendre le ſujet, & ſoulager ta peine, s'il m'eſt poſſible.

LE LOUVRE.

Le ſujet! eh, peus-tu l'igno re Peus-tu voir mon état depuis tant d'années, ſans ſouffrir d'un deſhonneur qui fait ta honte! J'ai enduré patiemment mon ignominie dans des tems de minorité & de guerre; mais j'eſpérois, après le long cours de celle-ci, que mon Roi vainqueur me feroit ſortir de l'indigne tombeau où je ſuis enſeveli. Je me flattois après un ſi long oubli d'être l'objet des premiers projets d'embelliſſement qu'on te deſtine pour immortaliſer la mémoire d'une Paix ſi long-tems attendue, & des Victoires du Héros qui vient de la donner ſi généreuſement à la France. J'eſpérois qu'après avoir triomphé de ſes

ennemis au-dehors, & s'être élevé un Thrône dans le cœur de ſes Sujets, il voudroit encore en avoir un dans celui de ſa Capitale. Je me flattois enfin qu'il écouteroit la voix plantive de tous tes habitans indignés de voir cet Edifice conſacré au Maître qu'ils adorent, non-ſeulement abandonné & devenu l'azile des hiboux, mais encore expoſé à une prochaine ruine par cet abandon, & livré à l'excès de l'indécence & du deshonneur par tout ce qui l'environne. Eſpéce de barbarie dont on ne pourroit trouver d'exemple dans aucun de tes Hôtels, non pas même dans ceux de tes plus médiocres Financiers!

LA VILLE.

Eh! peus-tu croire que j'aye fermé l'oreille jusqu'à préſent aux ſoupirs de mes Citoyens ſur ton

avilissement! Penses-tu que j'aye ouï sans douleur les discours des Etrangers sur ton déplorable état, & sur-tout des Anglois jaloux de nos belles productions ? Voilà, disent-ils en voyant ce Palais, le portrait du caractere de cette Nation. Si le hazard éleve quelquefois son génie à de grandes idées, elle est incapable par sa légereté de les porter à leur perfection. Avide des nouveautés dans tous les genres, elle en préfére les défauts, & même les extravagances à tout ce qu'elle a produit de sage & de sensé, dont elle semble aujourd'hui ignorer le prix. Ennuyée de ses propres Ouvrages auxquels un beau génie, & les plus excellentes proportions ont attiré des applaudissemens universels, elle s'en dérobe la vûe à elle-même, & leur préfére la nouveauté la plus bizar-

re & la plus irréguliere, unique idole aujourd'hui des François, & à laquelle ils ſacrifient tout avec une fureur qui tient de la folie. Voilà les reproches humilians pour moi & pour la Nation, qui ſont tous les jours dans la bouche des Etrangers. Sois donc perſuadé que j'en ſuis profondément touchée. Mais quel reméde ? que puis-je ſans les ordres de mon Souverain ? & que peut-il ſçavoir ſans l'attention & le rapport de ſes Miniſtres ? c'eſt à eux qu'eſt confié le ſoin de mes embelliſſemens, & celui de l'entretien des monumens qui devoient me rendre ſupérieure à toutes les Villes de l'Univers. Ah ! ſi les jours précieux du grand Colbert euſſent été moins limités ! ſi le ſort ennemi de ma grandeur eût permis à ce zélé Citoyen de finir ſes projets, à quel dégré de ſplendeur ne m'auroit-il pas élevé !

LE LOUVRE.

O Colbert ! ô Colbert ! Miniſtre qui ne ſera jamais aſſez loué ni aſſez regretté ! O mon pere ! mon créateur ! ma gloire ! la gloire de la France ! où êtes-vous ? Que les Dieux ne vous permettent-ils de quitter un inſtant cet heureux ſéjour où habitent les Miniſtres qui ont été jaloux de l'honneur de leur Patrie & de la grandeur de leurs Rois, pour venir conſoler ma douleur, & partager les ſujets trop légitimes de mes pleurs & de mon déſeſpoir ! Mais ... Dieux ... ! que vois-je... ? mes vœux ſeroient-ils exaucés ... ! ſeroit-ce bien vous, ô mon pere !

L'OMBRE.

Oui, c'eſt moi, c'eſt ce Colbert que tu invoques ; tu le vois paroître aujourd'hui après une ſi

longue abſence ; tu vois ce cœur François, ce Citoyen brûlant encore du même zéle pour la gloire de ſa Nation &. de ſes Maîtres. Les accens de ta douleur ſont deſcendus juſqu'aux Champs de l'Eliſée, où je jouis des honneurs divins accordés aux Miniſtres équitables, laborieux, ennemis de la molleſſe & des voluptés, objets des génies foibles & médiocres ; de ces hommes incapables de vertu & d'amour pour leur Souverain. Ils ignorent leur véritable gloire ; ils la mettent toute entiere dans la fortune & dans les plaiſirs qu'ils cherchent, & qu'ils irritent ſans ceſſe par de nouveaux aſſaiſonnemens. Ah ! ces plaiſirs peuvent-ils être comparés à ceux d'aimer ſes devoirs, d'en remplir l'étendue, d'en imaginer même au-delà qui puiſſent être utiles à la Patrie ! Voilà la volupté des gran-

des ames qui ſeule éleve le courage, étend le génie, & dont la douceur n'eſt jamais troublée par l'amertume des reproches intérieurs, inévitables aux Miniſtres inappliqués, eſclaves des plaiſirs des ſens, de la faveur & de la fortune.

LA VILLE.

Grand Colbert, qui êtes auſſi mon pere, permettez-moi de rendre l'hommage le plus juſte & le plus reconnoiſſant à celui à qui je dois le plus.

L'OMBRE.

Eh! qui êtes-vous?

LA VILLE.

O queſtion humiliante! quoi vous méconnoiſſez cette Ville qui vous eſt redevable de tout ce qui lui reſte de luſtre & d'éclat! ce

Paris que rien au monde n'eût égalé, si une mort trop prompte ne vous eût enlevé à mon amour & à celui de tous les Citoyens !

L'OMBRE.

Eh ! comment ne vous méconnoîtrois-je pas ! irréguliere, difforme, couverte d'ornemens frivoles, de colifichets qui cachent ou qui défigurent toutes vos beautés ! Où sont ces Edifices somptueux, ces Palais, ces Monumens superbes que j'avois commencés, & qui devoient faire admirer le régne de Louis XIV. aux tems & aux peuples les plus éloignés ? Mes vûes, mes soins, tout l'objet de mes veilles étoient de vous rendre la Capitale de l'Univers, & la rivale de cette superbe Rome, lorsqu'elle en étoit la maîtresse. Non content de l'égaler, je voulois vous faire surpasser toutes les pompeuses des-

criptions que nous en a laiſſé l'Hiſtoire : projet digne de la Capitale du premier Royaume du monde. Mon génie étoit ſans ceſſe aidé, & étendu par la juſteſſe naturelle & l'élevation du goût de ce Monarque toujours porté au grand, & dont le caractere noble & généreux charmoit moins par ſes dons, que par l'art qu'il avoit de donner. Avec un ſi puiſſant ſecours, à quel honneur & à quelle ſupériorité je vous aurois élevée, ſi les deſtins l'euſſent permis ! cependant depuis le long-tems qu'il m'ont ravi à ce ſéjour, par quelle fatalité vous retrouvai-je dans cet état ?

LA VILLE.

O grand Colbert ! quoique mon extérieur me rende méconnoiſſable à vos yeux, ſouffrez que je tombe à vos genoux, & que je les embraſſe pour vous exprimer ma

joye de vous revoir : elle eſt ſi grande qu'elle m'étouffe la parole, & m'en ôte l'uſage. Heureuſe, ſi cet embraſſement pouvoit vous marquer ma reconnoiſſance de tous les travaux que vous avez entrepris en ma faveur !

L'OMBRE.

Levez-vous, ma chere Patrie ; oui, je vous retrouve dans les ſentimens que vous avez de mes bienfaits. Peut-être vous en ignorez l'étendue. Je vais, pour reconnoître votre amour pour moi, & ſatisfaire celui que j'ai toujours eu pour vous, vous faire le récit, ſans aucune réſerve, de tout ce que mon zéle pour mon Roi, & le déſir que j'avois de vous rendre la premiere Ville de l'Univers, m'avoient fait entreprendre. Je vais vous en parler ſans aucun motif de vanité, & uniquement pour

vous mettre en état de comparer depuis mon abſence, mes projets avec leur exécution. Peut-être que la connoiſſance de mon zéle, & des motifs de mes entrepriſes, vous engagera à ſolliciter votre Roi pour les examiner & les mettre en œuvre, ſi elles ont été interrompues, ou ſans effet.

Je m'étois en premier lieu appliqué à approfondir le génie & le caractere de ma nation, étude abſolument néceſſaire à un Miniſtre entierement dévoué à la gloire de l'Etat, & à réformer les abus inévitables dans le Gouvernement. Je ſuis perſuadé que Louis XV. en fait ſa principale occupation, puiſque le bonheur de ſes Sujets en dépend, & par conſéquent le ſien propre, en étant le véritable pere.



LA VILLE.

O bontés, qui vont me pénétrer de nouveaux ſentimens de reconnoiſſance ! mais quel lieu prendrons-nous pour cet important entretien ? cette Gallerie cy, (*) où j'ai trouvé le Génie de ce Palais, qui vous a coûté tant de travaux, m'y paroît fort propre.

LE LOUVRE.

Hélas ! grand Miniſtre, c'eſt le ſeul endroit du Louvre qu'il m'eſt encore permis d'habiter avec quelque dignité ; & où l'on voye quelques veſtiges des chefs-d'œuvres de votre tems en Peinture & en Sculpture. L'état déplorable où vous le trouvez, ne prouve que trop l'abandon & le mépris au-

(*) La Gallerie d'Appollon qui regarde ſur la riviere.

quel je ſuis livré, & qui m'arrache ſans ceſſe des ſoupirs. Mais n'ayant point de lieu plus digne à vous offrir, pour jouir du bonheur de votre préſence, daignez, je vous prie, l'agréer.

L'OMBRE.

J'y conſens, quelque indignation que me cauſe la vûe de cette Gallerie toute dégradée, dont le Brun, ce génie ſi riche & ſi fécond, avoit tracé l'Architecture & tous les ornemens du Plat-fond qu'il avoit enrichi lui-même de ſes chefs-d'œuvres en Peinture. En quel état d'aviliſſement & de déſordre ſe préſentent à mes regards ces célébres Batailles qui ont fait l'admiration de l'Europe ! Combien de Souverains auroient été glorieux de poſſéder ces tréſors, à quelque prix qu'ils euſſent pû les avoir ! Quel magnifique logement

ils leur auroient fait construire pour attirer les yeux & la jalousie de leurs voisins ! Faut-il que ma Nation soit devenue si inconstante dans ses goûts ! qu'elle se lasse si promptement de ce qu'elle a de plus beau & de plus précieux ! enfin qu'elle foule aux pieds, pour ainsi dire, ce qu'elle a adoré ! j'ai cependant de la peine à le croire. J'ai eu des preuves si fortes de son amour & de son estime pour les beaux Arts, sentimens inséparables de ses dispositions à y exceller, que je ne la puis juger coupable de l'indigne état où je vois ces chefs-d'œuvres.

LE LOUVRE.

Vous lui devez cette justice, ô mon Pere ! & ce soupçon lui seroit trop injurieux, s'il s'étendoit sur la Nation entiere. Depuis quelques années cette Gallerie est ouverte au

au Public pendant 5 ou 6 ſemaines; & elle retentit encore des plaintes & des ſoupirs des bons citoyens ſur ſon déplorable état, & ſur le déſordre de tout ce qu'elle renferme. Non, ce n'eſt point la Nation qu'il faut accuſer d'une négligence qui m'eſt ſi honteuſe. Je vais bien vous étonner davantage, ô grand Miniſtre! & vous percer le cœur d'une nouvelle playe. Vous vous ſouvenez, ſans doute, de l'immenſe & précieuſe collection des Tableaux des plus grand maîtres, que vous engageâtes Louis XIV. de faire enlever à l'Italie & aux pays Etrangers (*) avec des frais conſidérables, pour meubler dignement ſes Palais. Vous penſez, (eh! qui ne le penſeroit comme vous!) que ces richeſſes ſont expoſées à l'admiration & à la joye des François de poſſéder de ſi ra-

(*) Entr'autres par le ſieur Jaback.

res trésors, ou à la curiosité des Etrangers, ou enfin à l'étude & à l'émulation de notre Ecole? Sçachez, ô grand Colbert, que ces beaux Ouvrages n'ont pas revû la lumiere, & qu'ils ont passé des places honorables qu'il occupoient dans les Cabinets de leurs possesseurs, à une obscure prison dans Versailles, où ils périssent depuis plus de 50 années (*).

(*) Depuis la premiere Edition de cet ouvrage, M. de Tournehem, Directeur général des Bâtimens de S.M. a fait transporter au Palais de Luxembourg une partie des Tableaux du Cabinet du Roi à Versailles, avec quelques dessins précieux, & ils sont exposés aux yeux du Public deux jours de la semaine. Ç'a été un grand dommage pour la Nation, de ce que tant de trésors ont été ensevelis si long-tems. Quel avantage pour nos jeunes Peintres d'examiner, & de pouvoir copier de si excellens modéles! d'avoir sous les yeux les Chefs-d'œuvres de toutes les écoles de l'Europe! Les Etrangers sont surpris, & avec raison de ne voir dans le Palais des Tuileries, ni ameublemens, ni Tableaux. Un autre étonnement de

L'OMBRE.

Dieux, qu'entends-je ! quel deshonneur pour la Nation ! Quel fruit de mes travaux ! Ombre de Louis XIV. Puiſſes-tu ignorer l'indigne traitement de tant d'illuſtres priſonniers !

LA VILLE.

N'attribuons point, grand Miniſtre, à l'inconſtance du François le dégoût, ni le mépris de ce qui a été l'objet de ſon admiration. Combien trouverois-je encore de Citoyens qui ſacrifieroient leur

leur part, c'eſt de trouver la premiere piéce de ce Palais occupée par des loges & un amphithéâtre pour des Concerts publics, & au bas de l'eſcalier un bureau & des Commis qui reçoivent de l'argent pour entrer dans la Maiſon du Roi, qu'il a long-temps habitée, & qu'il habite encore avec la Reine & la famille Royale dans les ſéjours qu'il fait à Paris. Ont-ils raiſon de ſe récrier contre une ſi extrême indécence ?

tems, leurs talens & leur bien même à relever mon abaissement, & me procurer des décorations dignes de la premiere Ville du Royaume. J'en ai plusieurs témoignages; mais celui qui vous frappera le plus, & qui étoit beaucoup supérieur aux autres, c'est le projet d'un zélé partisan de ma gloire, & de celle des grands Poëtes de sa nation. Il avoit formé le dessein de faire élever au milieu d'une grande place un Mont-Parnasse,(*) sur lequel il auroit rassemblé les Statues de tous les grands Poëtes François qui ont immortalisé leur nom & leur Patrie par leurs Ouvrages; Corneille, Racine, Moliere, la Fontaine, Despréaux, Quinault, &c. Chaque homme célébre auroit été accom-

---

(*) M. Titon du Tillet, qui en a fait faire le modéle chez lui en Bronze.

pagné d'un Génie pour le désigner par quelque attribut. Les Portraits des Poëtes moins fameux, étoient placés dans des Médaillons portés par d'autres Génies. Louis XIV. sous la figure d'Apollon, est au sommet du Parnasse, & la Seine au-dessous de Pégase, fait jaillir de son urne l'Hippocrêne dont les eaux, après mille détours, se précipitent dans un immense bassin. Toutes les figures qui eussent été colossales; les arbres, la montagne & tout l'ouvrage étoit jetté en bronze. Ce généreux Citoyen s'engagea de faire parfaitement exécuter cet auguste monument, l'unique en ce genre dans toute l'Europe, sans qu'il en coûtat rien à l'Etat. Il demanda seulement une place de Fermier Général, dont il auroit sacrifié tout le bénéfice à la construction de ce Mont-Parnasse, elle lui

fut refusée. Ah, grand Colbert; avec quelle joye vous auriez favorisé un si magnifique projet!

L'OMBRE.

Quoi! il s'est trouvé dans Paris un François assez Citoyen pour ne vouloir s'enrichir qu'afin de rendre à l'instant toutes ses richesses à sa Patrie par le plus honorable Trophée que l'on ait jamais élevé au mérite littéraire & aux grands génies, & on l'a rebuté? Ah, que n'étois-je encore dans ma Patrie! non-seulement il auroit obtenu cette place de finance qu'il demandoit, place trop médiocre pour un tel Citoyen; mais je l'aurois encore comblé de biens & d'honneurs, pour échauffer le génie de ses compatriotes, & l'exciter à enfanter de pareilles idées si glorieuses & à l'inventeur & à la Nation. Ce que j'aurois ajoûté à

ce précieux monument, ç'eut été sa Statue placée au bas de l'ouvrage, & dans le lieu le plus apparent pour immortaliser la mémoire d'un Citoyen aussi généreux, & assez enflammé de l'amour de sa Patrie, pour avoir conçu un si grand dessein en son honneur.

LE LOUVRE.

O mon pere ! souffrez que je vous instruise à mon tour de tous les projets qui ont été faits pour ma perfection depuis votre absence, & vous gémirez avec moi....

L'OMBRE.

Non. Laissons pour un moment les sujets de vos douleurs. Elles m'intéressent trop pour n'y pas donner mon attention, quand j'aurai satisfait les désirs qu'a ma Patrie, d'entendre tout ce que j'a-

vois imaginé, & entrepris pour sa gloire.

Je vais commencer par vos dehors. Je voulois qu'ils annonçassent aux Etrangers, plusieurs lieues avant leur arrivée, la Capitale de la France, & c'étoit par des avenues d'une grande largeur, & d'une longueur immense formées par quatre rang d'arbres plantés dans tous ses abords. Quelque occupé que je fusse du dessein d'élever les édifices publics, si importans à la dignité & aux embellissemens d'une Ville bâtie presque au hazard depuis sa naissance, je préferai alors les plantations d'arbres pour sa décoration aux Bâtimens, pressé par le grand nombre d'années nécessaires à leur accroissement, & à la perfection de leurs formes. Le Terrein de vos Ramparts abandonné & impraticable, se vit bien-tôt orné

de quatre rangs d'arbres pour former un Cours depuis la porte S. Honoré jusqu'à celle du Fauxbourg S. Antoine, & qui devoit faire l'enceinte de toute la Ville. Ses portes furent abbatues; leur mauvais goût & l'ancienneté de leur construction, n'auroient pas prévenus les Etrangers en votre faveur, & eussent été peu propres à annoncer les beautés que je vous destinois. A leur place s'éleverent des Arcs-de-Triomphe dans les plus belles proportions & la majestueuse simplicité des Anciens. Ils n'eurent d'ornemens que les actions héroïques de Louis XIV. & ils n'étoient pas suffisans pour les contenir; leur nombre augmentoit tous les jours, ils en seront d'éternels monumens. (*)

(*) La porte de S. Denis bâtie en Arc-de-Triomphe est un morceau d'Architecture des

LA VILLE.

Que les tems que vous me rappellez, grand Miniſtre, m'étoient glorieux ! alors les Edifices qui me

---

plus réguliers & des plus parfaits en ſon genre. Tous les bons Architectes admirent ſes excellentes proportions. Sa compoſition eſt de François Blondel. Cette belle porte a trois ouvertures, dont celle du milieu extrêmement élevée, ſert au paſſage des voitures, & les 2 laterales à celui des gens de pied, & leur ſont très-néceſſaires. Outre cette utilité particuliere, elles ont encore été faites pour la ſimétrie, & pour former un point de vûe agreable à la rue S. Denis & à ſon fauxbourg. Depuis quelques années, on a ôté au Public le paſſage de ces portes, & l'on n'a pas rougi de les louer pour des boutiques, dont l'étalage extérieur & ignoble forme le ſpectacle le plus indécent. On eſt perſuadé que les Magiſtrats prépoſés pour conſerver tout ce qui ſert à la commodité publique, & s'oppoſer à ce qui peut dégrader la décoration de Paris, ignorent ces baſſes avarices des Subalternes qui vendent de tels abus, & les authoriſent, ce qui ne ſeroit pas ſouffert dans des Villes de Province. Quelle licence d'oſer dans Paris fermer des paſſages néceſſaires & auſſi utiles à ſon embelliſſement !

Un motif auſſi déſintéreſſé & auſſi noble, a

deshonoroient, n'étoient abbatus que pour être magnifiquement remplacés. Depuis votre abſence, on a détruit les portes de la Conférence & du Fauxbourg S. Honoré, ſans aucune raiſon d'embelliſſement. (*) L'emplacement de cette derniere eût été le lieu le plus

fait placer depuis un an des Boutiques dans le paſſage du Louvre ſous le beau Periſtile à Colonnes d'ordre Ionique, cannelées & couplées, d'une belle exécution & d'une excellente proportion. Les Colonnes addoſſées aux murs, ſont cachées de plus de moitié ; & on les a percées par-tout pour y ſceller la menuiſerie de ces boutiques indécentes. Le Public & tous les bons Citoyens ont gémi inutilement en voyant maſquer cette belle Architeture, dégrader ces Colonnes élégantes & d'une belle Sculpture par des vûes d'interêt auſſi mépriſables.

(*) Le Deſſin de ces deux Portes étoit d'un aſſez mauvais goût & d'une forme groſſiere. Comme il convient à une Ville de l'étendue de celle de Paris, que l'on en puiſſe fermer les entrées en certaines occaſions importantes, il eſt non-ſeulement de la décence, mais encore de ſa ſureté qu'elle ait des Portes. On avoit réſolu d'en bâtir une à la place de celle de la

convenable pour élever un Arc-de-Triomphe à Louis XV. l'entrée de Pari, par cette porte étant une des plus avantageuses par la beauté des maisons de la rue S. Honoré en cette partie. Cet Edifice termineroit très-convenablement un Fauxbourg enrichi d'Hôtels superbes ; son aspect frapperoit de loin les Etrangers, & tous ceux qui arrivent, & les prépareroit à l'admiration de mes beautés. Mais bien loin d'avoir

---

Conférence d'un beau modéle, & elle eût été un grand ornement à la Ville du côté de la riviere, par l'avantage de sa situation. Mais le Magistrat, qui a rendu un si grand service au Public en faisant placer des Lanternes tout le long du Cours, s'y opposa, parce que cette Porte auroit dérobé à quelques endroits des Quais & des Ponts de Paris, la vûe de deux ou trois de ces Lanternes. Cette raison décida pour la négative, & a privé la Ville d'un édifice aussi nécessaire, & dont l'heureux emplacement auroit fait un des plus grands ornemens de Paris, étant vû de tous les côtés, & surtout en arrivant de Versailles.

rien élevé de somptueux à la place de cette porte, on y a bâti deux maisons de particuliers, qui seroient à peine dignes d'orner l'entrée d'une petite Ville de Province.

L'OMBRE.

Que me ditez-vous? est-il croyable que l'on abandonne ainsi aux particuliers la licence de suivre leurs caprices dans des lieux aussi apparans, & dont les points de vûe sont de cette importance pour la décence & l'embellissement de la Capitale ? Eh ! comment ceux qui sont chargés de sa décoration, & qui président aux édifices publics, soufrent-ils de tels attentats aux droits & à l'honneur de leur place, & à votre propre honneur.

LA VILLE.

Mon honneur ! hélas, grand Miniſtre, nul n'en eſt chargé. On vient d'élever tout nouvellement vis-à-vis le magnifique & reſpectable Palais des Tuileries, un bâtiment très-conſidérable en partie aux frais du Roi. Les Architectes ont eu la liberté de n'obſerver dans ſa façade ni régles, ni agrémens, ni égards pour en placer le portail vis-à-vis celui de l'entrée de ce Palais, dont il fait le ſeul point de vûe. N'eſt-ce pas une inſulte à la maiſon du Roi, que le mépris d'une ſimmétrie & d'une régularité qui n'auroit rien couté de plus, & qui auroit empêché les cris de tous les Citoyens contre des fautes auſſi groſſieres qu'irréparables. (*)

(*) Il étoit de l'intérêt & du devoir de la Capitale d'employer ſes meilleurs Architectes pour embellir la façade d'un édifice qui fait le

Ne ſoyez donc point ſurpris de me voir difforme & irréguliere. Non ſeulement on n'a point fait de plan général pour l'alignement de mes rues, & pour terminer décemment leurs aſpects, mais on

---

principal aſpect du côté de la cour d'un Palais auſſi magnifique & auſſi digne d'attention que celui des Tuilleries, & d'y faire placer le portail en ſimmétrie & vis-à-vis du ſien. Mais on n'a penſé ni à la régularité, ni aux embelliſſemens. Tout y eſt péſant, matériel, nulle forme agréable, des jours de ſoupiraux preſque élevés juſqu'au premier étage, des croiſées aſſommées par des clefs énormes & de mauvais goût; un entablement d'un poids énorme qui écraſe tout l'édifice. Une porte maſſive & dont les parties ſont défectueuſes, quoiqu'elle ſoit copiée & compoſée de deux Portes de cette Ville. Ces défauts ſont d'autant plus ſenſibles au Public qu'ils ſont éternisés par l'excès de ſolidité dans ſa conſtruction. La Ville n'a pas été plus attentive à un Portail d'Egliſe élevé depuis peu ſur un des plus beaux Quais de Paris, & en face de la grande Gallerie du Louvre, emplacement le plus heureux & le plus remarquable, étant découvert de tous les côtés & expoſé à la vûe de tous les Habitans. On a abandonné à des Moines rarement connoiſ-

n'a même aucune attention à leur élargissement. Tous les propriétaires des maisons à rebâtir, ont des moyens sûrs pour échapper aux Réglemens & aux Ordonnances à ce sujet, soit par les

---

seurs, la liberté de décider du goût & de la forme de ce morceau d'Architecture. Il eût beaucoup servi à l'embellissement de la Ville & à la gloire de son Auteur, si ç'eût été l'ouvrage d'un homme de génie. Voilà donc des Edifices en pure perte pour Paris, leur défaut de beauté étant irréparable & leur dépense inutile. Depuis le tems que la barbarie a été bannie de France par l'étude & la connoissance des beaux Arts, & que nous possédons d'habiles Artistes, comment n'a-t-on pas encore senti l'importance de ne laisser ni à des Chapitres, ni à des Communautés, ni à des Moines la liberté de bâtir au gré de leur caprice leurs Edifices extérieurs, ni même à quelque particulier que ce soit, dès qu'ils sont dans des lieux apparens, ou qu'ils dominent les aspects des rues, & peuvent servir d'embellissement à la Ville? Paris ne sortira jamais de son irrégularité choquante & du goût ignoble qui y domine, si le Gouvernement n'a soin de commettre des personnes intelligentes qui ayent l'inspection sur les Edifices publics, & assez d'autorité pour n'en laisser élever aucun à

complaiſances de ceux qui ſont prépoſés à leur exécution, ſoit par des accommodemens ſecrets, ſoit par la fraude de faire reprendre par-deſſous œuvre les murs de fa-

---

la faveur, ni au crédit; mais ſeulement ſur des Deſſins approuvés par l'Académie, & précédés d'un concours comme dans pluſieurs Villes de l'Italie & de l'Europe, nullement comparables à Paris. On va ſentir l'importance de ce réglement à l'égard de l'Hôpital des Quinze-vingts que l'on rebâtit actuellement. On avoit propoſé un concours à ce ſujet qui n'a point eu lieu. En conſéquence le Sieur Deſtouches, Architecte très-entendu dans l'art eſſentiel & difficile des diſtributions, avoit fait un plan pour le bâtiment de cet Hôpital & de l'Egliſe qui a reçû de tout Paris les plus grands applaudiſſemens. Tous les inconvéniens s'y trouvent prévûs & tous les avantages imaginables employés, dont voici les principaux.

Cet Hôpital étant un Edifice public & un monument reſpectable de la libéralité d'un de nos plus grands Rois, doit être non ſeulement beaucoup en évidence, mais ſervir encore d'ornement & de décoration à la Ville dans un quartier le plus paſſant de Paris. Il doit encore être iſolé, s'il ſe peut, pour l'environner d'un plus grand volume d'air néceſſaire à la ſanté de ceux qui l'habitent, L'Egliſe ne doit

ce. Les malheurs qui arrivent tous les jours par le nombre de voitures qui ne peuvent circuler dans mes rues étroites, qu'aux dépens de la vie des gens de pied si sou-

---

point être séparée du logement des Hospitaliers, étant faite principalement pour eux & pour leur assistance à l'Office Divin. Pour cet effet le sieur Destouches l'a placée dans le fond d'une grande cour entourée de portiques, afin qu'ils puissent s'y rendre de leurs logemens bâtis sous ces portiques, le grand jour leur étant inutile, & ces portiques étant avantageux au Public pour arriver à l'abri dans l'Eglise. Une autre raison aussi essentielle de ne pas placer l'Eglise sur la rue S. Honoré, c'est celle de l'embarras inévitable des carrosses dans le lieu de Paris le plus étroit & le plus fréquenté, & qui sont en très grand nombre pendant les Sermons & les Offices. Enfin la derniere raison qui ne mérite pas une moindre considération, c'est qu'en élevant le Portail de l'Eglise sur la rue, il n'auroit pû être vû d'une distance convenable par les passans dans la rue S. Honoré, sans être obligé de se reculer beaucoup dans la rue Richelieu.

Une autre attention de cet Architecte bien importante à l'utilité & au revenu de cet Hôpital, c'est d'avoir ôté aux Privilégiés le voisinage bruyant & insupportable de ces Man-

vent écrasés, ne réveillent ni les soins, ni l'humanité de ceux à qui Louis XV. confie la sureté de mes Habitans. Quel malheur pour une Capitale que l'absence

---

dians. Pour cet effet il a disposé leurs logemens dans le grand espace qui reste derriere l'Eglise, & qui n'a aucune communication avec eux. Les logemens des Privilégiés sont composés de plusieurs bâtimens peu exhaussés pour jouir d'une plus grande abondance d'air, & coupés par de petites rues alignées. Une grande rue qu'il ouvroit à l'extrémité de cet emplacement, & attenant l'Hôtel de Longueville, eût percé d'un côté dans la rue S. Thomas du Louvre & de l'autre dans la rue S. Nicaise, & eût servi d'entrée aux Privilégiés, sans être obligés de passer par la grande cour ouverte sur la rue S. Honoré par une large grille. Quel avantage pour Paris qu'un débouché dans la rue la plus passante & la plus incommode de toute la Ville, telle que celle de S. Thomas du Louvre! & en même tems quelle commodité pour les habitations de ces Privilégies; & combien elle en feroit hausser les loyers au profit de cet Hôpital? Voilà l'habile Architecte, dont le génie est assez étendu pour penser à tout, & pour tout prévoir dans un plan de cette importance, où les fautes sont irréparables. Qui en satisfaisant aux be-

de ſon Roi ! Hélas, il ignore combien l'inéxécution de ſes ordres eſt funeſte à ſon peuple ! Avec quelle promptitude ſa juſtice ſéviroit contre ceux qui ſont chargés de leur ſalut ! Un ſeul de ſes Sujets qu'on fait périr ainſi injuſtement & inutilement, (*) lui

ſoins, à la ſanté, aux commodités & aux intérêts de ceux pour qui il travaille, fait jouir en même tems le Public du ſecours d'une Egliſe ſi néceſſaire en ce quartier ſans intercepter la circulation, & procurer à la Ville un beau point de vûe & une nouvelle décoration. Ce plan, après avoir obtenu tout d'une voix les ſuffrages des premiers Magiſtrats, des bons Citoyens & des plus habiles Connoiſſeurs, de la perſonne reſpectable qui tient de S. M. l'autorité d'en décider, & qui avoit été elle même enchantée du projet du Sieur Deſtouches ; ce plan, dis-je, a été laiſſé, pour lui préférer celui que l'on exécute préſentement, & qui n'a nulle beauté, ni aucun des avantages que l'on vient d'expoſer. Pourroit-on croire une pareille conduite dans ceux qui décident des Bâtimens publics & de cette importance, ſi la vérité n'en étoit ſous nos yeux ?

(*) L'Empereur Antonin le Pieux qui ſuccéda à Adrien, avoit pour ſes Sujets la ten-

arracheroit des plaintes, & allumeroit sa colere ; tandis qu'une multitude de ces malheureuses victimes de la négligence des préposés, ne sçauroit les émouvoir. Que cependant ceux dont le devoir est de veiller à l'élargissement de mes rues, & des lieux où se forment tous les jours les mêmes embarras, sçachent qu'ils sont comptables à l'Etat de tous ceux qui y périssent, autant que les personnes chargées d'établir une garde sure pendant la nuit, le sont de tous les passans qui sont assassinés faute de ce secours. (*)

Les ridicules emplacemens des

---

dresse d'un Pere. Il répétoit souvent ces belles paroles de Scipion l'Africain. *Qu'il valoit mieux conserver un Citoyen, que de tuer mille ennemis.*

(*) Ceux que le Roi commet dans ces places, doivent avoir une vigilance continuelle & une activité infatigable. C'est aux particuliers, sans autorité, à gémir sur les déplora-

Salles de Spectacles, (*) & le défaut de débouchés pour les abords & la retraite des Equipages, causent encore tous les jours des accidens funestes, par l'interception pendant plusieurs heures de

---

bles victimes de ce défaut d'ordre. Ces sentimens oisifs conviennent à leur impuissance. Mais ceux qui sont chargés d'y veiller, doivent travailler nuit & jour à établir l'ordre le plus exact, à vaincre par leur fermeté inébranlable l'intérêt & le crédit des Grands qui pourroient y faire obstacle, à braver leurs ménaces, & s'exposer courageusemeut à la disgrace, plutôt que de différer un jour d'y apporter les remédes les plus prompts & les plus surs.

(*) Il n'est pas aisé de concevoir que la Capitale du Royaume, n'ait aucune Salle de Spectacles digne d'elle. Toutes les siennes jusqu'à présent ont été construites sur le modéle ignoble des premieres, qui étoient des Jeux de Paulme. Un des plus grands Architectes de la France, & qui joint à la perfection de cette science, une grande connoissance des Belles-Lettres & l'agrément dans la société d'une érudition ingénieuse & polie, M. de Boffrand a souvent gémi de l'indolence de la Nation à cet égard. Il a composé depuis quelques années une Salle d'Opéra convenable à une Ville de

la marche de toutes les voitures chargées de denrées, & de marchandises nécessaires aux habitans. Cependant des inconvéniens de cette importance, si contraires au bon ordre & au bien des sujets, n'ont pas encore fait ouvrir une seule rue pour y remédier depuis que ces Salles subsistent.

Paris par la magnificence de la décoration extérieure & intérieure. Tout y est grand sans une dépense excessive. Un vestibule spacieux & magnifiquement décoré conduit à deux escaliers opposés & très-larges pour arriver à l'Amphithéâtre & aux galleries des loges voûtées dans tous les étages pour parer les accidens du feu. L'art de la construction du Théâtre & de ses murs porteroit la voix aux lieux les plus éloignés comme aux plus proches. Enfin c'est un plan de Salle où les avantages les plus commodes & les plus recherchés pour les Spectateurs se trouvent unis à la magnificence, & où les inconvéniens importans & ceux de la plus petite conséquence sont tous prévûs. Cette Salle seroit placée dans la rue S. Nicaise depuis le magasin de l'Opéra jusqu'à l'extrêmité de cette rue, & dans celle de l'Echelle. Sa principale entrée seroit sur la place du Carrousel.

L'OMBRE.

C'eſt bien avec quelque ſorte de juſtice que les autres nations accuſent le François de légereté, de diſtraction ſur ſes intérêts les plus importans ; & ſur-tout d'une ſinguliere inconſéquence. Quel paralelle plus bizarre que celui de la ſageſſe de ſes Réglemens, & de la folie de leur mépris !

Avant de quitter les embelliſſemens de vos déhors, par où j'ai commencé mon récit, je vais

---

Elle en auroit encore quatre autres, & autant de ſorties pour remédier aux embarras des équipages par des débouchés de tous les côtés. Le Roi pourroit venir de ſon Palais des Tuileries de plein pied dans cette Salle par une gallerie jettée ſur trois arcades. La même Salle ſerviroit encore à une ſalle publique de Bal, mais bien différente de celle d'aujourd'hui, dont la moitié eſt d'une décoration qui n'a aucun rapport à l'autre. Celle-ci ſeroit uniforme par des loges mobiles dans la partie du Théâtre.

vous parler de l'Arc-de-Triomphe élevé au-delà du fauxbourg S. Antoine, quoique l'on n'ait travaillé à ce superbe Monument qu'après celui du Louvre. Son modéle fût bâti de la même grandeur & dans le même lieu où doit être cet Edifice, au-delà de la grande rue du Fauxbourg, en un endroit appellé le Trône. Sa hauteur est de 120 pieds sur environ 160 de largeur; & je l'ai laissé hors de terre élevé de 8 à 9 pieds jusqu'aux corniches de piedestaux (*). La conf-

(*) Il faut voir dans la traduction de Vitruve une machine que Perrault inventa pour éterniser la construction de cet Edifice, en faisant frotter & user les pierres l'une sur l'autre sans aucune peine, quoiqu'elles eussent 12 pieds de longueur. Leurs frottemens arrosés d'un peu d'eau avant d'être placées à demeure, leur tenoient lieu de mortier sans en avoir les inconvéniens, & rendoient ces assises inséparables. On n'a jamais pû pénétrer le motif de M. le D. qui fit démolir en 1716. non-seulement ce qui étoit hors de terre de ce beau mo-

truction de ses fondemens est faite avec un art admirable, & peut le disputer pour la solidité & l'éternelle durée, à tous ces restes inébranlables des Edifices Romains qui bravent encore la faux du Tems, depuis près de vingt siécles. En érigeant ce superbe Monument à Louis XIV., j'avois voulu consacrer à l'immortalité votre reconnoissance, & celle de vos Habitans envers le Roi pour le bon ordre, la propreté, & la sureté dont il les faisoit jouir, & pour les embellissemens dont il vous enrichissoit tous les jours. C'etoit aussi pour laisser à la posté-

---

nument de la hauteur de 8 à 9 pieds, mais qui fit briser, & arracher jusqu'à la derniere assise de ses fondemens admirables, qu'il fallut mettre en piéces, ne pouvant les séparer. Faut il que des ouvrages qui ont coûté tant de travaux & d'efforts de génie à imaginer aux plus sçavans hommes, périssent ainsi misérablement par le caprice d'une autorité aveugle ?

rité les tableaux de ses conquêtes gravées sur le marbre dans plusieurs grands Médaillons & Bas-reliefs. Claude Perrault par la magnifique composition & la beauté étonnante de cet Arc-de-Triomphe, a fait disparoître ceux des Empereurs Constantin, Tite, Severe, Vespasien, qui subsistent encore aujourd'hui, & qui annoncent aux voyageurs, malgré tous leurs défauts, la splendeur de l'ancienne Rome. Un Roi tel que Louis XIV. si supérieur à ces Empereurs, méritoit un témoignage de la fidélité de ses Sujets, qui l'emportât infiniment sur tous ceux des Romains envers leurs Maîtres, par la magnificence du Monument, & par la supériorité de son goût.

LA VILLE.

La magnificence des Edifices

publics & des Monumens, eſt le ſçeau ineffacable de la grandeur des Rois après leur regne. Mais il y a une preuve de la grandeur de leur génie & de la bonté de leur cœur bien plus flatteuſe pour eux, parce qu'elle aſſure leur bonheur & celui de leurs Sujets. C'eſt leur juſte diſcernement & leur extrême attention dans le choix de leurs Miniſtres. De quelle félicité n'auriez-vous pas comblé Louis XIV. & tous les François, ſi vos jours euſſent égalé ceux de ce Grand Monarque ?

L'OMBRE.

Ce n'eſt point par des louanges que je veux être interrompu dans le détail que je vous fais de mes travaux pour la gloire d'un Prince, dont la grandeur des idées ne laiſſoit de mérite à ſes Miniſtres, que celui de l'ardeur & de la

promptitude de l'exécution. Laiſſez m'en donc achever tranquillement le récit.

Mes projets n'étoient point limités aux Edifices que je faiſois élever pour éterniſer la mémoire de mon Roi, quoiqu'ils ſoient les preuves les plus certaines & les plus durables de la grandeur des Souverains. Je me devois également aux plaiſirs de ſes Sujets, en travaillant à leur procurer des agrémens dans le ſéjour de la Capitale. Il falloit pour cet effet un Jardin public qui répondît par ſa beauté à la vôtre; & qui, ſans le ſecoursdes bronzes, des dorures, des caſcades que j'avois réſervés pour les Jardins de la demeure de monRoi, ne laiſſât pas de ſe faire admirer moins par ſon étendue que par la ſçavante diſtribution de toutes ſes parties, & leurs excellen-

tes proportions. L'eſtime de Louis XIV. pour les hommes de génie, alloit juſqu'à la paſſion. Elle étoit connue de tous ceux qui l'approchoient, & c'étoit lui faire ſa cour, que d'appercevoir des talens naiſſans dans les hommes les plus médiocres en apparence, & de lui en faire part. L'on diſtingua dans le jeune le Nautre, fils d'un Jardinier du Roi, quelques diſpoſitions dans ſes amuſemens, pour les décorations des Jardins. Elles furent cultivées de l'ordre de Sa Majeſté par un habile maître de Deſſin. La Nature, cette ſublime maîtreſſe, s'étoit déja emparée de ſon génie, & n'attendoit que ce ſecours pour éclater & manifeſter ſes dons, qui en ont fait le premier homme de l'Univers dans la ſcience des Jardins. L'Etoile de Louis XIV. qui verſoit ſans ceſſe ſes plus heureuſes

influences ſur ſon régne, & ſur les hommes qu'elle deſtinoit à l'illuſtrer, n'oublia rien pour diſtinguer celui-ci. Le Nautre ſans maître, ſans modéle parvint à la perfection de ſon art, par la ſeule force de ſon génie, qui fut toujours élevé & encouragé par les récompenſes, & encore plus par les louanges de Louis XIV. rares & laconiques, mais juſtes & par-là extrêmement flatteuſes. L'heureux inſtinct de ce Prince ſaiſiſſoit toujours non-ſeulement le bon & le meilleur, mais encore l'excellent. C'eſt à cette juſteſſe de diſcernement & à ſon antipathie invincible pour le petit, le colifichet, & même le médiocrement beau, que nous devons ces Ouvrages admirables dans tous les genres qui ont paru ſous ſon régne. La malignité de l'envie & le crédit des envieux auroient écraſé,

ou du moins écarté ces hommes précieux qui en ont été les Auteurs, ſans la fermeté de ce Monarque à leur réſiſter. (*)

Le Nautre avoit déja charmé le public par pluſieurs Ouvrages ſi ſurprenans, qu'il étoit moins regardé comme un homme, que comme un créateur. Toutes ſes productions étoient des chefs-

(*) Parmi une infinité d'exemples, je ne citerai que celui de Moliere, ce fléau charmant de nos ridicules, ce génie plaiſant & toujours ſenſé, qualités ſi rares dans le même ſujet, que depuis l'origine du Théâtre, on en compte à peine deux qui lui reſſemblent. Sa Comédie du Bourgeois Gentilhommme étoit connue de quelques perſonnes de la Cour à qui elle avoit été lue. Les Courtiſans & les Marquis qu'elle attaquoit, en firent le rapport au Roi, comme d'une Piéce ridicule, faite uniquement pour amuſer le vil peuple. Louis XIV. qui connoiſſoit le génie de l'Auteur, dit qu'il vouloit la voir jouer inceſſamment. Pendant ſa repréſentation faite à Chambord, tous les Courtiſans levoient les épaules, & l'écoutoient avec pitié. Moliere après la piéce aborda en

d'œuvres qui ne pouvoient échapper à mes yeux toujours occupés à déméler & à récompenſer tout François & tout Etranger en qui je ſoupçonnois des talens utiles à la gloire de ma Patrie & de mon Roi. Je m'entretins avec ce ſçavant homme du beſoin pour cette Capitale d'un Jardin public qui pût répondre à ſa grandeur, à ſa

---

tremblant Sa Majeſté qui avoit gardé un grand ſilence pendant tout le tems de la Comédie. Le Roi lui dit aſſez froidement, qu'il vouloit la voir une ſeconde fois. Ses ennemis triomphoient, & ne doutoient point qu'elle n'eût déplu à Sa Majeſté. On la rejoue, nouvelle frayeur de Moliere, quand il fut au Roi pour entendre ſon arrêt. *Moliere*, lui dit Louis XIV. *je ſuis tout-à-fait content de votre Comédie, voilà le vrai comique & la bonne & utile plaiſanterie; continuez a travailler dans ce même genre, vous me ferez plaiſir.* Moliere fut comblé de joye & les Courtiſans de déſeſpoir. Si Sa Majeſté s'en fût rapporté à d'autres qu'à lui ſeul pour en juger, Moliere étoit découragé, rebuté, & nous perdions l'homme le plus rare & le plus parfait en ſon genre qui ait été juſqu'à nous.

dignité, & au nombre des Habitans. Je lui dis mes vûes ſur l'emplacement des Tuileries, & lui levai tous les obſtacles qu'il oppoſoit au choix de ce lieu pour l'éxécution de ſes idées. Une rue ſéparoit l'ancien Jardin d'avec le Palais des Tuileries, & alloit de S. Roch à la Seine; je la fis fermer. Tout le côté du Quai, depuis ce Palais juſqu'à la porte de la Conférence, étoit bordé de maiſons, entr'autres celle de Mad^lle^. de Guiſe, elles furent abbatues pour conſtruire à leur place une belle terraſſe ſur la riviere. Je fis encore joindre à l'ancien terrein celui du jardin du ſieur Renard. Le Nautre alors maître d'un théâtre proportionné à la grandeur de ſes idées, fit tracer & planter ce Jardin, qu'on peut appeller ſon triomphe, par l'art avec lequel il a ſauvé les ir-

régularités du terrein, par la variété & les belles formes des Bosquets (*) & des Boulingrins, par la simplicité & la magnificence remarquable de ses Perrons; enfin par la position de toutes ses parties, peu nombreuses à la vérité, mais grandes; & qui forment un spectacle que l'œil revoit toujours avec le même enchantement.

(*) Toutes les Charmilles qui formoient ces Bosquets, avoient péri en partie par le grand hiver, & par leur ancienneté, elles auroient pû être rétablies. Mais après que Louis XV. eut quitté les Tuileries pour Versailles, on les détrusit entierement, soit par l'épargne de leur entretien, soit par l'amour du bon ordre & pour empêcher les indécences que l'épaisseur de ces Charmilles occasionnoit. Ce changement à diminué considérablement la beauté & la variété du dessein de l'intérieur de ce Jardin. Il paroît beaucoup moins grand depuis que l'œil le peut pénétrer, & le parcourir tout entier au premier regard. L'on a perdu le plaisir de la surprise à l'aspect imprévu de chaque nouveau Bosquet, dont les formes toutes différentes étoient variées sans être bizarres.

C'eſt, en un mot, le plus ſimple, le plus ſçavant & le plus beau Jardin de l'Univers. (*)

Ce projet fut à peine achevé que j'employai cet habile homme à l'embelliſſement des Maiſons Royales. Il fit a Fontainebleau le Parterre du Tibre, le Canal, & la grande Piéce verte ſur ſa gauche, ornée de pluſieurs jets peu élevés

---

(*) Quoique tous les Etrangers ſoient d'accord ſur la rare beauté du jardin des Tuileries, ils conviennent en même tems qu'il y a un grand défaut. C'eſt celui de manquer d'abri & de retraite dans les ſurpriſes d'orage & de mauvais tems, en un lieu d'une auſſi vaſte étendue, & où ſe raſſemble une multitude immenſe. Le Nautre avoit ſans doute eſtimé les deux Galleries ouvertes en Portiques à côté de la principale entrée, ſuffiſantes pour ſervir de refuge en ces occaſions. On avoit privé le Public pendant pluſieurs années de celle qui eſt à droit au rez de-chauſſée ſur le jardin, mais on vient de la lui rendre. C'étoit un bien dont il avoit toujours joui, & qui lui appartenoit comme abſolument néceſſaire en pluſieurs occaſions.

en forme de gros bouillons qui ſemblent ſortir de l'herbe de cette prairie. Nouveauté qui fut alors fort goûtée, & heureuſe en ce qu'elle confondoit la nature ſimple & négligée avec un agrément qui paroiſſoit ne rien devoir à l'Art. Il fit conſtruire à S. Germain cette longue & belle terraſſe dont la vûe eſt ſi ſurprenante, & y traça quelques jardins. On voit à Meudon, dont il a replanté tout le Parc, des productions admirables de ſon génie dans les bas & dans les hauts, entr'autres dans la piéce appellée les Cloîtres. C'eſt encore à ſa ſcience que l'incomparable Chantilly doit ſes beautés ſi raviſſantes & ſi ſinguliéres, que l'on n'en trouve l'idée nulle part. (*) Dès que l'on eſt

(*) Un des grands coups de l'art de le Nautre dans le lieu enchanté, c'eſt de n'en

arrivé dans ce beau lieu, l'on se croit transporté dans un climat enchanté. Ce charme naît de ce que, sans le secours d'aucune vûe que sur lui-même, ce lieu présente les aspects les plus rians & les plus aimables. Par-tout ils semblent être l'ouvrage seul de la plus belle nature, par la science avec laquelle l'art y est caché, & par l'avantage du terrein. Bien différent en cela de celui de Versailles, où l'art se montre par tout, & la nature nulle part. Le présent

avoir point mis dans la vaste prairie qu'arrose la riviere ; & qui est presque toujours couverte d'animaux paissans. On est ravi de trouver la nature simple, & sans aucun ornement au milieu de tant de chefs-d'œuvres de l'esprit humain. Un Jardinier moins habile eût planté cette prairie, & y eût fait des Bosquets ou des Boulingrins ingénieux, il eût tout gâté. C'est à cette plaine sans art qu'est dû l'effet de celui des deux collines dont elle fait le fond & le repos. C'est ce grand emplacement découvert qui semble donner la vie aux beautés de Chantilly, & la gayeté à ceux qui en jouissent.

qu'elle a fait à Chantilly de l'eau vive d'une riviere qui partage ce Parc, & qui forme dans sa naissance une Cascade prodigieuse, est une faveur singuliere & sans prix, par l'agrément des eaux jaillissantes nuit & jour qu'elle fournit à ces jardins délicieux. Heureux les le Nautre qui trouvent des lieux aussi favorisés de la nature pour y exercer leurs talens! Plus heureux les Princes qui possédent ces hommes rares, qui en connoissent le prix, & sçavent aggrandir, & enflammer leur génie par leur familiarité & leurs récompenses!

Louis XIV. ayant enfin choisi Versailles pour son séjour ordinaire, je destinai les Sieurs Mansard & le Nautre, à en faire une habitation digne de nos Rois. Dès que ce dernier eut tracé ses idées sur ce terrein ingrat, il engagea

Louis XIV. à venir sur les lieux pour juger de la distribution de ses principales parties & de leurs ornemens. Il commença par les deux piéces d'eau qui sont sur la terrasse au pied du Château & leurs magnifiques décorations. Delà il lui expliqua son idée pour la double rampe en forme de fer à cheval qui est en face du milieu du Bâtiment, ornée d'ifs & de statues, & lui détailla toutes les piéces qui devoient enrichir l'espace qu'elle renferme. Il l'amena ensuite par l'allée du tapis verd à cette grande place où se voit la tête du canal dont il lui exposa la longueur terminée par une croisée, aux deux extrémités de laquelle il plaça Trianon & la Ménagerie. Louis XIV. à chaque grande Piéce dont le Nautre lui marquoit la position, & décrivoit les beautés qui lui étoient

destinées, l'interrompoit en lui disant, *le Nautre, je vous donne vingt mille francs.* Cette magnifique approbation fut si souvent répétée, qu'elle fâcha cet homme dont la grande ame étoit aussi noble & aussi désintéressée que celle de son Maître étoit généreuse. Il s'arrêta à la quatriéme interruption, & lui dit brusquement : *Sire, Votre Majesté n'en sçaura pas davantage, je la ruinerois.*

LA VILLE.

O Roi véritablement Roi! magnifique & judicieux rémunérateur des talens, parce qu'il sçavoit les apprécier, qu'il les sentoit, & qu'il les aimoit. Il étoit persuadé que toute la puissance des Souverains de l'Univers ne sçauroit créer un homme de génie, il étoit pénétré du bonheur

d'en poſſéder un dans le Nautre.

L'OMBRE.

Manſard & lui travaillerent avec la plus grande ardeur aux embelliſſemens de Verſailles. Le premier mit en œuvre tout ce qu'il avoit de ſcience pour décorer ſon immenſe façade du côté des Jardins par toutes les richeſſes de l'Architecture & de la Sculpture. Mais elles ne purent ſauver les défauts choquans & l'irrégularité monſtrueuſe de ſon plan par l'obſtination du Roi à vouloir conſerver l'ancien Château du côté de la cour de marbre, fondé, dit-on, ſur le ſouvenir des plaiſirs qu'il y avoit eus dans ſa jeuneſſe, mais plus encore ſur un reſpect trop religieux pour une maiſon élevée par le Roi ſon pere.

Le plan du Bâtiment de l'Orangerie & de ſes Eſcaliers eſt

d'un deſſin ſi magnifique, que l'imagination ne peut rien concevoir de plus grand en ce genre.

LA VILLE.

J'ai oui dire que lorſque le Czar-Pierre I. vint à Verſailles en l'année 1717. il en fut ſi frappé, qu'il reſta quelque tems immobile d'admiration; il prit enſuite ſon crayon & ſon porte-feuille, & en leva le plan pour l'emporter en Ruſſie.

L'OMBRE.

Quoique l'invention du deſſin de cet édifice ait toujours été donnée à Manſard, il eſt certain cependant qu'elle eſt de le Nautre; & voici ce qui ſe paſſa à ce ſujet. Louis XIV. n'étant pas ſatisfait des idées de ſes Architectes pour ce bâtiment, dit pluſieurs fois à le Nautre d'y travail-

ler. Il s'en excusa toujours sur ce que ses talens étoient bornés à la composition des Jardins. Mais le Roi le pressant de nouveau d'y penser, une nuit cette idée l'éveilla, & il se leva pour la tracer. Le matin il la présenta à Sa Majesté; elle en fut si satisfaite, qu'elle fit venir Mansard, & lui ordonna de la perfectionner, & d'y faire travailler incessamment. Un médiocre Architecte eût été offensé de cette préférence, & eût dégoûté adroitement le Roi de cette idée; mais l'habile homme saisit le beau & le vrai de quelque part qu'ils lui viennent. Il ignore ces basses jalousies, si cheres aux hommes médiocres & aux petits sçavans. Mansard cherchoit l'excellent, & le sentoit, quoiqu'il ne fût pas toujours capable de l'imaginer. Il aimoit la grandeur & la gloire de son Maître plus que la

ſienne propre ; & l'on ne doit point s'étonner qu'avec un pareil ſentiment, il lui en ait fait un ſacrifice en cette occaſion. Louis XIV. fut extrêmement ſatisfait du plan qu'il lui préſenta quelques tems après de ſes Ecuries qui forment un aſpect pour la chambre du Roi, avec les trois grandes avenues du Château, auſſi beau & auſſi magnifique qu'il pouvoit être imaginé dans un lieu ſi peu avantageux.

Il falloit encore de riches objets pour embellir les vûes de cette grande Gallerie, & répondre à ſa magnificence qui fait l'admiration des Ambaſſadeurs de toutes les Cours de l'Europe & de toutes les Nations. Le Nautre conçut à cet effet la magnifique décoration, dont j'ai parlé, des deux piéces d'eau de la terraſſe au-deſſous du Château, & celle

des deux rampes ornées de ſtatues, enſin l'ouverture & la vûe du canal dont les deux extrémités ſont ſi heureuſement bornées par les bâtimens ingénieux de Trianon & de la Ménagerie. Trianon ! Palais charmant ! dont le plaiſir fut le ſeul Architecte & les Amours les Jardiniers ! Tes beautés humbles & par-là plus touchantes, cédent la hauteur & la magnificence à la ſérieuſe majeſté du grand Château. Elle lui laiſſent ſans jalouſie le triſte avantage de l'admiration & de l'ennui, pour jouir du plaiſir modeſte & bien plus flatteur de ſçavoir toujours plaire. (*)

(*) Ce fut dans le tems des amours de Louis XIV. & pour leur ſervir de ſéjour, que ce galant édifice fut conſtruit. Il eut été difficile d'imaginer dans un lieu ſi peu avantageux par l'emplacement, rien qui répondit mieux à ſa deſtination. Le tems en ayant emporté beaucoup d'agrémens, c'eſt aux Connoiſſeurs à

Ce n'étoit point assez d'avoir fait sortir, pour ainsi dire, de dessous terre, & avec un pouvoir magique par la rapidité de l'exécution, ces grands Bâtimens & ces Jardins superbes; il manquoit à celui-ci l'ame & la vie que la seule abondance des eaux & la variété infinie de leurs formes, pouvoient leur donner. Les plus beaux Jardins seroient muets & inanimés sans le bruit enchanteur de cet élément, & le brillant spectacle de son cristal. Mais la situation élevée de Versailles, & l'éloignement des rivieres s'opposoient à cette abondance, & sembloient la rendre impossible, si quelque chose peut l'être à un Ministre uniquement dévoué à son Roi, & dont tout le génie &

---

juger par ce qui en reste, de son enchantement dans sa nouveauté.

toutes les penſées n'avoient pour objet que de ſatisfaire & même de prévenir ſes déſirs. Ce que j'imaginai à ce ſujet, eſt une de ces entrepriſes comparables aux plus hardies de cette Nation qui ſoumettoit à ſes loix, les loix mêmes de la Nature. (*)

Je ne parle point du nombre, de la variété & de l'invention in-

(*) Ce fut d'amener les eaux de la Riviere d'Eure, priſes à 10 lieues au-delà de Chartres, c'eſt-à-dire, de près de 25 lieues, juſqu'au réſervoir de Verſailles, par des Aqueducs de plus de 30 mille toiſes, portés par des Arcades de 40 pieds d'ouverture & de 76 pieds de hauteur ſous chefs. Il fallut pour leur nivellement & leurs pentes, leur faire traverſer pluſieurs Vallons, & les conduire en l'air par des Aqueducs ſoutenus de 3 rangs d'Arcades l'une ſur l'autre, comme celles du fameux Pont-du-Gard en Languedoc. Elles avoient en pluſieurs endroits juſqu'à 220 pieds d'élévation depuis leur fond juſqu'à leur ſommet. Ces Aquéducs apportoient ces eaux dans un réſervoir immenſe formé de 5 grands baſſins, & contenant 896 mille muids.

génieuſe

génieuſe des Boſquets dans ces Jardins, où la magnificence des marbres, la richeſſe de la dorure, la perfection de la ſculpture dans les vaſes, les bas-reliefs & les ſtatues, offrent par tout de nouveaux étonnemens. Je paſſe ſous ſilence cet aſſemblage immenſe de beautés animées par un déluge d'eau, dont les effets bruyans & multipliés en mille formes ſurprenantes, font un ſpectacle ſi merveilleux que l'admiration en eſt étourdie & muette. C'eſt à le Nautre, c'eſt à la fertilité de ce beau génie, que Verſailles doit toutes les idées ingénieuſes & magnifiques des embelliſſemens de ſes Jardins.

LA VILLE.

L'on ne ſçauroit trop louer l'art de cet homme divin qui a créé tant de merveilles dans un lieu

aussi disgracié de la belle Nature, sans aucun mêlange d'agrémens même rustiques. Cependant malgré les efforts de sa science, malgré les dépenses excessives de ce grand Monarque, il n'a pû parvenir à rendre ce lieu agréable à tous égards; & il y a éprouvé, *Que tous les efforts de l'Art ne peuvent remplacer les beautés de la Nature; Qu'il doit l'aider & l'embellir, mais qu'il ne sçauroit jamais la suppléer.*

L'OMBRE.

Ces heureux succès me comblerent de satisfaction, en ce qu'ils remplissoient au-delà de mes espérances les désirs du Roi, & qu'ils avançoient la jouissance de ses plaisirs. Mais d'un autre côté ces prospérités, en m'attirant tous les jours de nouvelles bontés de Sa Majesté, me faisoient de nou-

veaux ennemis. Le peuple, dont les vûes ſont toujours limitées & les jugemens faux, blâmoit hautement les ſommes innombrables employées aux embelliſſemens de ce ſuperbe Château. Aveugle ſur les reſſources de ce Royaume, qui ſeront ſans bornes ſi l'adminiſtrateur de ſes Finances ſçait les régir, & s'il a une attention continuelle à favoriſer le Commerce, & à ſoutenir les établiſſemens & les Manufactures. (*) Il ignoroit alors combien les merveilles de Verſailles devoient faire entrer

(*) Si les Miniſtres ne ſont aſſez vigilans & extrêmement attentifs à ſoutenir les établiſſemens commencés ſous leurs prédéceſſeurs, on les voit bien-tôt dégénérer, languir, dépérir, & enfin s'anéantir totalement. Quelle plaie pour l'Etat! ſoit par les ſommes immenſes que coûtent ces établiſſemens, & qui ſont perdues pour lui, ſoit pour les nouvelles qu'il faut employer pour les rétablir, ſoit enfin par la privation des richeſſes conſidérables qu'ils auroient rapportés!

d'argent dans la France, par la multitude de curieux qu'elle y a attirés depuis de toutes les parties du monde. C'est une maxime de politique des plus importantes à l'Etat & à un habile Ministre, *d'appeller l'Etranger, soit par la magnificence des Edifices, des Palais & des Salles de Spectacles, soit par la beauté de ses Manufactures, soit encore par l'éclat des divertissemens & la splendeur des Fêtes.* Je l'éprouvai à l'occasion d'un Carrousel, que le Roi voulut donner après la paix de Nimegue, aux Seigneurs & aux Dames de sa Cour, aux Princes étrangers, aux Ambassadeurs & à son peuple; dans un tems où les Finances, que j'avois trouvées dans un affreux désordre, étoient encore épuisées par une longue guerre. Quoique la dépense à laquelle le Roi s'étoit réduit, fut fort mé-

diocre, je lui en exposai les conséquences & l'impossibilité par la disette des fonds de son trésor. Je priai donc Sa Majesté de me donner quelques jours pour examiner sa demande, & lui rendre une réponse certaine. Ce tems expiré, je pris la liberté de lui dire avec une noble hardiesse, qu'il ne convenoit qu'à un Roi de Maroc de donner une Fête de sept à huit cent mille livres, qui ne pouvoit laisser aux Etrangers aucune idée de sa puissance & de sa grandeur. Qu'un Roi de France qui jouissoit d'une réputation telle que la sienne, ne devoit se déterminer à donner un Spectacle d'un aussi grand appareil sans y employer deux ou trois millions. Louis XIV. magnifique en tout, se rendit sur le champ à mon avis, & jugea à propos de renvoyer cette Fête à des tems plus heureux &

plus opulens. Non, Sire, lui dis-je, vous pouvez la faire annoncer, & donner vos ordres pour les préparatifs de la Fête la plus magnifique ; je me charge du payement, sans qu'il en coûte rien à Votre Majesté. J'exposai au Roi fort impatient le dessein que j'avois depuis quelque tems de changer les Fermes des Aydes & Gabelles en régie, & je lui dis que j'allois l'exécuter s'il me le permettoit. Mon idée approuvée, le Carrousel fut annoncé sur l'heure dans tous les Pays étrangers par les nouvelles publiques. La Capitale se remplit de nouveaux habitans que vous eûtes peine à loger. J'en fis retarder plus d'une fois l'exécution, pour des raisons d'importance en apparence, & de politique en effet. La Fête fut si extraordinairement superbe & ingénieuse, par le goût & l'habileté

de ceux qui furent choisis pour en avoir la conduite ; l'ordre, la dignité & la décence y furent si parfaitement observés, que jamais Roi ne s'est montré avec tant d'éclat & de grandeur que Louis XIV. y parut. Le bruit de cette Fête alla jusques sous les Pôles. Tous les Ambassadeurs en furent enchantés & jaloux. Les Etrangers crurent à peine les merveilles qu'ils avoient vûes, & s'en retournerent ennivrés d'admiration & de respect pour le Roi, & comblés d'un spectacle dont ils avoient faits tous les frais. Leur séjour valut plus de cinq millions à la nouvelle régie qui rentrerent fidellement dans les coffres de Sa Majesté (*).

(*) M. de Voltaire a nié ce trait dans ses Embellissemens de Paris, & dit que les Fermes n'étoient point alors régies pour le compte du Roi, mais le fait n'en est pas moins vrai, & on

LA VILLE.

L'on vous pardonneroit quelques ſentimens de vanité à l'occaſion de ce trait d'un Politique ſi habile. Il me donna trop d'admiration & d'avantages dans le tems pour l'avoir oublié. Que de reſſources pour un vrai Miniſtre, dans un amour ſans bornes pour la gloire de ſon Maître !

L'OMBRE.

Ajoutez y encore l'amour pour ſa Patrie. Point d'excellent Miniſtre s'il n'eſt parfait Citoyen, & c'eſt le titre qui m'a toujours le plus flatté. A l'égard de la vanité, cette opération ne demandoit pas un aſſez grand effort de génie pour en concevoir.

ne l'a avancé que ſur des preuves inconteſtables de ſa certitude.

Il m'eût été bien plus difficile de me défendre d'amour propre en penſant à la confiance entiere d'un ſi grand Monarque pour un ſujet qui n'avoit de mérite que ſon zéle exceſſif pour ſon Roi, & quelques foibles lumieres. Quel prodige de bonté ! de vouloir remplir l'intervalle immenſe entre lui & moi par ſa familiarité, & ſa docilité à ſe rendre à mes avis, non ſans les avoir examiné avec une forte attention, & un diſcernement dont la poſtérité ne ſçaura jamais la juſteſſe ni l'étendue.

Je l'avois convaincu de la néceſſité dans un Souverain du ſoin de ſa réputation. Je n'oubliois pas de lui rappeller ſouvent une des maximes du Cardinal de Richelieu, ce puiſſant génie, ce Miniſtre le maître de tous les Miniſtres à venir, & le mien à tous égards. *Que la principale force*

d'un Etat eſt cachée dans la réputation du Souverain. Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il ſoit néceſſaire aux Rois pour acquérir cette réputation, & encore moins pour faire le bonheur de leurs ſujets, d'enfanter des miracles, ni d'avoir une étendue de génie ſans bornes & des connoiſſances univerſelles, qui ne leur laiſſent rien ignorer dans les ſciences & les beaux Arts. Ces préſens ſi rares de la nature donneroient à peu de Princes le droit de régner, ſi l'honneur du Thrône & le bonheur de la Nation en dépendoient. Les François n'euſſent jamais été heureux ſous la domination de Louis XIV., ſi à ſes lumieres, il n'eût joint la pratique exacte de quelques maximes aiſées, & dont tous les Rois ſont capables, qui lui ont ſervi de régle, & qu'il a toujours obſervéés tant qu'il a régné

par lui-même. C'eſt d'abord une exactitude inviolable à voir par ſes yeux les Placets & les Requêtes qu'on lui préſente, pour rendre juſtice à tous ſes ſujets ſans nul égard ni aux ſollicitations, ni à la condition des Supplians. Pour cet effet, il laiſſera toujours aux malheureux & aux plus petits, un accès libre & ouvert juſqu'à ſa perſonne pour écouter leurs plaintes. Une grande attention à s'informer ſi la juſtice eſt rendue dans tous les Tribunaux, & ſurtout dans ceux éloignés de la Capitale. Qu'il s'impoſe une loi inflexible de n'accorder aucune place un peu importante, ni aux prieres, ni à ſon penchant, ni à la naiſſance; mais au ſeul mérite, à la capacité & à la probité, s'il ne veut décourager ſes meilleurs ſujets, ſe couper les ſeuls bras capables de ſervir l'Etat dans les

besoins pressans, & en renverser toute la force & l'œconomie.

Point de faute grave sans punition, point de belles actions, ni de service distingué sans récompense. Lent & très-difficile dans le choix de ses Ministres qu'il fera parmi les génies du premier ordre, & d'une expérience consommée, ou d'une intelligence extraordinaire dans la partie du Ministère auquel il les destine. Même difficulté & même exactitude de discussion pour ceux qu'il envoye dans les Cours étrangéres, dont l'importance est telle qu'elles jugent des qualités & du génie du Souverain par ceux qui le représentent. Une vigilance continuelle sur le bon état de sa Marine & son excellente administration. La même sévérité d'attention sur celle de ses Finances & du Commerce, les deux pivots de l'Etat, &

dont il ne doit confier la conduite qu'aux plus fortes têtes sans nul égard à la naissance, mais à la seule capacité. Que de biens & d'avantages j'ai procurés à la France par ce seul moyen ! Enfin des ordres & des récompenses pour faciliter & multiplier les mariages dans les Provinces, & surtout dans les campagnes, le grand nombre des Sujets étant la richesse réelle & la plus grande force des Rois.

La pratique sévére de ce peu de Maximes suffit au Souverain pour la puissance & la sureté de ses Etats, & pour son bonheur & celui de ses peuples. C'étoit sur ces matieres que Louis XIV. aimoit à m'interroger & à s'entretenir. Je lui avois répété si souvent ces principes du Gouvernement que je l'avois mis dans la nécessité de s'en instruire, pour ne point être

l'esclave de ses Ministres, ni la victime de leur ambition & de leur incapacité. Les entretiens sur ses Bâtimens servoient ensuite de délassement à ces conversations sérieuses. Il n'étoit pas besoin de le réveiller sur la nécessité pour sa réputation, d'appeller chez lui les Etrangers par la magnificence & le goût supérieur des Edifices publics & des Palais; son penchant l'y portoit naturellement. Il avoit la bonté de m'accorder à cet égard toute sa confiance, & de l'abandonner à l'étendue de mon zéle.

Ce fût ce qui m'empêcha de suspendre un seul jour vos embellissemens & ceux de Versailles, pendant les plus fortes dépenses de la guerre avec toute l'Europe. Vous étiez toujours l'objet de mes plus cheres attentions. Mais votre beauté m'occupoit encore

moins que la ſanté & la commodité des Citoyens. Je fis conſtruire le Quai-Pelletier, dont toute la partie du côté de la riviere portée en l'air & ſans ſoutien, eſt un monument de la ſcience de Bullet dans la coupe des pierres. Les Architectes, ſes confréres, envieux de la gloire du ſuccès dans une ſi hardie entrepriſe, n'oublierent rien pour la décrier, & couvrirent leur jalouſie du prétexte ſpécieux de la ſureté publique. Je me fis inſtruire de la vérité, & par ma fermeté je ſçus mettre à profit les talens de cet habile Architecte. Par là j'élargis conſidérablement ce Quai ſans abbatre aucune maiſon, ni rétrécir le lit de la riviere. Le public reconnoiſſant des ſoins particulièrs que M. Pelletier Prévôt des Marchands avoit pris de cet utile réparation qui lui eſt dûe, donna

ſon nom à ce Quai, malgré les oppoſitions de ce modeſte & zélé Magiſtrat.

J'avois arrêté que toutes les maiſons bâties ſur les Ponts par un abus inconcevable, ou par l'ignorance & la négligence des anciens Magiſtrats, ſeroient abbatues ſans exception. Elles nuiſoient conſidérablement à la ſanté des Citoyens, en s'oppoſant au renouvellement de l'air qui ſuit le cours des rivieres, & qui eſt ſi néceſſaire pour emporter les exhalaiſons peſtilentielles qui s'élevent continuellement des immondices d'un ſi grand nombre d'habitans. Et d'ailleurs, quel agrément ne doit pas naître d'une vûe étendue, & qui ne ſera plus bornée par l'aſpect hideux & choquant de l'extérieur indécent de ces bâtimens du côté de la riviere, où ceux qui les occupent, ſont

toujours en danger d'être engloutis dans les eaux, ce qui eſt déja arrivé ?

C'eſt par cette même vigilance ſur la ſanté précieuſe des Citoyens, & qui doit être le premier objet d'un Miniſtre, que j'avois fait raſer toutes les maiſons du côté de la campagne le long des Remparts, (*) avec défenſe d'y élever le moindre bâtiment,

(*) Ce Réglement eſt ſi peu obſervé aujourd'hui, que l'on a bâti preſque entierement tout le côté du Rempart qui regarde la campagne, & que l'on y bâtit encore tous les jours. Ainſi en moins de dix années, le Rempart ſera une rue qui ne différera des autres de cette Ville, qu'en ce qu'elle ne ſera pas pavée. L'empêchement d'un tel déſordre ſi eſſentiel à la ſanté des habitans & à leur agrément, eſt d'une grande importance, & mériteroit une toute autre attention que celle de faire arroſer une promenade bien-tôt abandonnée, lorſque l'on n'y aura ni vûe ni reſpiration. Quelque certains, quelqu'évidens, quelqu'irréparables que ſoient les maux qui naîtront de cet abus, on ne laiſſe pas de le tolérer, & même de

pour vous laiſſer arriver toute la pureté & la ſalubrité de l'air des champs, & rendre par leur aſpect cette promenade délicieuſe. Je ne doute point qu'un projet d'une auſſi grande utilité, auſſi bien que celui qui regarde la deſtruction des maiſons ſur les Ponts, n'ait été exécuté à la rigueur.

LA VILLE.

Ah ! Miniſtre trop rare à tous égards ! combien le récit de tout ce que vous avez fait & projetté pour mon bien & celui de mes habitans, m'arrache de ſoupirs ! Le détail dont vous venez de m'entretenir, excite ma plus forte reconnoiſſance en augmentant ma douleur. Que j'aurois de choſes à vous dire, ſi je ne craignois

---

l'autoriſer. Eſt-il encore des Citoyens parmi nous ?

que votre tendreſſe pour moi, ne vous y rendît trop ſenſible ! Achevez, je vous en conjure, achevez de m'inſtruire de tous vos projets, ſi cependant votre amour pour le Roi, votre zéle pour le bien de l'Etat, & votre tendreſſe pour les Citoyens, ne ſont pas encore ſatisfaits.

L'OMBRE.

Aurois-je rempli mes devoirs, ſi je n'avois travaillé qu'à l'ornement de la Capitale & à l'agrément de ſes habitans ? Après l'important objet de leur ſanté, je devois encore à mes Compatriotes des biens également ſolides & honorables. Je voulois par des bienfaits perſonnels & d'un ordre ſupérieur, les forcer un jour de benir ma mémoire. Profondément inſtruit de leur génie & de leur capacité pour les ſciences les

plus abſtraites & de la ſupériorité dans les Arts, dès qu'ils ſont échauffés par l'honneur, ou par les récompenſes, je penſai à leur apprendre ce qu'ils étoient, & à connoître l'induſtrie qu'ils poſſédoient ſans le ſçavoir. Je conçus le projet d'établir des Académies de Peinture & d'Architecture, non-ſeulement pour ne rien devoir à l'Italie, ni à l'Etranger dans les deſſins de nos Edifices, & les enrichiſſemens intérieurs de nos Hôtels & de nos Palais; mais encore pour forcer les autres Nations de venir elles-mêmes admirer nos Peintres & nos Architectes, & de les appeller chez elles dans leurs beſoins.

Sa Majeſté inſtruite de mes projets pour l'avantage & la gloire de la France, ſe hâta d'établir chez vous & dans la Capitale de l'Italie une Compagnie

de François choisis sous le titre d'Académie pour s'enrichir des trésors de cette Nation, & disputer à ses habitans la primauté dans les beaux Arts dont ils étoient possesseurs depuis si long-tems, & que nous leur avons enlevés par ce moyen. Quelle foule de François excellens en Peinture, Architecture & Sculpture, j'ai laissé dans l'enceinte de vos murs, qui l'emportoient déja sur la superbe Italie ! Avec quelle rage de jalousie & de désespoir elle vit une Nation étrangere dans les Arts, & presque barbare il y avoit 50 ans, capable d'avoir imaginé la magnifique composition des Batailles d'Alexandre par l'illustre le Brun, qu'elle fut forcée d'admirer dans les belles Estampes qu'on lui en envoya ! Combien d Ouvrages merveilleux de nos autres grands Peintres & fameux Sculpteurs

François enchantent encore aujourd'hui les yeux ſçavans de cette Nation & des Etrangers, & font le plus bel ornement de leurs Egliſes & de leurs Palais! Ceux entr'autres du Pouſſin, de l'incomparable Puget, de l'Algarde, de le Gros, Flamand, &c.

LA VILLE.

O ſiécle mémorable de Louis XIV.! que votre image, quelque éloignée qu'elle paroiſſe aujourd'hui, me flatte encore! Il vous devra, divin Colbert, l'admiration & l'étonnement de tous les ſiécles.

L'OMBRE.

Quelque utiles que ſoient les beaux Arts, (*) ils ont beſoin

(*) On met ordinairement au nombre des beaux Arts, l'Architecture, la Peinture, la

pour les éclairer, & pour la ſureté de leur marche, du ſecours des Sciences qui ont plus d'étendue, plus d'élevation, & embraſſent un plus grand nombre d'objets. Elles exigent auſſi une plus grande étendue de connoiſſances & de génie.

Telle eſt la ſcience des Mathématiques, de la Géométrie, de la Mécanique, &c. pour la Géographie, l'Aſtronomie, la Navigation, le Commerce, les beſoins de la ſociété, &c. celles de la Chimie, de la Botanique, &c.

Sculpture, la Gravure, & la Muſique. Ce dernier eſt le moins utile & le plus dangereux, en ce qu'il amollit l'ame, & l'entretient dans une oiſiveté qui rend celui qui s'y livre, inutile à l'Etat, & inhabile aux ſciences élevées. Je dis, pour l'ordinaire, & ne parle que de ceux qui en font leur unique occupation. La Muſique en ſoi étant louable, & même utile quand elle ſert d'amuſement & de délaſſement après un long travail d'eſprit ou d'application.

pour la Médecine, & une infinité d'autres. Je pensai donc pour la promptitude de l'exécution de mes projets, qu'il étoit de la grandeur du Roi de faire franchir à ses bienfaits les limites de ses Etats, pour aller enrichir les Sçavans dans les climats les plus reculés. Les bontés de ce grand Prince & sa magnificence, me laisserent la liberté de leur ouvrir ses trésors à mon choix.

M. Cassini le plus Sçavant Astronome, non-seulement de l'Italie, mais de tout l'univers, fut prévenu à Boulogne par les dons de Louis XIV. Je le mis en correspondance avec notre Académie; mais ce n'étoit point assez, l'Astronomie Françoise avoit besoin de la présence de ce grand homme. J'entrepris de l'arracher à sa Patrie, & de le fixer à Paris. Je le fis presser vivement d'y venir

venir par nos Miniſtres réſidens en Italie. L'envie qu'il avoit de rendre ſes hommages de reconnoiſſance & d'admiration à Louis XIV., allarmerent Clément IX., le Duc de Modéne, & le Sénat de Boulogne dont il occupoit la chaire d'Aſtronomie. Leurs vigoureuſes réſiſtances, loin de me décourager, enflammerent ma réſolution. Enfin je l'emportai ſur ces Puiſſances, & il obtint la permiſſion d'un prochain retour. C'étoit ſon deſſein; mais les bontés de Louis qui ſe connoiſſoit en hommes, & qui le reçut en Roi & en ami; les bienfaits dont il l'accabla pour le dédommager du revenu des emplois dont il jouiſſoit, & que le Pape, & la Ville de Boulogne lui firent payer exactement malgré ſon abſence, eſpérant par cette généroſité le rappeller plutôt en Italie; les diſ-

tinctions dont Sa Majesté l'honora ; enfin le mariage qu'elle lui fit contracter pour le rendre François pour toujours ; (ce furent les propres termes que S. M. lui adressa) le forcerent de rompre les attachemens de la Patrie , du sang, & de l'amitié pour se donner entierement à la France , alors la véritable patrie des Sçavans dans tous les genres.

Les plus célébres des autres parties de l'Europe , sur-tout du Nord, éprouverent la même générosité du Roi. (*) Ceux dont

---

(*) Isaac Vossius & plusieurs autres. Voici la Lettre que le Roi fit écrire à celui-ci par Colbert.

Quoique le Roi ne soit pas votre Souverain, il veut être votre Bienfaiteur, & m'a commandé de vous envoyer cette gratification par la lettre ci-jointe , comme une marque de son estime & un gage de sa protection. L'on sçait que vous suivez dignement l'exemple de M. Vossius votre pere, & qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu illustre par ses Ecrits , vous en augmentez la gloire par les vôtres. Sa Ma-

les engagemens se trouverent inviolables, tinrent à grand honneur d'être associés à l'Académie des Sciences de Paris, d'établir avec elle une correspondance réglée en lui envoyant leurs Ouvrages.

---

jesté se porte avec plaisir à gratifier votre mérite, & j'ai d'autant plus de joye qu'elle m'ait ordonné de vous le faire sçavoir, que je puis me servir de cette occasion pour vous assurer que je suis : Monsieur, votre très-humble & très-affectionné serviteur. COLBERT. A Paris, ce 21 Juin 1663.

En voici encore une de Colbert à Jean Hévélius Bourgmestre de Dantzick, homme très-sçavant, & à qui l'Astronomie est redevable d'une infinité de découvertes très-importantes. Il s'appliqua à cette science pendant 50 années sans interruption.

La perte que vous avez faite par l'incendie de votre maison, a donné de la douleur à tout ce qu'il y a de gens de Lettres dans le monde chrétien, & à tous ceux qui les protégent Le Roi mon maître a bien voulu prendre quelque part à cette perte commune qu'a fait la Littérature, & à la vôtre particuliere. Sa Majesté veut pour l'adoucir, & vous donner le moyen de continuer vos sçavantes occupations, vous fait un présent de 2000 écus, que le sieur Formont de Dantzick a ordre de vous faire

Mais les travaux de nos meilleurs Astronomes ne pouvoient être portés à leur perfection sans le secours d'un édifice construit pour les observations Astronomiques. Pour cet effet je fis élever sous la conduite de M. Cassini une Observatoire au Fauxbourg S. Jacques, où il eut la gloire d'achever cette fameuse Méridienne, le plus bel ouvrage d'Astronomie qui existe, avec celle de Ste. Petrone à Boulogne. La construction de cet Observatoire est un chef-d'œuvre dans l'art de bâtir, dû aux soins & à l'habileté du célébre Perrault qui en fut l'Architecte.

Ce fut dans ces tems heureux

---

payer. Vous connoîtrez par-là que le Roi mon maître n'est pas moins grand dans les tems de paix, qu'il l'est à la tête de ses armées, lorsque ses ennemis l'obligent de s'y porter. Signé, COLBERT. A S. Germain 18 Décembre 1679.

que je vis accourir en France de toutes parts les Arts libres, les ſciences, & les Sçavans aſſurés d'y trouver azile, patrie, honneurs & récompenſes. Louis le Grand faiſoit des conquêtes littéraires dans les pays les plus reculés, bien plus flatteuſes que celles qu'il devoit à l'effuſion du ſang & à la force des armes. Une générosité ſi magnifiquement ſinguliere, & juſques là inouie accabla ſes envieux, & força les Souverains de l'Europe, non-ſeulement à l'admiration, mais encore au reſpect.

LE LOUVRE.

Quelle joye pour vous, ô mon pere! de voir le nom de votre Roi porté par votre zéle au plus haut degré d'honneur & de gloire, où il pouvoit être élevé! Paris devenu l'azile & la patrie des plus grands

hommes de l'Europe ; la nation Françoiſe rendue par vos travaux & vos établiſſemens ſupérieure à toutes les Nations ; les peuples dans l'abondance, les Etrangers dans l'enchantement, & les Souverains dans le reſpect ! Que pouvoit encore déſirer votre ſoif inſatiable pour l'honneur de ſa Patrie ?

L'OMBRE.

Mes déſirs n'étoient point ſatisfaits. Je ne voyois point encore la France & la nation dans l'état de ſplendeur & d'aiſance que je lui deſtinois, & auquel mon activité & mes lumieres n'apperçevoient aucun obſtacle. Je découvrois dans le génie & l'induſtrie du François une mine inépuiſable de tréſors qui n'étoit ouverte qu'à mes yeux. Je la voyois ſupérieure en richeſſes à celles du Portugal

& de l'Eſpagne dans le nouveau monde, ſi je pouvois la mettre en œuvre à mon gré. (*) Sans ceſſe occupé de ce projet, j'obſervois avec douleur les autres Royaumes s'enrichir du luxe effréné de nos citoyens, auquel il eût été même dangereux d'oppoſer une barriere. Les impôts que leur payoit la vanité Françoiſe & ſon ardeur pour la nouveauté, mu-

(*) Dès que M. Colbert entra dans le Miniſtere, il forma le deſſein de porter la France au plus haut dégré de ſplendeur en la mettant en état de ſe paſſer de ſes voiſins, & même de leur donner la loi. Il ſçavoit qu'une bonne Marine étoit la ſeule voie pour y parvenir. La nôtre étoit ſi médiocre qu'il falloit tirer de la Hollande toutes les munitions qui lui ſont néceſſaires, & juſqu'à des ancres, de la mêche, des cables préparés, des cordages, du ſalpètre, & même de la poudre à Canon. Ce grand Miniſtre donna de ſi bons ordres, que dans une année toutes ces manufactures furent établies chez nous, & ſur de meilleurs modéles. La célérité dans l'exécution des ordres d'un Miniſtre eſt eſſentielle, & donne une nou-

tiloient ſans ceſſe le corps de l'Etat en enlevant des ſommes immenſes qui auroient été ſes bras & ſa vigueur. Les belles Tapiſſeries de Flandre ne ſe perfectionnoient que pour enrichir nos appartemens. Veniſe ne fondoit, & ne poliſſoit ſes Glaces que pour les embellir & les éclairer. Que devoit faire un ſage Miniſtre, ne pouvant changer ni arrêter cette ntempérie de goût dans la Nation

velle force à ſes projets. Mais elle eſt l'effet de la netteté & de l'étendue de ſes lumieres, de l'activité de ſon génie, & de ſa fertilité en expédiens prompts à forcer tous les obſtacles. Sans cela un projet eſt abandonné pour un nouveau qui fait ſentir les défauts du premier, & ce dernier eſt bien-tôt oublié & reſte ſans effet. Par-là tout languit dans l'inaction & l'incertitude, les occaſions échappent, les maux augmentent, & deviennent enſuite irréparables.

La meilleure partie de cette note-cy ſur M. Colbert à l'égard de la Marine, eſt tirée de *l'Eſſai ſur la Marine & le Commerce*, ouvrage excellent de M. Deſlandes, & le meilleur, ans contredit, qui ait jamais été fait en ce genre pour l'avantage de la France.

pour

pour le luxe, que d'employer ſes talens & ſon induſtrie, non-ſeulement à former chez elle la matiere de ces nouveaux embelliſſemens, mais encore d'en rendre l'Etranger avide en la portant à une plus grande perfection? Je l'entreprends & j'y réuſſis. J'enleve à nos voiſins tous leurs avantages à cet égard. J'attire les ouvriers les plus habiles de tous les pays par les plus fortes récompenſes. Bientôt on voit ſortir de la manufacture Royale des Gobelins des chefs-d'œuvres, l'admiration de l'Europe & le déſeſpoir des Flamands. Veniſe, l'orgueilleuſe Veniſe s'avoue vaincue, non par la perfection du criſtal, avantage de la matiere qu'on ne pouvoit tranſporter, mais par le voulume infiniment ſupérieur, & par la beauté du travail des Glaces dont

j'établis les manufactures. (*) De combien de millions ces deux établissemens ont frustré l'Etranger, & que de trésors ils nous ont apportés! (**) je ne parle point

---

(*) Il faut ici remarquer un prodige réel dans la personne de ce Ministre. C'est que dans le même tems qu'il établissoit en France, & faisoit fleurir par sa vaste intelligence cette foule presque innombrable de Manufactures pour relever la Marine & le Commerce, il faisoit aussi travailler dans le même tems aux embellissemens de Paris; le Jardin des Tuileries, le Louvre, l'Observatoire, le Rempart, les Portes, les Avenues, &c. à ceux des Maisons Royales, Versailles, Trianon, la Menagerie, Marli, S. Germain, Fontainebleau, le fameux Aqueduc de Versailles, le Canal de Languedoc, &c. Qu'il fondoit des Académies pour les Sciences & les Arts à Paris & à Rome; qu'il encourageoit tous les sçavans François & étrangers par des récompenses & d'immenses libéralités. La postérité pourra-t-elle croire que la tête d'un seul homme ait été l'ame unique de tous ces travaux, & qu'il ait imaginé & exécuté en moins de 20 années tant de merveilles, auxquelles la vie de plusieurs Ministres auroient à peine suffi pour les concevoir?

(**) Combien de richesses le Sr. Julien le

des autres manufactures de draps de laine & de soye, dentelles, points de France que je fis établir, qui surpasserent ou égalerent au moins celles de nos voisins. (*)

Roi a fait venir en France des pays étrangers & de tout l'univers, sa réputation ayant pénétré jusques dans le nouveau monde ! Quelle gloire il a acquise aux François par ses sçavantes & utiles découvertes dans l'Horlogerie, en primant aujourd'hui sur toutes les Nations, & particulierement sur les Anglois ! Il les a frustré de l'honneur qu'ils avoient depuis si long-temps & avec justice, d'être les Maîtres en cette Science, & des sommes immenses qu'on leur envoyoit de toute part avant que ce sçavant homme leur eût enlevé la seule primauté qui lui restoit sur la nôtre dans les Arts. Sa superiorité est si fort reconnue à Londres par ses plus habiles Horlogers, par les Seigneurs, & par toute la nation, qu'il envoye aujourd'hui autant de Montres, & de Pendules en Angleterre que dans tous les autres pays. Je ne parle point de quelle utilité a été la justesse incroyable de ses Pendules pour les observations Astronomiques, la Géographie, les voyages de long cours sur la mer & sur la terre pour mesurer sa figure, &c.

(*) Quoique l'on soit obligé de supprimer

Je ne m'aveuglai point, malgré tant d'heureux ſuccès, ſur le danger d'avoir favoriſé le luxe &

---

ici un grand nombre d'autres établiſſemens par ce Miniſtre, dont le détail ſeroit trop long, on ne doit pas paſſer ſous ſilence l'attention qu'il eut aux Haras du Royaume. Lorſqu'il entra dans le miniſtere, il les trouva entiérement abandonnés, & celui du Roi anéanti. Il appella de Normandie un Gentilhomme nommé *de Garſault* très-habile dans la conduite des Haras & dans la connoiſſance des chevaux. Il le conſulta beaucoup à ce ſujet, & lui confia la direction & l'inſpection générale des Haras du Royaume & de celui du Roi.

Voici l'extrait d'une Lettre de S. M. écrite ſur ce ſujet à M. Colbert que j'ai trouvé à la Bibliothéque parmi ſes papiers. Elle eſt du ſeptiéme Mars 1669.

Je fais état d'envoyer le ſieur de Garſaut *en Angleterre au mois de Juin prochain, non-ſeulement pour y acheter quelques chevaux pour moi, mais encore pour y obſerver tout ce qui ſe pratique dans les Haras de ce Royaume, &c.* Signé, LOUIS.

Je rapporte ce trait avec bien de la ſatisfaction, parce qu'il prouve que le Miniſtre ne travailloit pas ſeul à augmenter la puiſſance de ce Royaume, & à nous paſſer de nos voiſins, en tirant les inſtructions les plus exactes de tout ce qui ſe pratiquoit chez eux à leur avantage, & qui pouvoit ſervir à celui

forcé les particuliers à multiplier leurs dépenſes, qui, ſans paſſer dans les pays étrangers, n'occaſionnoient pas moins leur ruine, pour des tems éloignés à la vérité, mais que mon zéle pour les citoyens apperçevoit. Je n'ignorois

---

de la France, mais que le Roi ſecondoit le Miniſtre, partageoit ſes travaux, & étoit perſuadé de l'utilité des Etabliſſemens nouveaux dans cet Etat, pour empêcher l'argent d'en ſortir, & y attirer celui des Etrangers.

Je reviens à M. de Garſault. Le Roi attacha des honneurs & des appointemens conſidérables à cette charge, & en peu d'années cet établiſſement fut dans ſa vigueur. Ce Miniſtre, qui penſoit à tout ce qui pouvoit être utile à ſa nation, & avantageux à l'Etat, avoit formé le deſſein d'établir en pluſieurs Provinces des courſes de chevaux, & des prix comme en Angleterre, pour y les dreſſer. Si ce projet eût réuſſi, comme on n'en ſçauroit douter, nous ne ſerions pas dans la néceſſité d'envoyer notre argent au-delà des mers, ni chez les étrangers, & ils ſeroient venus eux-mêmes acheter nos chevaux. C'eſt aux héritiers du nom & des talens de M. de Garſault que le Haras du Roi doit encore aujourd'hui ſon bon état. Il eſt ſitué près de la Ville de Séez.

pas que le libertinage, la perte des mœurs, l'affoiblissement des courages, & la fraude sont les suites nécessaires du luxe. Cette derniere sur-tout devient indispensable par le besoin de s'enrichir à quelque prix que ce soit, & par toutes sortes de voies; effet du luxe le plus certain & le plus funeste aux Sujets & à l'Etat. Je pensai donc à assurer par des moyens solides, des ressources à l'Etat & des richesses à la France indépendantes des tems, de la mode, & de l'inconstance de la nation. Je travaillai non-seulement à rendre la jalousie de nos voisins impuissante à nous enlever le fruit de ces établissemens, & l'assurance aux particuliers de leurs fortunes, mais encore à jetter la terreur chez nos ennemis, & leur imprimer du respect pour notre nation. Je ne le pouvois que par

deux moyens infaillibles, le Commerce & la Marine, (*) ſeuls remparts d'un Etat, & qui le rendent inébranlable aux ſecouſſes des révolutions inévitables à tous

---

(*) Pour donner une légére idée des attentions infatigables de Colbert, à mettre en vigueur chez nous la Marine & le Commerce qu'il regardoit comme les deux colonnes de ce Royaume, & l'unique moyen de le porter au dégré d'élévation qu'il projettoit, voici l'extrait d'une Lettre qu'il écrit à un François ſon correſpondant à Londres. Je l'ai tirée des Regiſtres manuſcrits de ſes dépêches concernant le commerce tant dedans que dehors le Royaume qui ſont dans la Bibliothéque du Roi.

Lettre à M. Colbert à un particulier François à Londres.

. . . . . *L'on m'a dit que vous aviez auprès de vous le Sr. de S. Hilaire, qui eſt un Eccléſiaſtique du Diocèſe de Beauvais; & ſur ce que l'on m'a aſſuré qu'il avoit beaucoup de connoiſſance des ouvrages maritimes, & qu'il s'y étoit particuliérement appliqué, comme à maintenir la navigation des rivieres dans leſquelles la mer entre, le nettoyement des Ports, Havres, & autres ouvrages de ce genre; & que nous manquons en France de gens*

les Empires, & dont les plus ſçavantes Fortifications ne ſçauroient les garantir. Je n'avois point oublié cette maxime de deux des plus grands Généraux de l'an-

---

bien capables de ces ſortes de travaux, vous me ferez plaiſir de me faire ſçavoir ſi en effet il vous paroît capable d'en conduire, & ſur-tout de s'appliquer pour ſe rendre encore plus habile, parce qu'en ce cas je pourrois lui deſtiner quelque emploi, & cependant il pourroit examiner avec ſoin tous les ouvrages de l'Angleterre, en lever les plans, & enſuite paſſer en Hollande pour faire la même choſe. Si vous l'eſtimez capable de cet emploi, & que ſes inclinations s'y portent, en me le faiſant ſçavoir, je lui enverrai tout l'argent qui lui ſera néceſſaire, &c. 25 Juin 1669. *Signé* COLBERT.

Voici encore un extrait d'un regiſtre où ſont répondues par ſes ordres, les inſtructions qu'il demandoit à ſes correſpondans non-ſeulement dans l'Europe, mais dans les trois autres parties du monde. Il y en a pluſieurs volumes qui étonnent les Lecteurs par l'étendue immenſe de ce génie prodigieux & ſans bornes, qui embraſſoit toutes les branches & toutes les eſpéces de commerce, & ſur-tout celui de la Mer le plus important à la France. Je ne

tiquité, l'un Grec & l'autre Romain. (*) *Quiconque veut dominer ſur la Terre, doit commencer par dominer ſur la Mer.* Le deſſein d'une excellente Marine avoit été formé avant moi par le Cardinal de Richelieu, Miniſtre le plus profond dans la ſcience de la Politique & du Gouvernement que la France ait eû; & dont le génie illimité en em-

---

rapporte que quatre titres d'Articles que j'ai pris au hazard, concernant les ſujets ſur leſquels il vouloit être inſtruit.

Raiſons de ruiner le Commerce en Turquie.

Raiſons de régler l'établiſſement du Commerce dans les Indes & dans la Perſe, priſes de celles auxquelles les Hollandois ont réuſſi, ou manqué.

Raiſons de l'établiſſement du Commerce en Perſe en général.

Raiſons de faire paſſer le Commerce de la Perſe dans l'île de Madagaſcar, & des moyens qu'il y faut employer, &c. C'eſt du 9 Mars 1666.

(*) Themiſtocle & Pompée.

braſſoit toutes les parties pour les aſſervir au bien & à l'honneur de ſa nation. L'heureuſe ſituation d'un Royaume uni aux deux Mers, ſur-tout à la plus importante ſur laquelle il domine, l'étendue de ſes Côtes, leurs faciles accès, le nombre de ſes Ports, tant de précieux avantages n'avoient point échappé à ſes yeux toujours ouverts ſur les reſſources de l'Etat, & l'avoient fait ſouvent gémir de leur inutilité. J'eus le bonheur de ſuivre ſes vûes en cette partie avec ſuccès. Je travaillai à l'établiſſement d'une Marine étendue & bien adminiſtrée, dont une partie pût aſſûrer par ſa force & par ſa bonne conſtitution, celle du Royaume, & l'autre porter à tous les peuples de l'univers le fruit de nos travaux & de nos manufactures; & rapporter tous les jours dans nos ports, avec

l'or & l'argent des Etrangers ; tout ce que la nature nous a refusé. Bien-tôt l'océan & la méditerranée virent avec étonnement leurs eaux couvertes d'une quantité de Vaisseaux qui leur étoient inconnus, & bien moins redoutables par le nombre, que par l'habileté de ceux qui les commandoient.

Après avoir rendu le Pavillon François respectable sur les deux Mers, je pensai à former, à l'imitation de nos voisins, une Compagnie pour le Commerce des Indes Orientales, que j'avois toujours regardée comme le Pérou de la France, si elle pouvoit être portée un jour à la perfection que j'avois imaginée, par la vigilance & la capacité des Ministres mes successeurs.

Je n'avois point cependant encore pû faire travailler à l'exécu-

tion du plus grand projet qui m'eût occupé, & que je défirois ardemment ; c'étoit l'union des deux Mers. Il avoit été préfenté au Cardinal de Richelieu, qui en fut frappé, en faifit à l'inftant tous les avantages, & ne le perdit jamais de vûe; mais l'Etat dont il tenoit feul le gouvernail, étoit alors battu de fi rudes tempêtes, qu'il ne pût même en faire commencer les travaux. Je l'envifageois, non-feulement comme la plus grande & la plus importante entreprife pour le bien du Commerce & de l'Etat qui eût encore été imaginée, mais encore comme la plus terrrible pour l'exécution. Auffi-tôt que je la propofai, elle fut rejettée comme une chimere. Il falloit vaincre mille obftacles effrayans qui fembloient être au-deffus des forces humaines. Peut-être auroient-ils éton-

né le courage & l'habileté de ce Peuple intrépide qui ne connoiſſoit point d'étonnemens. Le Roi même eut beaucoup de peine à croire cettejonction praticable, prévenu par des perſonnes jalouſes de mes ſuccès, & par d'autres d'un eſprit timide & étroit. Enfin après avoir perſuadé Sa Majeſté des avantages immenſes de ce Canal pour la richeſſe de ſon Royaume, Elle me permit d'envoyer ſur les lieux ceux que j'eſtimerois capables de juger de ſa poſſibilité. Je rendis leur rapport exactement au Roi, & lui dis avoir trouvé dans la tête d'un ſeul François, tous les hommes qui m'étoient néceſſaires pour la hardieſſe de mon entrepriſe. Ce Monarque, dont le génie élevé & vaſte s'emparoit avidement de tout ce qui étoit grand, & en même tems utile à

l'Etat par le Commerce, de l'importance duquel je l'avois convaincu, pour rendre son Royaume florissant & affermir sa puissance, m'en abandonna le soin. Cet homme unique, qui m'étoit absolument nécessaire pour réussir, (*) sçavoit parfaitement la position de tous les lieux, & la Topographie la plus exacte & la plus détaillée de la Province du bas Languedoc par les emplois qu'il y avoit exercés en homme habile. Je lui donnai toute ma confiance, & la conduite générale de ce grand ouvrage. Les Rochers & les hauteurs des Montagnes des Pirénées d'une part, & ceux de la Montagne noire de l'autre, s'opposerent envain à ces travaux ; plusieurs furent entiérement coupées, abbatues & percées de part en part.

(*) M. Riquet.

Des réservoirs immenses construits pour suppléer aux défauts des rivieres dans les sécheresses. Un Canal de 27 Ecluses du côté de l'Océan fut creusé dans l'espace de 14 lieues. Un autre de 46 Ecluses du côté de la Mer Méditerranée dans celui de 50, & une infinité d'autres. Enfin tous ces grands ouvrages furent heureusement achevés en 14 années, & quand même leur succès n'auroit pas été si parfait, le courage seul de l'entreprise auroit mérité l'admiration & l'étonnement de ceux qui seront instruits du nombre & de la grandeur des obstacles qu'il y avoit à surmonter. (*)

(*) On lira ici avec plaisir les vers que fit le grand Corneille pour Louis XIV. sur la Jonction des deux Mers. C'est un des plus beaux morceaux de Poësie qui soit en notre langue, soit par la grandeur des idées, soit par

LA VILLE.

O! François courageux & infatigable! qui avez plus enrichi le Royaume par vos travaux que les Monarques guerriers par la conquête de plusieurs Provinces! Citoyen à qui les Républiques d'Athénes & de Rome auroient décerné des honneurs divins, & éle-

---

la cadence & l'harmonie merveilleuse avec laquelle elles sont exprimées.

Vers de PIERRE CORNEILLE *sur la Jonction des deux Mers.*

La Garonne & le Tarn en leurs grottes profondes
Soupiroient de tout tems pour marier leurs ondes,
Et faire ainsi couler, par un heureux penchant,
Les trésors de l'Aurore aux rives du couchant.
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,

vé

vé des autels ! Quel bonheur pour vous d'avoir eu Louis XIV. pour Roi ! Si les Souverains ont acquis de la réputation pour avoir fait élever quelques beaux édifices pendant leur regne, quelle doit être la gloire de ce Monarque pour un si grand nombre d'ouvrages merveilleux, dont il a rempli la France ? Combien de Ports & de Havres construits, pour établir ou faciliter le commerce avec

---

La Nature attachée à des loix éternelles,
Pour invincible obstacle opposoit fiérement
Des monts & des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand Roi parle, & les rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent.
Tout céde. Et l'eau qui suit les passages ouverts,
Le fait voir tout-puissant sur la terre & les Mers.

nos voiſins ! la communication des mers, les rivieres rendues navigables, les Palais des Rois ſes prédéceſſeurs, augmentés ou embellis, la grandeur & la magnificence de celui de Verſailles, les montagnes coupées, les vallées comblées, les eaux forcées à quitter leurs lits, & portées en l'air pour venir transformer un lieu aride & & en horreur à la nature, en un lieu enchanté, & qui raſſemble toutes les merveilles des Arts. Quelle multitude de Statues parent ſes Jardins ! Quelle abondance d'eau de toute part leur donne la vie, & ſous combien de formes ingénieuſes elles nous enchantent ! Les Palais de l'Europe les plus célébres, ont-il jamais offert aux yeux des ſpectacles auſſi ingénieux que ceux des ornemens & des Peintures de la grande Gallerie & de l'Eſcalier des Am-

bassadeurs ? Encore une fois quelle gloire pour le Prince & pour le Ministre qu'un assemblage si prompt & si inconcevable de tant de prodiges ! Mais en même tems, quelle perte pour moi, & pour toute la Nation que la vôtre !

LE LOUVRE.

Hélas, ma douleur est encore plus juste & plus profonde ; permettez-moi, grand Ministre, de vous en exposer les sujets. Mais pourrois-je auparavant apprendre le détail de vos bontés, & de tous vos travaux pour moi ? Ils augmenteront à la vérité la honte de mon état présent, & le sentiment de mes humiliations ; mais ceux de reconnoissance qu'ils exciteront dans mon cœur, feront au moins quelque diversion à ma douleur.

L'OMBRE.

La dignité de votre édifice & ſa magnificence étoient auſſi l'objet de mes déſirs & de mes ſoins les plus appliqués. Eh comment aurois-je pû être attaché à mon Roi avec autant de tendreſſe, & ne pas épuiſer tout ce que j'avois de capacité pour rendre ſon Palais ſupérieur à tous les Palais des autres Monarques ! Voici les moyens que j'employai.

Pendant le tems que je faiſois travailler à Verſailles & au grand ouvrage de la jonction des mers, les embelliſſemens de ma Patrie m'occupoient toujours. Je ne perdois point de vûe mon deſſein de relever l'honneur de la capitale & de la venger de l'oubli & de la négligence de mes prédéceſſeurs pour ſa décoration & ſes aligne-

mens. Mais l'édifice qui exigeoit toute l'étendue, toute l'application de mes lumieres & la plus grande célérité dans sa perfection, étoit le Palais du Souverain. Les Magistrats, le peuple, tous les citoyens, & même les étrangers soupiroient après l'achevement du Louvre. Je n'avois rien à ajouter à la face de ce Château du côté des jardins. Celui dont je venois de l'embellir si heureusement, étoit le plus grand ornement & le plus parfait que l'on y pût souhaiter. Il formoit à ce palais un aspect enchanteur, & les vûes en étoient terminées assez agréablement par les allées de l'Etoile fort avancée dans la campagne (*). Il ne me restoit plus qu'à

(*) M. Colbert a fait planter les champs Elisées, l'Etoile & les allées du Roule sur les desseins de le Nautre. Toute la partie de ce

finir le nouveau Louvre & son frontiſpice du côté de l'Egliſe de Saint Germain l'Auxerrois, qui eſt celui de ſon entrée, & qui doit annoncer de loin le

---

beau plant ſur la gauche du côté de la riviere a été achevé de ſon vivant. Elle ſe raccorde ſçavamment avec l'ancien cours le long de la Seine appellé le cours la Reine, planté par Marie de Médicis, & renouvellé ſous la régence de M. le Duc d'Orléans. On l'appelle aujourd'hui le nouveau ou le petit cours. Le deſſein de M. Colbert étoit de former la partie droite des Champs Eliſées ſur le même plan que la gauche, ſa mort en empêcha l'exécution. Il a été non-ſeulement abandonné, mais l'on a vendu de plus le terrain à différens particuliers qui y ont fait conſtruire de beaux Hôtels avec de grands jardins ſur les champs Eliſées, ce qui rend aujourd'hui le projet de ce Miniſtre impratiquable. Cependant on pourroit en quelque ſorte réparer cette négligence, en faiſant ſervir ces jardins à l'embelliſſement de cette partie, en fermant par des grilles de fer peintes en verd tous ceux qui en ſeroient ſuſceptibles, pour ne point terminer les vûes de ce Parc par les objets déſagréables des murs d'enceinte. C'eſt ce qui a été pratiqué très-heureuſement à Londres dans le Parc St. James, & qui y ajoûte même une beauté.

Palais du Maître de la nation. Le Roi désiroit avec la plus grande ardeur de le voir achevé, & me dit qu'il ne vouloit rien épargner pour rendre sa façade supérieure en

---

On devoit encore, suivant le même plan, pousser la grande allée du milieu en face des Tuileries jusqu'à la riviere qui n'en est pas éloignée, & y bâtir un pont. Un grand chemin au-delà planté d'arbres, auroit mené à Saint Germain, & toutes ces allées eussent conduit au bois de Boulogne. La partie droite de ce bois appellée la Plaine des Sablons auroit été plantée d'arbres, & eut formé un magnifique parc terminé en terrasse sur la riviere. Le grand chemin de Saint Germain eût abouti à une large chaussée qui en montant insensiblement auroit conduit à un magnifique pont sur la Seine d'une seule arche, dont la culée du côté de la montagne auroit été presque au niveau de la grande esplanade qui conduit aux deux Châteaux de Saint Germain. Cet ouvrage qui n'eut pas coûté des sommes immenses, auroit joint à la Capitale de la France, un Cours digne d'elle par sa superbe grandeur & sa régularité. Le coup d'œil en eut été si surprenant qu'il auroit étonné toutes les Nations. Nous en jouirions aujourd'hui, & de combien d'autres merveilles, si Colbert eût encore vécu dix années !

tout à celle des Tuileries. Il m'ordonna d'y employer la magnificence la plus ſomptueuſe dont l'architecture puiſſe décorer, & diſtinguer un édifice de cette importance. Quelque habiles que fuſſent nos Architectes François, je ne me bornai point à leurs idées. Le Cavalier Bernin avoit alors avec la réputation du plus grand Sculpteur, celle de premier Architecte de l'Europe par l'élevation de ſon génie, & le ſublime qu'il répandoit dans toutes ſes compoſitions. J'en parlai à Sa Majeſté. Elle me chargea de l'engager à venir en France, & de l'attirer de Rome où il étoit alors, par des bienfaitsa bondans & les récompenſes les plus flatteuſes. Pour le preſſer davantage, elle lui aſſura une penſion de 6000 livres pendant ſa vie, & une gratification de 50

mille

mille écus. Elle lui envoya en même tems ſon Portrait chargé de diamans. Outre les frais de ſon voyage qui devoient lui être payés, on lui promit encore cent francs par jour pendant ſa demeure à Paris. Le Cavalier Bernin ne tarda pas de s'y rendre. Mais ſes deſſins pour le Frontiſpice du Louvre n'ayant pas rempli l'idée que l'on avoit de ſa haute capacité, ni ſatisfait le goût de Louis XIV., ils ne furent point ſuivis. La fortune qui épioit toutes les occaſions de ſervir un ſi grand Prince, & qui lui formoit dans ſes propres Etats des hommes ſupérieurs à ceux des autres Nations, lui fit rencontrer dans ſa Capitale ce qu'elle avoit inutilement cherché dans les pays étrangers. J'avois des eſpions à Paris, dans tout le Royaume, & même chez l'Etranger pour dé-

couvrir le mérite caché. L'on me parla avec de grands éloges de Claude Perrault. Il étoit né avec une étendue d'esprit capable de toutes les sciences (*). Il

(*) Claude Perrault étoit fils d'un Avocat au Parlement de Paris, fort versé dans les Belles lettres qui développa & exerça lui-même les heureux talens que ses quatre fils avoient reçus de la nature. Chacun d'eux s'est distingué dans la Littérature par quelque ouvrage, & même l'aîné Receveur Général des Finances a fait un sçavant traité de Physique, & la France lui est redevable de la seule & bonne traduction du Poëme Italien de la *Secchia rapita* du Tassoni; il se nommoit Pierre. Charle son frere étoit de l'Académie Françoise, & fort connu dans le monde Littéraire par le grand nombre de productions agréables de son esprit en tous les genres, & sur-tout par son zéle pour la préférence des Modernes sur les anciens. Il étoit fort versé non-seulement dans les sciences & dans les beaux Arts, Architecture, Peinture, Sculpture, Mécanique, mais encore dans les arts subalternes. Il s'étoit chargé, à la sollicitation de M. Colbert, du soin de déterrer les hommes à talens, afin de n'en laisser aucun sans appui, ni sans récompense. Il obtint par ces vastes connoissances la place

s'étoit fait un grand nom dans la Médecine & dans la Physique par des Mémoires excellens, donnés au public sur l'Histoire naturelle & sur celle des animaux. Il

---

de premier Commis de la Sur-Intendance des bâtimens, dont il devint ensuite Controlleur Général, & n'employa le crédit de cette place que pour l'avancement des sciences & des arts. Ce fut lui qui procura à l'Académie Françoise, après la mort du Chancelier Seguier, l'honneur d'être logée au Louvre, & fit accorder des honoraires aux assiduités des Académiciens. Ce fut encore sur ses Mémoires que Colbert forma les Académies des Sciences, Inscriptions, Architecture, Peinture & Sculpture. Il avoit aussi le talent de la Poësie, & parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits en ce genre, ausquels il n'avoit pas le loisir de mettre la derniere main, il y en a quelques-uns où l'on trouve de vraies beautés comme dans son Poëme sur la Peinture, & encore plus dans celui sur les Jardins dédié à M. de la Quintinie, & imprimé à la tête de son ouvrage. Mais ce qui lui mérita l'intimité & l'entiere confiance de ce Ministre, ce fut la droiture incorruptible de son cœur. Excellent ami, simple, modeste avec un si grand nombre de talens & de connoissances, il lui fut toujours fidélement

lut dans nos assemblées de l'Académie des Dissertations sur l'Architecture qui me parurent si sçavantes & si profondes, que j'engageai S. M. à l'obliger de travailler à la traduction de Vitruve pour l'avantage public, & surtout de l'Académie d'Architecture. Ce grand ouvrage ne l'effraya point ; & pour réussir parfaitement, il s'arracha entiérement à l'étude de la Médecine & aux expériences de Physique, & abandonna les connoissances étendues qu'il avoit de la structure du corps des animaux pour se livrer à celle des bâtimens. Il abjura le culte qu'il rendoit à Hippocrate, ce célébre Philosophe, en qui il disoit que tout le bon sens de la Gréce

---

attaché, & séconda de tout son zèle & avec succès sa passion excessive pour la gloire de sa Nation, & l'immortalité de son Roi.

étoit renfermé, pour porter tous ſes hommages à un ſçavant également illuſtre en ſon genre, & qu'il eſtimoit auſſi néceſſaire pour former les bons Architectes, que les Aphoriſmes Grecs pour faire d'habiles médecins. Sa traduction fut enrichie de notes excellentes par l'étendue de ſon érudition, & ſur-tout de celle dans la partie des Mathématiques qui regarde la Mécanique & les forces mouvantes, ſi néceſſaire à tout Architecte. A peine cette traduction parut, qu'elle eut un cours prodigieux en France & chez les étrangers. Le Vitruve François n'honorera pas moins le ſiécle de Louis XIV. que le Latin a illuſtré celui d'Auguſte. C'eſt à l'attention que j'eus de le détourner par cette traduction, de ſes autres études, que j'attribue l'entiere métamorphoſe du bon Phy-

ficien en excellent Architecte; Quelque foibles que fuſſent mes connoiſſances dans ce bel Art, les entretiens fréquens que j'avois eus avec ce ſçavant homme, m'en avoient donné les plus hautes idées. Je lui confiai mes regrets de n'en avoir pas fait une étude particuliere dans ma jeuneſſe, & ſurtout de celui du Deſſin pour pouvoir lui tracer mes penſées. Vous êtes dans une grande erreur, me dit-il, il eſt fort heureux pour un Miniſtre & encore plus pour un Souverain de ſe trouver dans l'impuiſſance de perdre un tems qui leur eſt ſi précieux, à crayonner des idées qui ne ſçauroient être utiles par l'ignorance des grands principes de cet Art & le défaut de pratique. Ces foibles connoiſſances leur ſont même nuiſibles, en ce que leurs productions étant applaudies par des flateurs, quel-

que médiocres qu'elles ſoient ; elles ſont ſouvent préférées pour l'exécution aux excellentes. D'ailleurs ces ſortes d'amuſemens étant toujours bornés à de petits objets, ils achevent de rétrécir leur goût, & leur génie au lieu de l'agrandir. Il y a long-tems que l'on a repréſenté un Prince qui fait bâtir, & celui à qui il confie le ſoin de ſes bâtimens, par l'emblême d'un homme ſans mains, mais avec de bons yeux & d'excellentes oreilles ; pour exprimer que ni le Roi, ni le Miniſtre ne doivent point travailler eux-mêmes aux Deſſins de leurs bâtimens, qu'ils n'ont beſoin que de bons yeux pour juger de ceux qu'on leur préſente, & d'excellentes oreilles pour écouter les conſeils des perſonnes capables de leur en donner. Voilà ceux qu'ils doivent chercher avec une ardeur

continuelle, & ſuivre enſuite leurs avis, quand ils auront eu le bonheur de les trouver. Il ne s'agit pas, me diſoit-il encore, pour un Sur-intendant des bâtimens d'un Roi tel que celui d'aujourd'hui, d'élever des pierres; mais de porter ſes édifices publics au plus haut dégré de perfection où l'Architecture puiſſe arriver. La raiſon en eſt ſenſible. C'eſt que leurs beautés exiſtent éternellement, & que leurs défauts ſont irréparables. Mais où trouver d'excellens Architectes? Combien d'hommes en uſurpent le nom qui ſont à peine de bons ouvriers? S'il ſuffiſoit pour le mériter d'avoir vû l'Italie, & d'y avoir meſuré exactement ſes beaux édifices anciens & modernes, de connoître les proportions des cinq Colonnes & les parties de leurs Ordres, d'en avoir élevé pluſieurs l'un ſur l'au-

tre, que d'Architectes il y auroit dans le monde ! Mais ce n'est point là ce qui constitue le grand Architecte, c'est le génie seul, ainsi que dans tous les autres arts. C'est de l'avoir assez élevé pour pénétrer les principes & les sources de ses vraies beautés, approfondir les raisons primitives de leurs proportions, de leurs divisions, & des ornemens assignés à chaque Ordre ; sentir par la force & l'activité d'un génie vigoureux, & par une longue expérience, tous les effets d'un grand ensemble avant de le mettre en œuvre, voir s'il doit résulter de la distribution de ses masses, cette harmonie, & cet accord qui ramene tout à l'unité. C'est enfin sçavoir prendre des licences à propos, sans paroître choquer les régles, ni s'éloigner des sages proportions, pour y jetter cette

élégance & cet agrément qui charme & qui ravit; pendant que la froide correction & l'observation la plus scrupuleuse de ces mêmes régles, glace le spectateur & ne l'émeut d'aucun plaisir.

Ce furent ces difficultés de former de grands Architectes, ajouta Perrault, qui me porterent, avant de faire travailler à ces importans Edifices qui doivent servir de modéles à la postérité, à vous engager de solliciter S. M. d'envoyer des personnes habiles en cet Art dans l'Egypte, la Gréce, la Syrie, la Perse & par-tout où subsistent encore des vestiges & les ruines respectables de cette premiere Architecture presque aussi ancienne que le monde. (*) la

(*) Il est vrai que l'on n'avoit point encore la connoissance des belles proportions, & que la Sculpture en étoit très-médiocre. Mais la

Quelle grandeur ! quelle vaste étendue dans ce qui nous reste du Palais des rois de Perse à Persé-

---

prodigieuse élévation, l'étendue de leurs édifices, la science & la solidité de leur excellente construction, suffisoit pour mériter l'admiration de la postérité. Periclès Roi d'Athenes fit changer tout-à-coup de face aux Arts dans cette ville. Il l'enrichit de Temples, de portiques, de Statues, &c. Il créa le goût des Athéniens pour les beaux Arts, excita l'émulation des meilleurs ouvriers, fit élever des monumens en toute sorte de genre aussi étonnans par la promptitude & en même tems la solidité de la construction, que par la souveraine perfection où ils furent portés en très-peu d'années. Ce fut alors que l'on vit une hardiesse de beauté dans l'Architecture Gréque, & dans de grands ouvrages de Sculpture dont il ne nous reste plus de vestiges que dans les Auteurs. Elle consistoit autant dans l'énorme grandeur des sujets, que dans la justesse admirable de leurs proportions. Ce n'étoit pas seulement par ces deux raisons que les Statues Gréques faisoient l'admiration de l'univers ; mais par une autre qui leur est bien supérieure, c'étoit par la vigueur de cette expression de l'ame dans les traits du visage, & par la vérité des caracteres si rare aujourd'hui parmi nous. Phidias Athénien fit la statue de Minerve de

polis ! Les plus ſuperbes demeu-
res de nos Rois Européens, ſont-elles comparables à l'immenſité

---

39 pieds de hauteur, & celle de Jupiter Olimpien qui en avoit 60. Cette derniere l'a immortaliſé. Il avoit donné au Maître des Dieux, un caractere ſi majeſtueux, ſi terrible, en un mot ſi divin, qu'on lui demanda s'il avoit été ravi dans le Ciel pour y dérober une idée ſi ſublime & ſi fort au-deſſus de toutes celles des hommes ? Cicéron répond pour lui, & dit qu'une imagination élevée, grande & noble lui avoit ſuffi ſans quitter la terre, pour peindre la Divinité ; qu'il n'en avoit point cherché les traits ni l'image dans aucun objet viſible, mais dans la ſublimité de ſon génie, où il s'étoit formé une idée de la majeſté qu'il avoit imprimée à ſon Dieu, & qui frappoit de terreur & de reſpect tous les Spectateurs. Combien nous ſommes aujourd'hui éloignés des Grecs, non-ſeulement par les grandes & majeſtueuſes proportions de leurs ouvrages, mais par cette énergie, cette force, cette vérité d'expreſſion de l'ame dans chaque caractere! Je ne parle point ici de beaucoup d'autres édifices célébres dans la Gréce, & regardés comme les merveilles de cet univers. Tel étoit le fameux Temple de Diane à Ephèſe, le Tombeau de Mauſole roi Carie, le Fanal de l'Iſle de Pharos, le port du Pirée, &c ; & tous les autres édifices bâtis ſous le regne immortel du roi Periclès.

& à la magnificence d'une ſeule des piéces de ce Palais? (*) L'on ne pouvoit donc rien conſeiller à Louis XIV. de plus digne de ſa grandeur, & de plus utile aux Arts pour les porter à leur perfection la plus ſublime, que d'envoyer dans tout l'Orient recueillir les précieux débris de ces merveilles du monde pour former parmi nous d'excellens Architectes, & élever nos idées à la majeſté de celles des anciens.

En général, la vaſte étendue dans les grands corps d'Architecture, lorſqu'une belle harmonie & de juſtes proportions regnent

(*) Il eſt très-certain que la grandeur des objets eſt abſolument néceſſaire pour remplir l'idée du grand beau. Une perſonne d'une taille médiocre, quoique très-bien proportionnée & même belle, ne ſera jamais appellée une beauté parfaite, parce qu'il lui manquera l'avantage de la taille qui fait la majeſté & incline à la vénération.

dans toutes les parties & les ramenent à l'unité, forme un ſpectacle qui ravit l'ame, la tranſporte au deſſus de ſa ſphére ordinaire, & lui imprime une admiration mêlée de reſpect & d'étonnement.

Il eſt vrai que les hommes doués d'une ſupériorité de génie capable de concevoir & d'enfanter ces ouvrages du premier ordre, ce grand, ce merveilleux, ces hommes, dis-je, ſont très-rares, & ont de plus une fierté attachée à leur caractere qui naît de l'élévation de leurs ſentimens. Ces grandes ames ne ſçauroient s'abbaiſſer juſqu'à faire leur cour à des hommes médiocres & trop petits pour voir la hauteur de leurs talens. (*) D'ailleurs ces

(*) La ſervitude auprès des Grands, au ſentiment de Longin, appauvrit l'ame, & la fait ſenſiblement décroître & maigrir.

hommes de génie rougiroient d'entrer en lice & en paralelle avec des concurrens ignorans, & d'un caractere pour eux trop méprisable, qui leur seroient surement préférés par l'intrigue & l'intérêt, ou du moins par le défaut d'examen, & le peu d'estime des talens supérieurs. Par-là, ces hommes rares se voyent exclus nécessairement des seules places qu'ils ambitionnent, qui sont celles données au mérite, & où on est le maître d'exécuter ses idées sans être contrarié par des supérieurs, & où enfin ils seroient assurés de parvenir à la plus haute estime & à la considération la plus distinguée. Elle étoit telle chez les Romains, cette noble fierté, que plusieurs ont mieux aimé se procurer la mort que de se voir forcés à travailler à des bâtimens qui n'auroient pû

éternifer leur mémoire. C'eft donc au Miniftre habile & vigilant à chercher ces grands hommes avec paffion, à les arracher à l'obfcurité qui les dérobe, & à les prévenir par toute forte de bienfaits. Il ne les trouvera ni dans l'antichambre des Rois, ni à la porte des Grands, ni à la fienne occupés à traiter avec leur livrée du prix de leurs entrées. Ennemis des baffeffes de tous ces valets de la fortune, vils reptiles que l'on voit lêcher la terre, & vivre d'opprobres pour s'ouvrir les cabinets des favoris par les voies les plus honteufes & les rebuts les plus humilians; ces génies élevés, ces ames hautes & fatisfaites de la dignité de leurs fentimens, feule véritable nobleffe, aiment la retraite & l'obfcurité, & n'ambitionnent que les honneurs donnés

nés au mérite. Comme ils ne veulent avancer qu'en marchant ſur la ligne droite, ils abhorrent ces allures obliques & tortueuſes qui menent aux grandes charges & aux premiers emplois. Mais comment découvrir ces hommes rares ? à quoi les diſcerner ? à quoi ? le voici. A la franchiſe & à la modeſtie de leurs propos, à la droiture de leur cœur, à leur amour pour la vérité, leur haine pour la flatterie, & ſur-tout à leur généroſité & leur déſintéreſſement. Voilà leur enſeigne, voilà le ſignal infaillible auquel le Miniſtre les pourra diſtinguer, s'il a lui-même une ame capable de ces ſortes de diſtinctions !

C'étoient là les ſujets de nos entretiens avec cet homme ferme & éclairé. Je m'en ſuis rappellé quelques traits en votre faveur. Que n'ont-ils été écrits & donnés

au public ! Ils vous auroient pû former d'auſſi grands Citoyens que d'excellens Architectes.

LA VILLE.

Quelque ardeur que j'aye pour les beautés des Arts, & pour l'embelliſſement & la perfection de mes Edifices, j'en ai une bien plus forte pour tout ce qui pourroit établir des ſentimens de droiture & d'élevation dans le cœur de mes habitans. Je vois avec plaiſir que l'indifférence pour la fortune eſt preſque inſéparable de la ſupériorité des talens, & que la généroſité & le déſintéreſſement ont toujours été le ſceau & l'empreinte qui caractériſent les grands hommes.

LE LOUVRE.

Le plaiſir que j'ai de vous entendre, ô mon pere ! ne me fait

point oublier la ſuite du récit de vos travaux en ma faveur, que j'oſe vous prier de continuer.

L'OMBRE.

J'y reviens. Dès que le Cavalier Bernin fut arrivé à Paris, Perrault chercha avec avidité les occaſions de s'entretenir avec lui; mais ſes diſcours ne ſatisfirent point l'opinion extraordinaire qu'il en avoit. Dans tous ſes deſſins, dont il lui fit part, il admira la beauté de ſon génie & la vaſte étendue de ſon imagination digne d'une réputation ſi célébre; mais ſes plus belles compoſitions en architecture n'étoient preſque jamais aſſujetties à des proportions exactes, & conformes à celles que Perrault s'étoit formées ſur les plus beaux Monumens Grecs & Romains. A l'égard de ſon goût pour la décoration des Mau-

ſolées, des Pompes funébres ; des Fontaines publiques, & des Ouvrages d'importance & d'une grande étendue, aucun génie de ſon ſiécle n'a égalé, & peut-être aucun n'égalera la hauteur & la magnificence de ſes penſées. Perrault me fit ſentir en bon juge, mais ſans jalouſie, les écarts, les licences & le mépris des grandes régles au travers des beautés qui brilloient dans ſes deſſins pour le frontiſpice du Louvre. Peut-être l'Italie accoutumée depuis un ſiécle à la licence des Sçavans de ſa nation dans les Arts comme dans les Lettres, eût admiré ſon projet. Peut-être auſſi eût-il été adopté par la nôtre ſous un regne moins éclairé ; mais les yeux du Roi ne furent point éblouis par de ſi magnifiques ſéductions. Après beaucoup d'accueil à l'Auteur, il me déclara en ſon abſence

qu'il n'étoit point ſatisfait. Quelques mois après, Perrault eut l'honneur de lui préſenter un deſſin pour cette façade ; S. M. fut quelque tems à l'examiner, puis elle s'écria avec ſatisfaction que c'étoit ce qu'Elle déſiroit. Elle fut frappée & ſatisfaite de la grandeur & de ſa riche ſimplicité de cette majeſtueuſe ordonnance, & m'ordonna d'y faire travailler ſur le champ , & de prodiguer à ſon auteur toutes les facilités & les fonds néceſſaires pour ſa parfaite exécution. Et c'eſt où doivent toujours tendre les Souverains, dans les Ouvrages d'importance auxquels ils ſe determinent. L'économie de la dépenſe en ces occaſions eſt une foibleſſe d'eſprit néceſſairement ſuivie de la honte & de l'inutilité des regrets. La préférence que donna Louis XIV. au deſſin ſage & ſimple

de Perrault, ſur les beautés ſéduiſantes, mais défectueuſes de celui du Bernin, prouvoit dans ce Prince un grand diſcernement, & le goût du vrai beau, extrêmement rare chez tous les hommes, & ſur-tout chez les Grands. Tout le monde eſt convenu, & même les Etrangers, que le deſſin du Périſtile du Louvre eſt un chef-d'œuvre de grandeur de génie, & en même tems de bons ſens & de raiſon. (*) C'eſt ſur cette raiſon,

(*) Pluſieurs perſonnes ont diſputé inutilement à Claude Perrault la gloire d'avoir donné le deſſin de la Colonade du Louvre, fondés uniquement ſur ce que Boileau rapporte à ce ſujet dans ſes Réflexions critiques ſur Longin. Mais le jugement particulier de cet illuſtre Satyrique ſeroit très récuſable, s'il étoit contraire au général & à celui de tout le public qui l'a toujours donné à Perrault ſans varier. Tout le monde ſçavoit alors la haine de Boileau contre Meſſieurs Perrault, qui prenoit ſa ſource dans l'ouvrage du Paralelle des anciens & des modernes par Charles Perrault frere de l'Architecte, où il donnoit la

me disoit souvent ce grand Architecte, sur ce concours & ce rapport général d'approbations, qu'ont été établies les régles & les belles proportions consacrées dans l'architecture à chaque Ordre. Elles ne doivent cependant jamais être si respectées qu'elles ne puissent souffrir quelque exception par la différente position des objets assujettis aux différens aspects de l'oeil qui les observe. La science même de l'Optique, si nécessaire à l'Architecte, ne sçau-

---

préférence entiere à ces derniers sur les premiers, & où Boileau n'étoit pas bien traité. Il eut même quelques disputes assez vives avec l'Architecte dont il avoue qu'il avoit voulu se venger par la façon dont il en parle dans son Art poëtique, auquel cependant il ne pût refuser dans la suite la qualification de bon & d'habile Architecte dans ses écrits. Il dit dans ses Réflexions critiques, *Qu'un des plus célébres Architectes* qu'il n'ose pas nommer, ce qu'il faut bien remarquer, *s'est offert de lui faire voir papiers sur table, que le dessin de*

toit donner des régles certaines à cet égard, & ce n'eſt que la juſteſſe de ſon génie & l'art de prevoir les effets de ſes parties, ſuivant la diverſité de leurs emplacemens, qui peuvent autoriſer &

---

la Façade du Louvre eſt du ſieur le Vau & non de Perrau t. Si ce célébre Architecte (Dorbay diſciple de le Vau) avoit pû tenir ſa parole, avec quelle joye maligne Boileau eût ſaiſi cette occaſion de ſe venger de ſon ennemi, en lui enlevant la gloire dont il avoit joui juſqu'alors ſans aucune conſteſtation, d'être l'auteur de ce chef-d'œuvre? Mais tout au contraire, Boileau déclare en rapportant ce fait, *qu'il ne veut point entrer dans cette diſpute, & que s'il prenoit un parti, ce ſeroit en faveur de Perrault* Je ne vois pas quel avantage les ennemis de ce dernier peuvent tirer du diſcours de Boileau qui me paroît décider en ſa faveur. Quelque mordant que fut ce grand Poëte, ſon eſprit ſeul étoit ſatirque, mais ſon cœur étoit droit & aimoit paſſionément la vérité. Il en a donné des preuves dans ſa réconciliation ſincere avec Perrault dans la lettre qu'il lui écrivit; où il lui avoue, *que le dépit de ſe voir critiqué lui avoit fait dire des choſes qu'il auroit mieux fait de n'avoir pas dites.* Il en uſa de même avec Quinaut après l'avoir ſi injuſ-
faire

faire réussir ces sortes de licences.

Quoique les dessins du Cavalier Bernin pour la façade du Louvre n'eussent point été agréés,

---

tement décrié, & se rétracta de tout ce qu'il en avoit dit.

Je joins à la réfutation de cette autorité, le bel éloge que fit à la mort de Claude Perrault le célébre & sçavant Basnage dans son histoire des ouvrages des sçavans au mois de Novembre 1688. dont voici un extrait. » ... Il sçavoit » parfaitement l'Architecture, & M. Colbert » ayant fait faire des dessins pour la façade » du Louvre par tous les fameux Architectes » de France & d'Italie, celui de M. Perrault » fut préféré à tous les autres, & a été exécu- » té tel qu'on le voit aujourd'hui, sur les pro- » fils & les mesures qu'il en a donnés. C'est » aussi sur ses dessins qu'a été élevé l'Obser- » vatoire de Paris avec toutes les commodi- » tés qui s'y trouvent pour observer. Cet édi- » fice est d'autant plus à estimer qu'il est d'une » espéce singuliere & nouvelle en France, » ce qui demandoit beaucoup de génie & de » science. M. Perrault fit aussi le grand mo- » déle de l'Arc-de-triomphe du fauxbourg S. » S. Antoine, dont une partie a déja été cons- » truite sous ses yeux.

il fut cependant décidé que l'on exécuteroit celui qu'il avoit fait du monument pour la grande Place en face de ce Palais, & proportionné à sa largeur. L'E-

---

Un autre témoignage bien puissant, c'est celui de M. de Boffrand qui vit encore, & dont la réputation d'excellent Architecte, & sur-tout d'homme d'honneur & de probité, n'est point équivoque. Son aveu est d'un poids accablant par l'avantage d'avoir été son contemporain. Il m'a dit il y a plus de 20 ans, qu'il avoit vû dans le tems de la construction du Louvre, le dessin de la Façade signé par Claude Perrault. A cette preuve oculaire & invincible il ajoûta, qu'il n'en auroit eû nullement besoin pour décider dans la suite par ses lumieres & son expérience, quel étoit l'auteur de cet admirable édifice. *Il n'est point de véritable Architecte*, me dit-il, *qui n'apperçoive les rapports qu'ont entr'eux ces trois excellens édifices. On y trouve les mêmes proportions, mêmes profils, même sublimité de génie, surtout dans l'Arc-de-triomphe & le Péristile.* Les sçavans en Architecture & en Peinture peuvent juger affirmativement des ouvrages d'un Arstiste, comme l'on juge de ceux d'un Ecrivain par son stile & son génie, & par l'é-

glise de S. Germain devoit être abbatue & rebâtie tout auprès. Dans cette place s'élevoit un Rocher d'environ cent pieds de hauteur, dont la masse énorme & sa-

---

lévation ou la médiocrité de l'un & de l'autre. C'est ce que pense fort sensément M. Piganiol dans sa description de Paris, tom. 2. pag. 152. où il dit » Que de tous les Bâtimens » construits par le Vau, on n'en voit aucun où » il y ait la moindre ressemblance de leur Ar- » chitecture avec la magnificence & la gran- » deur de celle de Perrault, & ensuite pag. » 635. » Quoique le Vau, dit-il, fut un » habile homme dans sa profession, ce n'étoit » pourtant qu'un Architecte *de tradition* com- » me tous ses confréres, c'est-à-dire, un ob- » servateur exact des régles qu'on lui avoit » apprises; mais nul génie, nulle imagina- » tion, nulle invention au-delà.

Après ce que je viens de rapporter, je crois qu'on n'exigera pas de nouveaux témoignages en faveur du sieur Perrault. Il en est cependant encore un de la plus grande force, & égale à celle d'une démonstration Géométrique, au sentiment d'un des meilleurs juges & des plus grands hommes qui nous reste du siècle de Louis XIV. Charles Perrault frere de l'Ar-

vamment bizarre étoit décorée de Fleuves, de Divinités maritimes, de Tritons, &c. Les torrens d'eau qu'ils vomissoient, s'alloient précipiter dans un immense bassin

---

chitecte publia en 1697. les Hommes illustres du dix-septiéme siécle, au nombre desquels il rangea avec justice Claude Perrault. Il lui donne les éloges qui lui sont dûs, c'est-à-dire, les plus grands, pour avoir imaginé ces trois chefs-d'œuvres d'Architecture ci-dessus nommés, sans dire un mot de l'attaque de Despreaux dans ses Réflexions critiques, ni daigner la refuter par le défaut de vraiesemblance, & le peu d'impression qu'avoit fait sur les esprits, un Paradoxe tombé de lui même & mort dès sa naissance Il se fit plusieurs éditions de son ouvrage in-folio & in-douze, sans que qui que ce soit ait pensé à disputer à Claude Perrault ses belles productions. C'étoit donc un fait de notorieté publique. Or je ne sçai point d'argument plus fort & plus décisif en sa faveur, que ce silence, & ce consentement universel. Combien de voix se seroient élevées si Charles P. eut eû l'impudence de donner pour vrai, un fait non-seulement faux, mais même douteux, & de l'affirmer du vivant de Louis XIV. sous les yeux duquel il s'étoit pas-

d'une forme singuliere revêtu de marbre, & élevé de 4 à 5 pieds. L'eau de ce bassin eut été ensuite distribuée en plusieurs endroits de la Ville. Une figure de Louis XIV. d'une proportion très-gigantesque auroit terminé tout l'Ouvrage, dont l'idée étoit di-

---

sé, & de M. Colbert de Villacerf alors surintendant des Bâtimens ? D'ailleurs, pourquoi le Vau a-t-il laissé jouir paisiblement pendant toute sa vie l'usurpateur, de sa réputation & de son bien ? Pourquoi le sieur d'Orbay a-t-il attendu la mort de le Vau & de Claude Perrault pour dire qu'il avoit des papiers & des titres si décisifs en faveur de son maître ? Pourquoi enfin ne les a-t-il jamais produits ?

Voilà beaucoup plus de preuves qu'il n'en falloit pour écraser les ennemis de Perrault qui ont toujours été des hommes médiocres & sans génie, & pour terminer une dispute où leur parti est si mal défendu. Je ne crains point que la postérité refuse à la mémoire de cet illustre François la gloire & l'immortalité dûe au plus grand génie en Architecture qui ait jamais existé.

gne de ſon auteur. L'enceinte de la place étoit portée juſqu'à l'alignement du Pont-neuf, & fermée par des grilles de fer appuyées d'eſpace en eſpace ſur de gros maſſifs en forme de piedeſtaux quarrés qui auroient ſoutenus des groupes de figures. On auroit menagé dans leur intérieur un logement pour des Sentinelles aux principales entrées. Les friſes continues de grilles, & les couronnemens des portes auroient été dorés, comme celles de Verſailles & de l'Orangerie.

Je fis élever les trois faces de ce Palais ſur un plan quarré, & j'en reſervai toute la magnificence pour le côté de ſon entrée. Je n'épargnai aucune dépenſe pour egaler la perfection de l'exécution à celle du deſſin. Les ſieurs le

Vau premier architecte du Roi, & le fameux le Brun, ce génie universel, toujours grand, toujours riche, & qui embrassoit tous les Arts, furent associés à Perrault pour la plus grande perfection de tout l'ouvrage, & d'Orbay habile Architecte fut chargé particulierement du soin de l'exécution. Je choisis parmi nos Sculpteurs les plus excellens pour les chapiteaux des colonnes Corinthiennes; c'est le travail le plus difficile en ce genre, & d'où dépend presque toute la grace & l'élégance de cet Ordre. C'est sur les dessins du Sr. le Brun & sous ses yeux qu'ils furent exécutés dans cette perfection qui les fait regarder par les connoisseurs François & étrangers comme des modéles de perfection en leur genre, soit par leurs belles proportions, soit par la légéreté de leurs

feuilles, & les graces avec lesquels elles ſont traitées. Je deſtinai aux autres la ſculpture des ornemens des plat-fonds, des architraves, & de ceux de la Gallerie, les feſtons qui accompagnent les médaillons, les vaſes & les trophées ſur la baluſtrade du comble, le timpan du grand fronton, les ſtatues des niches, &c. Enfin j'eus la ſatisfaction d'entendre des cris d'applaudiſſemens univerſels à meſure que les beautés de ce Palais s'élevoient. Je laiſſai les murs de face portés juſqu'aux combles, & la grande façade élevée juſqu'à la baluſtrade, & preſque entierement finie. Quel plaiſir je vais goûter d'en voir en ce moment l'entiere perfection, & le majeſtueux ſpectacle ! J'y cours.



LE LOUVRE.

Arrêtez, chere Ombre ! ô mon pere arrêtez ... ! Ah ! qu'allez-vous voir ? couvrez-vous bien plutôt de vos voiles funébres pour dérober à vos regards les objets affreux qui vont les frapper.

L'Ombre entre dans la Cour du Louvre par le Vestibule à colonnes.

L'OMBRE.

Dieux ! que vois-je ! ô ſpectacle d'horreur ... ! douleur trop ſenſible ! Quoi ! tout l'intérieur de ce Palais imparfait, ſans couverture, abandonné aux outrages du tems comme la maſure la plus vile ! enfin dans le même état où je l'ai laiſſé il y a plus de 60 années .. ! Mais .... ! quels ſont ces bâtimens neufs placés dans le centre du Palais du Souverain ? Quels citoyens célébres ont mérité pour

récompenſe cette habitation nouvelle & auſſi ſinguliérement diſtinguée, qu'elle eſt pour vous infamante ? Quel important ſervice ont-ils rendu à la Patrie ? feroient-ils aſſez heureux pour avoir ſauvé la vie à leur Roi dans quelque bataille, ou découvert quelque conſpiration contre ſa perſonne ſacrée ? Ont-ils relevé l'Etat prêt à périr par une révolution ſubite ? ou leur génie & leurs talens feroient-ils aſſez prodigieux pour l'emporter ſur tous ceux de leurs compatriotes dans les Sciences ou dans les Arts, & mériter la récompenſe d'une ſi étonnante diſtinction ?

LE LOUVRE.

Hélas !

L'OMBRE.

Parlez. Quelles raiſons moins importantes auroient pû enhardir

des Sujets, jusqu'à violer avec une telle audace le respect dû au Palais du Souverain, & profaner avec autant d'indécence la dignité d'un lieu qui lui est consacré? Vous qui présidez à ce Palais auguste, expliquez-moi les raisons qui peuvent autoriser un spectacle aussi offensant pour vous & pour la nation, & hâtez-vous de calmer l'indignation qu'il m'excite.

LE LOUVRE.

O! citoyen aussi enflammé pour la gloire de mon Roi & pour l'honneur de son Palais, que dans les tems heureux de ma naissance! O mon Pere que votre courroux feroit flatteur pour moi, si l'excès de ma douleur me permettoit quelque autre sentiment! Apprenez tous mes malheurs, & gémissez avec moi de la rareté

des bons Citoyens. Vous allez voir ſi c'eſt ſans ſujet que mes cris perçans vous ont arraché à la paix de l'Eliſée. La précipitation avec laquelle vous êtes entré dans ce Palais, a dérobé à votre vûe les infâmies qui en aſſiégent les portes & l'enceinte. Le premier édifice de la Capitale, & auquel étoient attachés tant d'honneurs, ſe voit aujourd'hui le plus deshonoré & le plus outragé. Environné de toutes parts de vils bâtimens deſtinés aux uſages les plus abjets, combien ai-je ſouffert il y a quelques années de leur conſtruction! cependant pour modérer ma douleur, je les regardois comme hors de mes murs, & je les voyois bâtir aſſez légérément, pour laiſſer au public l'eſpérance d'une prochaine démolition de la part de ceux même qui les élevoient; & cette réfléxion m'en

avoit un peu consolé. Mais ceux qui offensent si justement vos regards, les regards de toute la nation, & sur-tout des Académiciens, à qui la libéralité de nos Rois & leur estime, ont accordé l'honneur d'habiter leur propre palais, & qui se trouvent aujourd'hui moins flattés d'un tel bienfait par ces logemens plus distingués, & qui semblent les insulter en leur dérobant la vûe même de ce Louvre, objet de leur respects & de leur reconnoissance. Enfin ces bâtimens scandaleux ont été fondés & construits en gros blocs de pierre, & avec la plus grande solidité, pour égaler leur outrage à ma durée. Paris a poussé des cris d'indignation, en voyant boulverser le terrein de la cour de ce Palais auguste, comme celui d'un champ abandonné pour y jetter les fondemens de ces

édifices. Ses cris ont rédoublés à la vûe de la solidité de leurs murs, & le public, dont les voeux tendent toujours à mon achevement, n'a plus gardé de mesures, quand il a vû rebâtir à neuf toutes les masures voisines pour autoriser l'audace de celui qui a élevé ce premier bâtiment, & ma cour se remplir de nouvelles indécences. Par-là j'ai perdu tout espoir de voir jamais ce beau Palais non-seulement fini, mais encore visité par son Roi, livré par ce dernier excès d'avanie, au désespoir de la nation, & à la dérision de l'étranger.

L'OMBRE.

Je ne reviens point de mon étonnement, j'ai peine encore à croire ce que je vois, & ce que vous me dites. Combien d'Ombres Françoises descendues de-

puis quelques années dans le séjour que j'habite, m'ont fait l'éloge de Louis XV., & m'ont assuré non-seulement qu'il goûtoit les Arts & les Sçavans, mais encore qu'il les protégoit, & les récompensoit ? Qu'il aimoit l'ordre & la décence en sa Cour & dans ses Palais ; qualité si essentielle aux Rois pour leur assurer le respect ! Comment se seroit-il laissé surprendre le consentement d'une singularité si injurieuse à sa plus belle Maison ? N'est-ce plus une distinction ni un honneur d'avoir les entrées du Louvre ? ou si cet honneur subsiste encore, comment l'accorder avec un tel avilissement ? Quelle idée peut-on avoir de la Divinité à laquelle un Temple est consacré, en voyant l'insulte & la profanation de ce Temple par ceux même qui sont établis pour en soutenir la décence

& la dignité, & en augmenter la gloire ?

LE LOUVRE.

Hélas ! grand Miniſtre, ma douleur la plus amere eſt de penſer que mon Roi ignore mon état & mes affronts. Une ſeule de ſes viſites que je déſire avec tous les bons Citoyens depuis ſi longtems, un ſeul de ſes regards, jetté ſur toutes les ignominies que je renferme, ou qui m'environnent, les feroit diſparoître à l'inſtant, & me rendroit ma dignité, ma joye, & combleroit en même tems les vœux de toute la nation. Combien d'expédiens on a offerts aux Miniſtres pour m'achever ſans qu'il en coûtât quoi que ce ſoit à S. M. ! Aujourd'hui même M. le Prévôt des Marchands en a propoſé l'achevement aux dépens de la Ville, ſi le Roi vou-
loit

loit permettre d'en transporter l'Hôtel dans la partie qui regarde la riviere. Mais les avis les plus avantageux parviennent rarement jusqu'aux oreilles du Souverain, par des raisons que l'on ignore, ou s'ils y arrivent quelquefois, des intérêts particuliers empêchent alors leur effet par de faux prétextes d'économie ou d'impossibilité. Il en est de même des Sujets qui ont le plus de droits à leurs récompenses, & qui s'en voyent tous les jours frustrés par des concurrens qui n'ont de mérite que l'habileté de l'intrigue, & celle de sçavoir importune leur Personne.

L'OMBRE.

Les bienfaits déplacés offensent tous ceux qui en sont dignes, & ont souvent coûté des regrets bien douloureux aux Souverains,

Non-ſeulement les récompenſes injuſtes découragent les talens, mais elles les exterminent. Elles pouſſent au dépit, & jettent dans le déſeſpoir les Sujets les plus rares & les plus précieux à l'Etat, qui par-là lui deviennent inutiles. De légeres récompenſes au contraire, données au mérite & à propos, accompagnées de quelques paroles obligeantes, ont forcé aux plus rudes travaux, & à des actions merveilleuſes, des génies voués à la molleſſe & à l'inaction. Elles ont valu à Louis XIV. des hommes & des ouvrages qui feront éternellement honneur à ſon régne. Souvent même un ſeul mot de bonté, un ſeul regard careſſant de ce Prince lui a ramené des Sujets découragés & rebutés, qui ont enſuite ſacrifié avec joye tous les momens de leur vie à ſon ſervice. Plus heureux à cet égard

que bien d'autres Souverains, & malheureux en ce qu'il a été quelquefois trompé par ceux qu'il avoit le plus honorés de sa confiance & accablés de ses faveurs. O que les Rois sont à plaindre! abandonnés des hommes vrais, seuls dignes d'être leurs amis, ils ne voyent, ils n'entendent que par l'organe de la complaisance, de la flatterie, de l'intérêt & de la séduction. Les Sujets les moins zélés pour leur bien & celui de l'Etat, sont souvent ceux qui leur sont attachés par leurs emplois, & dont on ignoreroit jusqu'à l'existence sans leurs bienfaits. N'y aura-t-il donc jamais auprès des Rois que des hommes mercénaires qui n'existent que pour la fortune, qui ne connoissent rien d'estimable que leurs richesses, & qui feroient abbattre les Edifices les plus honorables à la nation, si le prix de

ſeur débris étoit accordé à leur brutale avarice ! (*) La haine que je porte aux lâches Citoyens ne me laiſſeroit point finir ſans l'impatience que j'ai de voir votre Façade que j'ai laiſſée imparfaite, & dont aujourd'hui le ſuperbe ſpectacle, qui ne doit rien laiſſer à déſirer, va me combler de joye & de ſatisfaction. Je paſſe rapidement & les yeux voilés au travers de cette indigne rue, & de toutes ces horreurs.

(*) Il fut propoſé ſous le Miniſtere du C.D.F. d'abattre le Louvre pour vendre les matéreaux, par des hommes de l'eſpéce dont on vient de parler. Cette extravagante propoſition fut écoutée, miſe en délibération, & alloit paſſer tout d'une voix, lorſqu'un des membres de cette digne Aſſemblée, qui heureuſement pour l'honneur de la Nation n'avoit ni frénéſie ni fureur, demanda quel Francois ſeroit aſſez audacieux pour ſe charger d'une telle entrepriſe ? qu'il pouvoit eſpérer d'être déchiré par tous les Citoyens, au premier coup de marteau qu'il y feroit donner.

LE LOUVRE.

Grand Colbert, où allez-vous? arrêtez ici vos pas, je vous en conjure. Pourquoi chercher de nouveaux ſujets de colere & de déſeſpoir?

L'OMBRE.

Je ne vous écoute point, & j'y vole.

L'Ombre cherche la place qui devoit être en face du Périſtile du Louvre, ou du moins un lieu propre à l'appercevoir.

Où ſuis-je! eſt-ce une illuſion! mes yeux m'ont-ils égaré! N'eſt-ce pas ici que je dois trouver l'aſpect de ce Louvre admirable? de cette ſuperbe Colonnade, dont la ſublime majeſté, la ſimplicité ſçavante, le choix heureux des plus belles proportions avoit coûté tant de travaux & d'efforts de génie aux plus ſçavants Artiſtes?

Qui peut donc m'oppoſer de toutes parts ces murs & ces indignes barrieres? Dieux! ma nation ſeroit-elle devenue barbare au point de s'être dérobé à elle-même le ſpectacle de ce qu'elle a de plus magnifique & de plus parfait! O jour ſi cher, ne m'es-tu donc rendu que pour offrir à ma vûe les objets les plus déſolans! O mes yeux, que n'êtes-vous encore couverts des épaiſſes ténébres du tombeau! quelles douleurs vous m'auriez épargnées! Puiſſances du Tenare que j'invoque, ouvrez vos abîmes; l'aſpect des tortures de vos malheureux me ſera bien plus ſupportable que celui de ces lieux. Je ſuis exaucé, la terre s'ouvre, puiſſai-je emporter chez les morts pour mon repos, l'oubli éternel du deshonneur de ma nation.

L'Ombre s'abîme.

LE LOUVRE.

O chere Ombre ! ô mon pere ! mon unique appui ! ma ſeule conſolation ! vous fuyez, vous m'abandonnez pour toujours ! ó grand Colbert ! ... Mais je l'appelle inutilement, il échappe à mes déſirs ; je le perds, & ſans eſpérance de le revoir jamais.

LA VILLE.

Minſtre adorable ! vous n'avez donc revû le jour que pour me faire ſentir plus amérement votre abſence ! Combien le récit de vos bontés & de vos travaux immenſes pour ma gloire, que vous venez de graver éternellement dans mon ſouvenir, va augmenter mes douleurs ! O France ! ô Citoyens ! quel Miniſtre fut jamais plus digne de vos regrets, de votre vénération & preſque de votre cul-

te ! Quels honneurs ne devriez-vous pas rendre à ſon illuſtre mémoire ! Quoi ! votre folie erige de toute part des Statues à toutes les ridicules & chimériques Divinités du Paganiſme ; elles décorent en foule vos Jardins, & meublent vos Palais, & votre reconnoiſſance n'en a pas élevé une ſeule à l'honneur de l'incomparable Colbert ! du plus grand Miniſtre, & en même tems du meilleur Citoyen que la France aura jamais ! Quelle ingratitude ! O François, que vous êtes encore barbares !

LE LOUVRE.

Hélas ! je ſens en ce moment que la vûe de l'ami le plus cher & que l'on a le plus ſouhaité, ne ſert qu'à rendre nos maux affreux, & notre état plus horrible au moment qu'il nous échappe. Me voilà replongé plus profondément

dans le déſeſpoir. Je n'ai plus de reſſource qu'en vous, ô ma chere patrie ! ô ma mere ! qui me ſouffrez encore dans votre ſein tout deshonoré que je ſuis ! Je n'ai que vous pour m'arracher de l'abîme des humiliations où je ſuis enſeveli. Vous êtes mon ſeul appui, mon unique eſpoir ; vous ſeule pouvez apporter quelque reméde à mes maux & au mépris dont je ſuis accablé.

LA VILLE.

Palais reſpectable ! qui deviez faire ma plus grande gloire, ſi la fortune ennemie n'eût ravi trop-tôt à la France celui qui vous a élevé, ne vous abandonnez point au déſeſpoir. Je ſens toute l'ignominie de votre état, & je n'en partage que trop la honte, pour demeurer tranquille, & ne pas employer tout mon crédit en votre faveur. Le cri univerſel de mes

habitans qui vient de s'élever pour voir l'image de leur Roi placée à votre entrée & en face de votre Frontispice, parviendra peut-être jusqu'aux oreilles de S. M. & sera capable de l'émouvoir. Elle a de la bonté, & elle aime ses Sujets. Quel plus beau monument & plus cher à son peuple, pourroit honorer votre façade, & m'honorer moi-même ! Je n'ai point même encore perdu l'espoir d'y voir transporter mon Hôtel. Quelle douleur j'aurois ajoutée à toutes celles de cette Ombre généreuse ! si je lui avois dit que depuis son absence, sa chere Ville de Paris n'a pas encore une maison pour loger ses Magistrats avec quelque décence, & dans un lieu digne de la Capitale du Royaume. Auroit-elle pû croire que dans ma vaste enceinte, où j'ai l'ornement & l'avantage d'une

grande riviere, un nombre conſidérable de Ponts, de larges quais capables de contenir un peuple immenſe, pour le faire jouir des ſpectacles donnés pour lui, & qui ne ſçauroient être trop abondans & trop ſuperbes pour les Etrangers, auroit-elle pû croire que le corps reſpectable de la premiere Ville du monde, habitât encore dans une maiſon gothique, étroite, incommode, enfin dans un lieu auſſi ignoble & auſſi indécent que celui de la Gréve, pour en faire le Théâtre de ſes Fêtes publiques? Où pourroit être mieux placé mon Hôtel que dans votre Palais, pour donner à la Cour & aux Seigneurs le ſpectacle des feux ſur la Riviere ou ſur le Pont-neuf en ſuppoſant le Roi ou la Ville dans l'impuiſſance d'en faire conſtruire un magnifique & bien diſtribué ailleurs, & ſur-tout dans

la place qui doit vous ſervir d'entrée ? Les eſpérances que nous donne aujourd'hui l'heureux événement de la Paix, doivent ſuſpendre nos gémiſſemens. Quelques raiſons que nous ayons de regretter l'étendue du génie & du zéle du grand Colbert, pour la gloire du Roi & de la nation, nous avons lieu de croire que les heureux loiſirs de cette Paix vont exciter nos Miniſtres à travailler pour l'honneur de leur Patrie, & le bonheur des Sujets. Malgré les tems, nous avons vû les gens de Lettres & les beaux Arts animés & ſoutenus par des récompenſes. Des Sçavans envoyés aux deux extrémités de notre Globe pour en déterminer la figure avec la plus grande exactitude. L'honneur du Jardin Royal des Plantes relevé, & égalé aux plus beaux de

l'Europe. (*) Des Bâtimens conſtruits pour loger les végétaux étrangers, à qui l'on n'avoit pû juſques-là conſerver la vie, & dont aujourd'hui la vigueur leur a fait oublier l'air natal, par l'art avec lequel on a tranſporté dans leurs nouvelles habitations le Soleil & la température de leurs Climats. On voit de plus dans ce Jardin un Cabinet d'Hiſtoire naturelle commencé depuis peu d'années, & déja abondant en richeſſes par les ſoins & par l'habileté du ſçavant Académicien (**) qui en a la direction. De combien d'embelliſſemens & de commodités mes ha-

(*) La Nation doit uniquement à l'intelligence de M. le Comte de Maurepas, à l'étendue de ſes connoiſſances, & à ſon amour pour le bien de la Patrie, l'entier rétabliſſement de ce Jardin, la conſtruction de ſes Serres, & la formation du magnifique Cabinet de l'Hiſtoire naturelle.

(**) M. de Buffon.

bitans ne ſont-ils pas redevables à ce digne Magiſtrat, qui a ſi fort honoré la Prévôté des Marchands, (*) & à qui le grand Colbert ſembloit avoir tranſmis ſon zéle & ſon goût pour l'honneur de la Patrie ! Son nom ſera toujours cher aux bons citoyens, & ſes travaux l'objet de leur reconnoiſſance.

N'avons-nous pas encore de grands ſujets d'eſpérance dans le deſſein qu'à formé la Ville & qui a été approuvé par le Roi, de faire conſtruire une place magnifique pour élever ſa Satue ? Je ne ſçaurois croire que S. M. ſe borne à cette ſeule idée de décoration pour ſa Capitale, & qu'elle ne jette pas quelques regards d'attention & d'amour propre ſur vos beautés dont la perfection feroit infiniment plus d'honneur à ſa

(*) M. Turgot.

mémoire & à celle de ſon regne, que ſa conſtruction abandonnée n'en a fait à celui de Louis XIV. Que de Médailles! que d'Inſcriptions! que d'Ecrits en vers & en proſe & dans toutes les langues pour célébrer le plus beau jour de ſon Hiſtoire, & le plus honorable à la nation, & pour conſacrer à la poſtérité le ſouvenir du Monarque généreux à qui elle en ſeroit redevable! Quelle joye pour moi & pour tous les François de pouvoir admirer mon plus beau monument, témoignage éternel de notre ſupériorité dans l'Architecture ſur toutes les Nations de l'Univers! Peut-être que mes autres Edifices dignes d'être vûs & qui gémiſſent de leur empriſonnement, tel que le Portail Saint Gervais, & beaucoup d'autres, pourroient eſpérer en même tems leur liberté, & voir tomber ce

qui nous les dérobe. Seroit-ce encore trop me flatter, que d'espérer de la tendresse du Roi pour son peuple un peu d'attention pour sa santé, en faisant renverser toutes les maisons sur mes Ponts & le long de mes Remparts, qui privent mes habitans d'une promenade qui leur étoit autrefois si utile & si agréable, aujourd'hui si négligée & changée en une rue presque continuelle! Elles nuisent à la vie de ses Sujets qui lui sont chers, comme je l'ai déja dit, & cette seule raison lui suffira pour n'avoir point d'égard à toutes les autres.

Voilà les sujets de consolation que je vous laisse en vous quittant. Espérez d'avoir bien-tôt un sort digne de vous, digne de la grandeur du Monarque des François, & de celle de la Capitale de son Royaume.

FIN.

SUR LE LOUVRE.

Par M. de Voltaire.

Monumens imparfaits de ce ſiécle
vanté,
Qui ſur tous les beaux Arts a fondé ſa
mémoire,
Vous verrai-je toujours en atteſtant ſa
gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſté-
rité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors
qu'on vous admire !
Et que les Nations qui veulent nous
braver,
Fieres de nos défauts, ſoient en droit
de nous dire,
*Que nous commençons tout pour ne rien
achever.*

Mais ô ! nouvel affront ! quelle coupable audace (1)
Vient encore avilir ce chef-d'œuvre divin?
Quel ſujet entreprend d'occuper une place (2)
Faite pour admirer les traits du Souverain ?

Louvre, Palais pompeux, dont la France s'honore !
Sois digne de Louis ton maître & ton appui :
Sors de l'état honteux où l'univers t'abhorre,
Et dans tout ton éclat montre toi comme lui (3)

---

(1) On élevoit alors dans le milieu de la cour du Louvre le Bâtiment que l'on y voit aujourd'hui

(2) On avoit projetté dans le plan du Louvre de placer au milieu de la cour une ſtatue du Roi.

(3) Louis XV. revenoit alors à Paris victorieux, triomphant & pacifique.

RÉFLEXIONS
SUR
QUELQUES CAUSES
DE L'ÉTAT PRÉSENT
DE LA PEINTURE
EN FRANCE,
ET
SUR LES BEAUX ARTS.



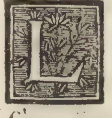
M. DCC. LII.



RÉFLEXIONS

SUR

QUELQUES CAUSES de l'état présent de la Peinture en France.



L'Empire de la Peinture ſur tous les hommes n'étonnera point, quand on penſera que nous naiſſons preſque tous imitateurs, ou avec le penchant à l'imitation. C'eſt ſur ce goût naturel qu'eſt fondé tout le pouvoir & l'enchantement de ce bel Art. Son empire s'étend ſur tous les âges & toutes les nations.

De quelle admiration ne furent pas frappés les peuples du nouveau monde, qui ignoroient les prestiges du pinceau, lorsqu'ils virent nos tableaux & nos portraits pour la premiere fois ! Rien de tout ce qu'ils possédoient, ne leur parut précieux ou utile pour les obtenir en échange. Je ne parle point des nations policées, elles nous sont trop connues pour douter de leur amour pour cette agréable illusion. A l'égard des états, en est-il quelqu'un qui ne soit soumis à sa domination ? N'avons-nous pas vû plusieurs fois dans nos maisons des personnes du rang le plus abjet, de grossiers & stupides campagnards rester muets & immobiles pendant un long tems devant des tableaux, où l'imitation du vrai étoit assez forte pour étonner leur raison & suspendre entierement toutes les facultés

de leur ame ? On peut dire en faveur de la Peinture, la même chose des âges que des états. Combien d'enfans à peine hors du maillot ont tressailli, & marqué leur joye à la vûe des Portraits de leurs peres & meres ! Leurs gestes, leurs mouvemens exprimoient des sensations que leur langue ne pouvoit pas même encore bégayer. N'en a-t-on pas vû souvent à l'aspect des tableaux de fruits, demander avec des cris opiniâtres d'en approcher, porter avidement sur eux leurs petites mains, & pleurer ensuite de dépit d'avoir été trompés.

Mais si de tels faits font honneur à la Peinture, ce n'est qu'à la Peinture excellente & à la parfaite imitation. Autant sa perfection nous ravit & nous enchante, autant sa médiocrité nous glace & nous rebute.

Quelles ſont donc les routes qui conduiſent à ce degré de ſupériorité dans cet Art ? Quels obſtacles retardent aujourd'hui nos efforts pour y arriver? L'on va hazarder quelques réflexions à ce ſujet. On eſt bien éloigné de les donner comme des déciſions, rien n'étant plus injuſte & en même tems plus inutile que de vouloir aſſervir le ſentiment d'autrui au ſien propre. La nature donne à tous les hommes, dès leur naiſſance, des lumieres différentes & une façon particuliere de voir les objets & d'en juger. Avare des vûes grandes, étendues & juſtes, elle prodigue les talens bornés & médiocres. Mais pourquoi cette mere féconde & libérale de tout ce qui peut ſervir à nos plaiſirs, a-t-elle mis ſi peu d'égalité dans la diſtribution de ſes biens? ſi ce n'eſt pour nous lier enſemble

ensemble le plus étroitement, & engager pour le bonheur & l'avantage de la société, ceux qu'elle a enrichi de ses bienfaits, à répandre leurs richesses sur les indigens qu'elle semble avoir oublié, & nous donner lieu par-là d'exercer la plus noble fonction de la condition humaine, qui est la bienveillance & la générosité.

Voilà donc la nécessité indispensable de la communication de nos biens établie par la nature. Voilà l'obligation réciproque des avis & des conseils les uns envers les autres sur les sujets où l'on se croit plus éclairé, & capable de porter un jugement plus juste par des lumieres naturelles ou acquises. Cette obligation renferme celle d'une critique sage, mesurée, exactement assujettie aux loix de la politesse & de la bienséance, qui ne blesse point l'amour propre

de ceux à qui elle eſt adreſſée : d'une critique ſans humeur, ſans paſſion, ſans intérêt perſonnel, & qui n'ait d'autre vûe que celle de la correction des défauts & d'une plus grande perfection.

Ce ſont des motifs ſi avantageux au public, & ſi dignes de l'attention des Magiſtrats, qui ont déterminé depuis quelques années ceux qui préſident aux Beaux Arts dans cette ville, d'expoſer une fois l'an au grand jour & à la liberté de la cenſure publique, les ouvrages des Académiciens. C'étoit pour eux le moyen le plus ſûr de faire des progrès rapides dans leur art par la vue de leurs fautes, & de l'impreſſion de leurs productions ſur le public connoiſſeur ou ignorant, puiſque le grand beau & le vrai exprimé à un degré ſupérieur & à un certain point de perfec-

tion, doit frapper d'admiration & affecter fortement & indiſtinctement tous les hommes.

Un écrit imprimé & un tableau expoſé appartiennent au public; & quoique ce dernier ne puiſſe pas ſe multiplier comme un écrit par l'impreſſion, chaque particulier a le droit d'en porter ſon jugement. Heureux l'Artiſte qui réunit les ſuffrages de la multitude! Plus heureux encore celui qui trouve des critiques aſſez courageux & & aſſez amis de ſon avancement, pour l'éclairer ſur ſes défauts, malgré l'approbation du plus grand nombre & les exclamations des flateurs. Eux ſeuls pourront lever chez lui le bandeau de l'amour propre, ſi funeſte à quiconque court à la gloire. Mais qu'il n'eſpére pas trouver un ſi grand bien dans les bras de l'indolence, & de l'admiration de ſe

œuvres ; ce n'eſt point aſſez de déſirer ces généreux critiques pour les trouver, il faut les déterrer quelque peine qu'il en coûte, ſçavoir écouter leurs avis, dépouiller toute prévention en leur préſence, les encourager à la ſévérité, & à ne nous faire aucune grace ; enfin avoir le courage de s'en faire des amis & de ſe les attacher. Eux ſeuls le tireront de l'état honteux de la médiocrité pour le faire paſſer du bon à l'excellent, ſeul terme de l'homme de génie. S'il n'arrive pas toujours à cette perfection ſi rare, il jouira du moins d'une certaine ſupériorité extrémement flateuſe vis-à-vis d'habiles concurrens. Je dis d'habiles, car quelle miſérable gloire que celle que l'on remporte ſur des rivaux ignorans ou médiocres ! J'avoue que ces vrais connoiſſeurs, ces Ariſtarques éclairés

& sans adulation sont rares; mais ils le seroient beaucoup moins sans la présomption de la plûpart des hommes à talens, qui estiment leur goût exquis & infaillible, & ne voyent point chez les autres de lumiere supérieure à celle qui les aveugle.

C'est principalement dans la partie du sentiment donné à si peu de personnes, & que cependant tout le monde croit posséder, que réside le fondement des connoissances justes & certaines, parce que c'est le sentiment seul qui saisit ce qui affecte, & ce qui intéresse. J'appelle de ce nom cette lumiere naturelle qui fait voir au premier coup d'œil la dissonance ou l'harmonie d'un ouvrage. C'est elle qui est la base du goût, j'entends de ce goût ferme & invariable du vrai beau, qui ne s'acquiert point s'il n'est

le don d'une heureuſe naiſſance. Mais ce ſentiment naturel doit être étayé & affermi par l'étude des principes ſans leſquels nous ne jugerons jamais des objets que d'une maniere confuſe : ſatisfaits des impreſſions générales & momentanées, nous ignorerons la ſcience des détails & l'examen des parties ; examen abſolument néceſſaire pour pouvoir porter un jugement ſûr, & évaluer le total par la valeur de chaque partie.

Rien n'eſt donc plus certain qu'un Artiſte n'aura point un grand nom ſans le ſecours des conſeils & de la critique. Celle de ſes confréres ne ſera pas toujours la plus ſûre. La plûpart jugeront des beautés & des défauts de ſes ouvrages rélativement à leur propre intérêt, à celui de leur réputation, ou de leurs paſſions. Ils en jugeront encore par une

attention ſervile aux régles de leur art, toujours froides & ſtériles, ſans eſtime & ſans égard pour ces hardieſſes heureuſes, enfantées par le génie,& ſauvées par le talent de les placer à propos & en maître. Leur jugement pourra encore manquer de juſteſſe par une routine de comparaiſon à leur propre maniere ſouvent médiocre & uniforme. C'eſt avec bien plus de ſûreté qu'il leur préférera les ſentimens d'un ſpectateur déſintéreſſé, qui ſans manier le pinceau, jugera par un goût naturel,& éclairé par des principes. Le Peintre ne ſçauroit donc prendre trop ſouvent ſes avis ſur l'accord & la convenance des tons, ſur le beau choix des Epiſodes, ſur leurs effets particuliers & généraux, & ſur l'harmonie d'un bel enſemble qui fait le charme de tous les yeux.

Pluſieurs Peintres manquent

d'arriver à cette célébrité que tous doivent désirer, par le mauvais choix de leurs Sujets. C'est l'écueil ordinaire des Peintres médiocrement versés dans l'Histoire, ou de ceux qui présumant de leurs forces, & ignorant les bornes de leurs talens, veulent briller dans tous les genres, souvent par une vanité excessive, quelquefois aussi par une basse envie des succès de leurs confréres dans d'autres genres que le leur. Cette jalousie si méprisable à l'homme de génie, cette fille odieuse de l'orgueil, combien a-t-elle séduit de bons Ecrivains qui ont voulu traiter toutes sortes de matieres, & passer pour des génies universels? Un esprit (*) du premier ordre du siécle dernier, & dont celui-ci a encore le bonheur de jouir, célé-

(*) M. de Fontenelle.

bre dans tous les genres ; a fait beaucoup de mauvais imitateurs ; qui auroient peut-être été eux-mêmes des modéles, s'ils avoient ſçu ſe fixer dans la ſphère de leur capacité.

Quoique le nombre des Sujets dont dépend le plus ſouvent la fortune des Tableaux, ſoit preſque infini parmi ceux que nous offrent l'Hiſtoire ſacrée, la profane & la Fable, nous voyons cependant preſque tous nos Auteurs plagiaires nés, s'attacher à des Sujets traités mille & mille fois. Ignorent-ils l'empire de la nouveauté ſur notre eſprit, & qu'elle y uſurpe tous les jours les droits du mérite ? Il n'eſt donné qu'aux génies vaſtes, & pénétrans de découvrir dans des Sujets épuiſés aux yeux des eſprits vulgaires, une infinité de circonſtances neuves, intéreſſantes, qui liées à

l'action principale, & présentées sous des aspects nouveaux & ingénieux, sçavent rajeunir des Sujets usés en apparence, par le choix d'un plus beau moment, & d'un nouvel intérêt.

Un Auteur, en Peinture comme en poësie, doit mesurer son projet à ses forces, pour éviter l'erreur de certains Peintres, qui se flatent de déguiser par la nouveauté des Episodes, des Sujets tombés de vieillesse; Ne pouvant imaginer des beautés neuves dans leurs compositions, où ils désirent cependant soûtenir une certaine réputation d'esprit méritée & dont ils se piquent; trop sensés d'ailleurs pour ajouter des Episodes de leur invention, surtout dans des Sujets sacrés & d'un Historique inviolable, ils affoiblissent & déguisent l'action principale en y substituant des attitudes

violentes & exagérées : ils jettent ſur les viſages, & particulierement dans les regards une expreſſion outrée qui devient une grimace auſſi indécente dans le Sacré, que comique dans le Profane.

De tous les genres de la Peinture le plus grand, le plus noble, enfin le premier ſans difficulté, c'eſt celui de l'Hiſtoire. Le Peintre Hiſtorien eſt ſeul le Peintre de l'ame, les autres ne peignent que pour les yeux. Lui ſeul doit ſentir & exprimer cet enthouſiaſme, ce feu divin qui lui fait concevoir ſes Sujets d'une maniere forte & ſublime : lui ſeul peut former des Héros à la poſtérité, par les grandes actions & les vertus des hommes célébres qu'il préſente à leurs yeux, non dans une froide lecture, mais par la vûe même des faits & des acteurs. Qui ne connoît l'avantage de ce ſens ſur tous

les autres, & l'empire qu'il a sur notre ame pour la pénétrer de l'impression la plus soudaine & la plus profonde ?

Mais où trouveront nos jeunes éleves la chaleur & le feu de ces éloquentes expressions, la source de ces grandes idées, de ces traits frappans ou intéressans, qui caractérisent le vrai Peintre d'Histoire ? Ce sera dans les mêmes fonds où nos meilleurs Poëtes ont toujours puisé. Chez les grands écrivains de l'antiquité : dans l'Iliade & l'Odissée d'Homére si fécond en images sublimes : dans l'Eneïde si riche en faits héroïques, en pathétiques narrations & en grands sentimens : dans l'art Poëtique d'Horace, thrésor inépuisable de bon sens pour la conduite d'un plan de Tableau épique ou tragique : dans celui de Despreaux son imitateur : chez le Tasse, chez

Milton. Voilà les hommes qui ont ouvert le cœur humain; qui ont porté leurs regards dans ce qu'il a de plus intérieur & de plus difficile à appercevoir, & nous ont rendu ses troubles, ses fureurs, ses agitations avec une éloquence & une vérité qui nous instruisent, en nous comblant de plaisir.

Le Peintre Historien est-il religieux? Veut-il consacrer son pinceau aux Sujets de piété? Quelle source plus abondante de grands événemens, du seul merveilleux vrai & respectable, & du pathétique majestueux, que dans nos Livres sacrés, & sur-tout dans les cinq grands Prophétes, Isaïe, Ezechiel, Jérémie, Daniel, & le Prophéte Roi? N'est-ce pas ce dernier qui a inspiré le célébre Rousseau, ce poëte si sublime & si harmonieux, dont la force & la

beauté du génie ont fait tant d'honneur à son siécle & à la Poësie françoise! N'est-ce pas à la hauteur des idées de David qu'il doit les beautés incomparables de ses Odes sacrées ?

Tout le monde sçait le rapport parfait du Peintre avec le poëte. Il sera sans chaleur & sans vie, & son génie sera bien-tôt refroidi, s'il ne l'échauffe par un commerce fréquent & opiniâtre avec ces grands hommes dont je viens de parler. Quand je conseille cette étude à nos Peintres d'Histoire, je suppose qu'elle a été précédée & & étayée de celle de nos Peintres anciens & modernes les plus célébres dans ce genre. Raphaël, Dominiquin, les Carraches, Jule Romain, Pietre de Cortone, &c. & parmi nous, Rubens, le Poussin, le Sueur, le Brun, le Moine dans son plat-fond de Versailles,

chef-d'œuvre de l'art, & comparable à tout ce qui a été fait de plus parfait en ce genre, ſoit en France, ſoit en Italie : enfin de tous les excellens ouvrages dont il doit avoir médité profondement l'œconomie, l'ordonnance, les effets de leurs ſçavantes compoſitions, & copiés les morceaux les plus eſtimés pour le deſſin & pour le coloris. Sans une collection abondante de ces excellens matéreaux, il ne parviendra jamais à conſtruire l'édifice d'une réputation de pluſieurs ſiécles.

Après avoir donné aux Peintres Hiſtoriens le rang & les éloges qu'ils méritent, que ne puiſſe-je les prodiguer à ceux d'aujourd'hui, & les élever, ou du moins les comparer à ceux du ſiécle paſſé ! Siècle heureux! où le progrès & la perfection dans tous les Arts avoient rendu la France rivale

de l'Italie ! Je ſuis cependant bien éloigné de penſer que le génie François ſoit éteint, & ſa vigueur entierement énervée. Les Peintres célébres de notre Ecole que je viens de nommer, & qui ont égalé le ſiécle de LOUIS XIV. à celui de LEON X. dans les beaux Arts, & même ſurpaſſé par leur nombre, trouveroient encore aujourd'hui des émules, ſi le goût de la nation n'avoit beaucoup changé, & ſi aux révolutions qu'amenent néceſſairement dans les Etats comme dans les eſprits la ſucceſſion des années, & l'empire de la nouveauté, il ne s'y étoit joint un goût exceſſif pour un embelliſſement dont le ſuccès a été extrêmement nuiſible à la Peinture.

Les Glaces, dont nous regarderions le récit des effets comme un conte de Fée, & une mer-

veille imaginaire, ſi la réalité ne nous en étoit trop connue, ces Glaces qui forment des tableaux où l'imitation égale ſi parfaitement les ſujets imités : ces Glaces aſſez rares dans le ſiécle paſſé, & extrêmement abondantes dans celui-ci, ont porté un coup funeſte à ce bel Art, & ont été une des principales cauſes de ſon déclin en France, en banniſſant les grands ſujets d'Hiſtoire qui faiſoient ſon triomphe, des lieux dont ils étoient en poſſeſſion, & en s'emparant de la décoration des Sallons & des Galleries. J'avoue que les avantages de ces Glaces qui tiennent du prodige, méritoient, à beaucoup d'égards, la faveur qu'elles ont obtenue de la mode. Percer les murs pour aggrandir les appartemens, & y enjoindre de nouveaux; rendre avec uſure les raïons de la lumiere

qu'elles reçoivent, ſoit celle du jour, ou celle des flambeaux; comment l'homme ennemi né des ténébres, & de tout ce qui peut en occaſionner l'horreur, auroit-il pu ſe défendre d'aimer un embelliſſement qui l'égaïe en l'éclairant, & qui en trompant ſes yeux, ne le trompe point dans l'agrément réel qu'il en reçoit ? Comment lui préférera-t-il les beautés idéales de la Peinture ſouvent ſombres, dont le plaiſir dépend uniquement de l'illuſion à laquelle il faut ſe prêter, & qui n'affecte ſouvent ni l'homme groſſier ni l'ignorant ?

Le ſuccès rapide d'une découverte ſi favorable au plaiſir général, & au goût particulier d'une nation avide de tout ce qui eſt brillant & nouveau, ne doit point nous ſurprendre malgré ſes agrémens purement matériels, & bornés entiérement aux plaiſir des

yeux. L'intérêt a tout mis en œuvre pour en perfectionner les manufactures, & pour les multiplier à l'infini. Mais comme il étoit impossible d'en revêtir totalement les murs des grands appartemens, soit à cause des frais considérables, soit par le dégoût qu'auroit causé l'uniformité, on a imaginé d'en remplir les intervalles par des vernis de couleurs couchés sur des panneaux enrichis de dorure, & même sans dorure ; l'éclat & le poli de ces vernis agréables, étant après les Glaces ce qui réfléchit le plus la lumiere.

La science du Pinceau a donc été forcée de céder à l'éclat des Glaces, & des Vernis. La facilité méchanique de leur perfection & leur abondance ont exilé des appartemens le plus beau des Arts, à qui l'on n'a laissé pour azile que quelques misérables pla-

ces à remplir, des dessus de portes, des couronnemens de cheminées & ceux de quelques trumeaux de Glace raccourcis par œconomie. Là, resserrée par le défaut d'espace à de petits sujets hors de la portée de l'œil, la Peinture est réduite dans ces grandes pièces à des représentations froides, insipides & nullement intéressantes : les quatres Elemens, les Saisons, les Sens, les Arts, les Muses, & autres lieux communs, triomphes du Peintre plagiaire & stupide, qui n'exigent ni génie, ni invention, & pitoyablement tournés & retournés depuis plus de vingt ans en cent mille manieres.

Je devrois passer sous silence pour l'honneur de ce bel Art, les lieux ignobles où la Peinture s'est refugiée depuis son exil des appartemens. Nos peres auroient-ils pu

prévoir qu'un jour des Curieux viendroient admirer les beautés d'un ſçavant pinceau dans les vils réduits des angars & des remiſes! Rien n'eſt plus vrai cependant qu'avant que les Camaïeux euſſent pris le deſſus pour l'embelliſſement des Carroſſes, on y a vû, & l'on y voit encore des Tableaux coloriés d'un prix & d'une perfection ſupérieure, ou du moins égale à ceux qui ornoient les appartemens des maîtres de ces maiſons. Ces beaux Tableaux ne ſortoient de ces lieux ignobles que pour être trainés dans les rues, y eſſuyer les outrages de la boue, & être expoſés tous les jours au choc des tombereaux, des charrettes, à l'allure impétueuſe d'autres Carroſſes, enfin aux embarras infinis des voies publiques inévitables dans une auſſi grande ville. Que doivent le plus admirer les Etrangers? ou le

mépris & l'abus ridicule chez nous de ce bel Art, ou l'excès & la bizarrerie de notre luxe porté à un si haut degré d'extravagance ?

Il restoit encore aux Sujets de Fable ou d'Histoire un champ vaste & favorable au génie du grand Peintre dans la science des percés, & des raccourcis, & où tout l'art magique de la Perspective pouvoit être mis en œuvre, & c'étoient les Plat-fonds. Mais le Public accoutumé à l'éclat des Glaces que malheureusement on n'a pu encore y placer ; & que je ne désespére pas d'y voir briller quelque jour, a préféré aux beautés du ressort de l'esprit, & qui demandoient de la réflexion & des connoissances, la blancheur matérielle du Plâtre découpé en filigrane dans la naissance des voussures, dans les angles, & dans les points du milieu par des ornemens

de la même matiere, ſouvent dorés, quelquefois peints, la plûpart groteſques imperceptibles, que Voltaire a critiqués avec raiſon dans ſon Temple du Goût.

Je couvrirai Plat-fonds, Voutes, Vouſſures
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux pour être vûs de loin.

Et dans un autre endroit,

...... Le tout glacé, verni, blanchi, doré;
Et des Badauds à coup sûr admiré.

J'ajoute à ces raiſons du déclin preſent de la Peinture, ſur-tout dans le genre de l'Hiſtoire, celle d'un goût devenu preſque général

parmi nous, & c'eſt depuis plu-
ſieurs années celui du Portrait.

Un Peintre heureuſement né pour l'Hiſtoire par l'élévation de ſes penſées, l'étendue de ſon eſprit & la vivacité de ſes conceptions; dans les mains duquel un beau génie aura mis ſes pinceaux, ſe voit aujourd'hui forcé d'abandonner ſon talent, & ſe livrer, ainſi que nos écrivains, aux ſujets futiles de la mode & du tems. Il ſe verra réduit par la néceſſité, à quelques ouvrages pour les Egliſes, pour les Gobelins, ou à un très-petit nombre de Tableaux de chevalet que l'on a preſque entiérement proſcrits des ameublemens, parce qu'ils marquent, dit-on, les tapiſſeries de ſoïe, dont on préfére à préſent le luſtre & l'uniformité aux ſçavantes variétés du Pinceau, & à toutes les productions de l'eſprit les plus ingénieuſes

nieuses & les plus amusantes. Quelle sera la ressource du Peintre Historien, s'il n'est pas en état de nourrir sa famille de mets plus solides que ceux de la gloire ? Il sacrifiera à ses besoins son goût favori & des talens très-rares pour ne pas voir languir sa fortune malgré sa science & ses travaux, vis-à-vis de la rapide opulence de ses confreres Peintres en Portraits, & sur-tout au Pastel. Il étouffera la voix de son génie, & détournera son pinceau de la route de la gloire, pour suivre celle qui mene aux aisances de son état. Il souffrira à la vérité pendant quelque tems de se voir forcé de flater un visage minaudier, souvent difforme ou suranné, presque toujours sans phisionomie ; de multiplier des êtres obscurs, sans caractere, sans nom, sans place & sans mérite ; souvent méprisés ; quelquefois

même odieux, ou tout au moins indifférens au Public, à leur postérité, à leurs héritiers même qui abandonneront leurs traits à la poussiere du galetas; ou qu'ils verront passer froidement d'un encan à la décoration des chambres garnies, pour en illustrer les Bergames.

Ne nous étonnons donc point que le Portrait soit le genre de Peinture aujourd'hui le plus abondant, le plus cultivé & le plus avantageux aux pinceaux même les plus médiocres. Son crédit est très-ancien, & il est fondé sur plusieurs bonnes raisons.

Quoique le goût général d'à présent pour les beautés d'une tapisserie de Damas, relevée par des bordures richement dorées & agréablement sculptées, ait banni des appartemens, comme un ornement ennuyeux & superflu, les

tableaux d'Hiſtoire, ceux en Portraits ont ſçu les remplacer, & obtenir une exception de la mode, & de ſes caprices en leur faveur.

L'amour propre, dont l'empire eſt encore plus puiſſant que celui de la mode, a eu l'art de préſenter aux yeux & ſur-tout à ceux des Dames, des miroirs d'elles-mêmes d'autant plus enchanteurs qu'ils ſont moins vrais, & que par-là, ils ont chez le plus grand nombre la préférence ſur les Glaces trop ſincéres. Et en effet, quel ſpectacle eſt comparable, pour une beauté réelle ou imaginaire, à celui de ſe voir éternellement avec les graces & la coupe d'Hebé la Déeſſe de la jeuneſſe ? d'étaler tous les jours ſous l'habit de Flore les charmes naiſſans du Printems dont elle eſt l'image ? ou bien parée des attributs de la Déeſſe des forêts, un carquois ſur

le dos, les cheveux agités avec grace, un trait à la main, comment ne se pas croire la rivale de ce Dieu charmant qui blesse tous les cœurs ? L'exemple des vraiment belles à qui les attitudes avantageuses de ces Métamorphoses ont encore ajouté une nouvelle beauté, a séduit les moins aimables. Elles se sont imaginées jouir des mêmes graces dès qu'elles auroient les mêmes ajustemens. Elles n'ont pas douté que la jeunesse d'Hebé les vengeroit des insultes du Tems le moins galant & le plus impoli de tous les Dieux, persuadées que notre Sexe toujours complaisant, forcé de voir en elles deux phisionomies, préféreroit celle de la Déesse enfantine, à la Divinité douairiere, ou du moins qu'il leur tiendroit compte de leurs efforts, & du tems qu'elles perdent tous les

jours à tâcher de lui reſſembler. Après tout, eſt-il une erreur plus pardonnable au beau Sexe ? Si la vieilleſſe eſt l'enfer des jolies femmes, au ſentiment d'un des plus beaux eſprits de la Cour de Louis XIV. (*) pourquoi les Arts, & ſur-tout la Peinture, ne s'efforcera-t-elle pas de leur cacher le déclin d'un état qui fait tout leur bonheur, & de leur éloigner, ou même leur dérober entierement, ſi la choſe eſt poſſible, la vûe de ce qui fait leur plus grand ſupplice ?

Voici de quelle façon le goût de ces traveſtiſſemens s'allume chés la plûpart. Leur prompt ſuccès auprès des jolies femmes frappe vivement celles qui le ſont peu. Elles s'informent avec avidité du nom de l'auteur

---

(*) M. le Duc de la Rochefoucault.

de la Méthamorphose. On vole chés lui. Il a peu de peine à persuader des miracles dont on est plus convaincu que lui-même. Il présente la liste de la Cour céleste. On choisit la divinité, on l'ébauche, on la finit. Enfin elle fait son entrée dans le temple où elle doit être adorée ; à peine arrivée, tout applaudit, tout crie, c'est vous-même, rien n'y manque que la parole. C'est beaucoup. Cette parole lui seroit souvent nécessaire pour dire, je suis une telle. Enfin l'extase & le ravissement finissent par celui du Peintre qui s'en retourne célébré, admiré, & bien payé.

Au reste, je n'ai point à craindre que nos Peintres en Portraits prennent en mauvaise part quelques réflexions un peu égayées à leur sujet, & qu'elles réfroidissent la passion du Public pour ce

genre de Peinture ſi fort à la mode. Tant qu'ils auront l'art de flatter leurs originaux, avec aſſez d'addreſſe pour les perſuader qu'ils ne les flattent point, l'amour propre chés les deux ſexes eſt un garant aſſûré d'un ſuccès conſtant & d'une fortune au-deſſus de la médiocre.

A ces cauſes principales du déclin de la Peinture parmi nous, pluſieurs autres ſe joignent dont l'influence n'a gueres moins de force. Tel eſt aujourd'hui le goût violent & effrené chez les amateurs des Tableaux & les poſſeſſeurs de ces Cabinets qui ſont l'ornement de Paris, & les délices des connoiſſeurs, pour les Peintres Flamans. La prévention en leur faveur eſt portée à un point d'enthouſiaſme, qu'ils n'ont preſque plus de prix dans les ventes. Voilà donc tous les ouvrages des

grands maîtres d'Italie & de France, autrefois si précieux & si recherchés, presqu'entierement bannis de chez nos curieux. Ces Tableaux dont les sujets choisis pour être le théâtre & l'expression des grandes passions de l'ame, pour la remuer, pour inspirer, instruire & échauffer nos froids & stériles éleves, & pour porter les spectateurs à l'imitation des actions vertueuses & héroïques mises sous leurs yeux avec toute la science & le charme de ce bel art, & l'élevation d'un grand génie; ces Tableaux, dis-je, sont vûs avec indifférence, & sans nul attention à l'historique de leurs sujets, ni aux beautés majestueuses de leurs sçavantes compositions. Ils ont la confusion de se voir exilés, & remplacés par les ouvrages les plus bas & les plus grossiers, où l'on ne trouve nulle pensée, nulle dignité,

gnité, nul choix. Une écurie, une taverne, des fumeurs & des buveurs abbrutis, une cuisiniere accompagnée de tous les meubles ignobles de son laboratoire, un usurier décrépit, un médecin d'urine, un arracheur de dents, &c. voilà les sujets qui enchantent aujourd'hui nos curieux, qui excitent la jalousie entr'eux, & font pousser leur prix jusqu'à la déraison. Disons cependant un mot en faveur des Flamands. La suavité, la fraicheur & la naiveté de leur pinceau est très-séduisante, aussi bien que les effets magiques d'une lumiere de nuit directe ou réfléchie : leurs étoffes ont chés quelques uns un éclat, une souplesse, une vérité singuliere. Les Païsages en sont souvent agréables & bien traités. Les cieux & les arbres touchés avec beaucoup d'art & de légéreté. S'ils ont obtenu

la préférence ſur les grands Peintres des écoles d'Italie, c'eſt que la plûpart de ces derniers ont fait peu d'ouvrages excellens d'une médiocre grandeur, & que nos curieux ne poſſédent pas des lieux aſſez vaſtes pour les y pouvoir placer, n'ayant point les Palais immenſes de ceux d'Italie. Une autre raiſon c'eſt que le choix de leurs ſujets hiſtoriques n'eſt pas toujours heureux & intéreſſant. D'ailleurs les tems, où ont excellé ces grands Artiſtes, étoient des tems où les ſujets de piété étoient fort goûtés. Pour l'ordinaire ces ſortes de tableaux ſont aſſez froids par leur répétition uſée & par conſéquent ennuyeuſe, n'étant ſuſceptibles d'ailleurs d'aucun épiſode agréable. Les Moines, & la plûpart des ſujets d'un Souverain Eccléſiaſtique, dont la dévotion eſt preſque toute extérieu-

re, ſe piquent d'avoir des Tableaux de piété pour la décence & ſans en être plus pieux. Les Moines ſur-tout, dont le crédit y eſt énorme, ont occupé les plus célébres pinceaux à peindre des Madones, à repréſenter leurs Fondateurs, & les Egliſes leurs Patrons. C'eſt ce qui a produit cette fourmillere de Tableaux ridicules & indécens, où l'on voit un Moine en converſation familiere avec l'Enfant Jeſus & la Vierge, & où celle-ci lui met entre les bras l'auteur de notre ſalut qui lui ſourit ou le careſſe. Ces monacales impertinences n'ont pas peu ſervi à avilir les tableaux de piété, qui ſont aujourd'hui preſqu'entiément tombés.

Après ce que je viens de remarquer ſur les obſtacles au progrès de la Peinture dans l'Ecole Françoiſe, ſoit par le peu d'en-

couragement & de fortune pour les beaux Arts, soit par le défaut de Mécenes puissans ou intelligens, soit enfin par les nouvelles décorations de l'intérieur des bâtimens, une ressource bien favorable à nos Peintres d'Histoire d'aujourd'hui, ce seroit de pouvoir orner les Cabinets merveilleux des Amateurs de ce bel Art. Ce n'est qu'à ces Curieux célébres, ces généreux protecteurs du bon goût, & les fléaux du médiocre & du frivole, que l'Histoire pourroit être redevable du rétablissement de son honneur & de ses progrès. Les Cabinets de M. *le Duc de Tallard* que je mets le premier & avec justice, par la collection que lui seul a fait dans cette ville des Tableaux des plus grands maîtres d'Italie, & où l'on en voit le plus après ceux du Palais Royal. Messieurs *de Julienne*,

Blondel de Gagny, de la Boüexiere, de Voyer, le Prince de Monaco, le Comte de Vence, Meſſieurs de Thiers, Gaignat, & pluſieurs autres, leur donneroient chés eux des places extrêmement honorables. Le choix épuré des meilleurs ouvrages anciens & modernes, les excellens morceaux de ſculpture en bronze & en marbre, embellis par le brillant des pâtes de Kiangſi, de Dreſde & de Vincennes qui leur ſont aſſociées, la tournure gracieuſe & recherchée de leurs montures, l'ordonnance élégante & contraſtée dans la poſition de chaque piéce, eſpéce de diſtribution qui exige preſque autant d'art & de goût que le choix même des piéces; tout cela forme aux yeux d'un connoiſſeur délicat un ſpectacle raviſſant. Ces précieux Cabinets ſont compoſés, & doivent l'être,

de tous les genres de la Peinture. Quoique l'abondance de celui de l'Histoire en dût faire le prix, & le mérite capital, la diversité infinie des aspects rians & enchanteurs des Païsages, l'amenité & & la suavité des pinceaux Flamands si agréables, malgré la bassesse & le défaut d'intérêt dans leurs sujets, enfin jusqu'aux Tableaux excellens d'Animaux, ceux de Fruits & de Fleurs, genre de Peinture le plus médiocre, tous doivent entrer dans la structure de ces petits Temples du goût & des beaux Arts, dont ils sont l'azile & le refuge le plus assuré contre l'ignorance de leurs anciens possesseurs, qui n'en connoissant pas le prix, les auroient laissés périr, ou dans l'obscurité, sans jouir des honneurs qui leur sont dûs. Ils attirent en même tems les Etrangers & leur admira-

tion, en faiſant les délices de tous les connoiſſeurs de la Capitale.

Un moyen bien ſupérieur à celui dont je viens de parler, qui garantiroit notre Ecole d'un penchant prochain à ſa ruine, & ſeroit digne de la grandeur & de la magnificence de notre Roi, le ſouverain d'une nation dont le génie eſt ſi heureux pour les beaux Arts, moyen dont l'exécution honoreroit infiniment ceux à qui S. M. daigne confier la protection qu'Elle leur accorde, & le ſoin de leur avancement, ce ſeroit de faire conſtruire une vaſte Gallerie ou pluſieurs contiguës, bien éclairées, dans le Château du Louvre, ce Palais inhabité, quoique ſi digne de l'habitation de nos Monarques, qui fait encore l'admiration des Etrangers, & en même tems leur étonnement en le voyant aban-

donné, & son mépris porté au point d'y laisser élever aujourd'hui dans le milieu de sa cour, où devoit être placée l'image du Souverain, avec une Fontaine jaillissante dans un grand Bassin, autant pour l'utilité publique que pour la décoration qui en résultoit, de voir, dis-je, au milieu de cette cour un bâtiment pour un particulier à plusieurs étages, & en pierres de taille, pour durer très-long tems & ôter pour toujours à la Nation la vûe de l'intérieur de ce Palais, après l'avoir déja privée de celle de l'extérieur par l'assemblage indécent d'Ecuries, de Remises, d'Echopes, de Boutiques qui assiégent cet Edifice de tous les côtés, tant de celui des PP. de l'Oratoire, que du côté de la Colonnade qui regarde S. Germain l'Auxer-

vois. Cette inſulte qui vient d'être faite tout récemment au Louvre, & qui n'eſt pas encore achevée, (*) afflige de nouveau les bons citoyens, pénétrés de voir la maiſon de leur Roi deshonorée à ſes propres frais, par ceux même dont le devoir de leurs charges ſeroit d'employer tout leur crédit pour arrêter des abus auſſi hardis qui nous rendent la dériſion de l'Etranger & du Voyageur exacts à marquer dans leurs Rélations que la Capitale du plus beau Royaume eſt la ſeule dans l'Europe où le Palais du Souverain ſoit imparfait, abandonné juſqu'à être découvert, & par-là expoſé à une ruine totale. Cependant le Public eſpére beaucoup du zéle & de l'attention

(*) On travailloit encore alors au premier bâtiment qui a été élevé dans ſa cour.

de M. de Tournehem (*) Directeur Général des Bâtimens de Sa Majeſté, & qu'il employera toute ſon autorité pour relever l'honneur & rétablir la décence de celui qui eſt ſans contredit le premier des Bâtimens royaux, & qui par-là exige ſes premiers ſoins. Les tems n'étant point aſſez heureux pour penſer à une entrepriſe auſſi conſidérable que celle de ſon achevement (quoiqu'il y eût cent moyens pour le faire finir, ſans qu'il en coûtât quoi que ce ſoit à Sa Majeſté) ce ſeroit une très-petite dépenſe de le mettre en attendant à l'abri des dépériſſemens que la pluie & la neige y cauſent journellement, & de commencer par en faire couvrir la plus belle &la plus pré-

(*) Il eſt mort, & c'eſt aujourd'hui M. de Vandieres à qui cette place a été donnée.

cieuſe partie, celle qui regarde S. Germain. Le bon citoyen eſpére encore de M. Tournehem qu'il bannira de la Maiſon de ſon Roi toutes les indécences choquantes qui l'environnent, & empêchera l'élevation des grands & petits Bâtimens ſur-tout dans l'intérieur, qui aviliſſent un lieu reſpectable à toute la Nation. Ces attentions ſi dignes d'un Directeur des Bâtimens du Roi, lui feront un nom célébre & lui aſſûreront l'eſtime, la reconnoiſſance, & les cœurs de tous les honnêtes gens.

Le moyen que je propoſe pour l'avantage le plus prompt, & en même tems le plus efficace pour un rétabliſſement durable de la Peinture, ce feroit donc de choiſir dans ce Palais ou quelqu'autre part, (*) un lieu propre pour

(*) De quelle connoiſſance le public n'eſt-

placer à demeure les chefs-d'œuvres des plus grands Maîtres de l'Europe, & d'un prix infini, qui composent le Cabinet des Tableaux de Sa Majesté, entassés aujourd'hui, & ensevelis dans de petites piéces mal éclairées & cachées dans la ville de Versailles, inconnus, ou indifférens à la curiosité des Etrangers par l'impossibilité de les voir (*). Une autre raison pressante pour leur donner un lo-

---

il pas redevable envers M. de Tournehem d'avoir bien voulû exécuter cette idée, & remplir les vœux de tout Paris & des étrangers en exposant les Tableaux du Cabinet du Roi dans le Palais du Luxembourg & arrangés dans un très-bel ordre.

(*) C'est ainsi qu'existoit anciennement la précieuse & immense Bibliothéque du Roi, rue Vivienne dans de petites piéces, avant que Monsieur l'Abbé Bignon, dont le nom sera éternellement cher à la Nation & célébre parmi les Sçavans, eût fait construire le superbe Bâtiment où elle est logée aujourd'hui rue Riche-lieu.

gement convenable, & qui mérite une attention bien ſérieuſe, c'eſt celle d'un dépériſſement prochain & inévitable par le défaut d'air & d'expoſition. Quel ſeroit aujourd'hui le ſort des Tableaux admirables du Palais royal, s'ils euſſent été entaſſés pendant 30 ou 40 ans dans l'obſcurité, & dans l'impoſſibilité d'être viſités & entretenus par le défaut d'eſpace, tels que le ſont depuis plus longtems ceux du Roi? Mais le Prince Régent qui en avoit fait le magnifique aſſemblage avec des ſoins incroyables, & tranſporter des Pays très-éloignés avec les précautions que méritoient l'excellence de leur choix, & leur grand prix, n'avoit garde d'enfouir ce tréſor & le laiſſer dans la pouſſiere. Ce grand Prince qui aimoit les beaux Arts, & en connoiſſoit toutes les fineſſes, très-

convaincu que leur perfection dans un Etat, & celle des Lettres, eſt la preuve la plus ſenſible de ſa grandeur & de ſa ſupériorité, leur accordoit les plus doux de ſes loiſirs, & faiſoit ſes plus cheres délices de la Peinture. Il en avoit étudié de bonne heure les principes, & s'étoit fait réveler ſes miſtéres par un Peintre habile (*). Ces mêmes mains qui avoient cueillis tant de lauriers dans le champ de Mars, ne dédaignerent pas manier les pinceaux & les craïons, afin de rendre ſes connoiſſances plus ſûres par la pratique. C'eſt uniquement à la ſagacité de ſes lumieres, & à la ſupériorité de ſon goût, que la France eſt redevable des chefs-d'œuvres auxquels il a donné un azile ſi honorable dans ſon Palais, & qui lui a fait une réputa-

(*) M. Coypel.

tion égale à celle des Cabinets les plus renommés de l'Europe. Ce fut pour les éclairer par les jours les plus favorables, qu'il fit ajoûter à ſes appartemens ce magnifique Sallon où la lumiere eſt priſe d'en haut par des vitraux & de grandes glaces. Si François I. s'eſt immortaliſé pour avoir appellé chés lui les beaux Arts, & principalement la Peinture, la Nation aura l'éternelle obligation à Philippe de France d'avoir raſſemblé & logé ſuperbement dans la Capitale, le plus grand nombre des merveilles en cet Art viſitées par tous les curieux de l'Europe, & honorées des plus grands éloges dans les pays étrangers. Quelle Ecole pour la Peinture que ces riches cabinets ouverts à tout le monde avec une facilité digne de la grandeur du Prince, où l'on s'inſtruit de toutes les manieres,

& de tous les âges de la Peinture ! Si les Tableaux de Sa Majesté surpassent ceux-ci en nombre & en valeur, comme on le dit sans pouvoir l'assûrer, n'y ayant jamais eu de Catalogue public, quelle perte pour les talens de notre Nation que leur emprisonnement ! Avec quelle satisfaction les curieux & les étrangers les verroient en liberté, exposés dans une habitation convenable à des ouvrages dont la plus grande partie est sans prix ! Telle seroit la Gallerie que l'on vient de proposer, bâtie exprès dans le Louvre, où toutes ces richesses immenses & ignorées seroient rangées dans un bel ordre, & entretenues dans le meilleur état par les soins d'un Artiste intelligent, & chargé de veiller avec attention à leur parfaite conservation. Par-là, ils seroient préservés de tomber

tomber dans la honteuſe deſtruction de ceux du Palais du Luxembourg, le triomphe de la Peinture, & dont la poſſeſſion nous eſt enviée par tous les Etrangers qui donneroient des ſommes très-conſidérables pour avoir chés eux ces ouvrages divins & qui font le plus d'honneur au pinceau de l'immortel Rubens. Ils ſont cependant du côté de la Cour preſque détruits par la négligence des Concierges qui laiſſent les vitraux des croiſées ouverts dans les jours les plus brûlans, (*) & dévorer à l'ardeur du Soleil depuis le midi juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement couché, ces Tableaux ſans prix, ces beautés que toutes les richeſ-

(*) On a eu ſoin depuis d'arrêter un ſi grand dommage, & de garantir ces tableaux d'un plus grand dépériſſement.

ſes du Souverain ne pourroient aujourd'hui remplacer. Ce fut à Anvers que j'appris ce dommage irréparable, par un fameux Curieux de cette Ville nommé M. Van-haggen, qui fut frappé de l'indifférence de notre Nation pour ce qu'elle a de plus rare & de plus admirable en ce genre, ſans en excepter nos plus belles Peintures des maiſons royales. Il me fit encore part de la douleur qu'il eut dans les jardins de Verſailles, lorſqu'il y vit nos plus belles Statues, & ſur-tout les deux incomparables du célébre Puget, le Milon, & l'Andromede égales aux plus parfaites de l'Antique, & même ſupérieures, au jugement de pluſieurs habiles Sculpteurs Italiens, & qui mériteroient bien mieux l'honneur d'être dans les appartemens à l'abri de la gelée & des outrages de

l'air, que celles qu'on y conſerve ſi précieuſement, qui n'ont d'autre titre de vénération que leur extrême vieilleſſe & d'être venues d'un pays très-éloigné ; lorſqu'il les vit, dis-je, écurer comme la plus vile vaiſſelle avec du gros ſable, & en enlever non-ſeulement le poli, mais encore (ce qui eſt irréparable) cette peau, ce précieux épiderme, où les rameaux des veines, & toute la fineſſe de l'imitation ſe faiſoient admirer. Il ſe rappella les tems malheureux où les Barbares vinrent fondre dans les Gaules, & détruire nos temples, nos édifices, nos ſtatues, en voyant nos mains, nos propres mains travailler à effacer les fineſſes de l'art du Puget, qui ſçavoit donner à la matiere le mouvement, la reſpiration, & même la plainte & la ſouffrance. Le Sieur le Moine

le Fils excellent Sculpteur, lorsqu'il travailloit à Versailles, m'a parlé plus d'une fois avec larmes, de celle que lui causoit ce barbare spectacle.

L'intérêt pour la gloire de notre Nation par la conservation des beautés rares qu'elle posséde, m'a un peu écarté de mon sujet. Je reviens donc aux avantages de ce dernier moyen que j'ai proposé en faveur de la Peinture.

Quel motif d'émulation seroit plus piquant pour nos Peintres d'à présent, que l'honneur d'obtenir des places dans cette Gallerie royale à côté de tant d'hommes illustres de tous les pays & sur-tout de l'Italie, qui composent l'immense & sçavante collection des Tableaux des Cabinets du Roi ? Honneur d'autant plus flatteur, qu'il ne seroit accordé ni à la brigue, ni à la protection

des Grands, ni aux caprices des Directeurs ſubordonnés, ni à l'éclat paſſager des frivoles beautés de la mode qui excitent tous les jours les cris d'admiration des Petits-maîtres des deux ſexes. Ces juges ſubalternes, ces frivoles garants d'une immortalité hebdomadaire à nos enlumineurs d'eſtampes, n'auroient point de voix pour leur ouvrir l'entrée de ce Sanctuaire. Ce ſeroit au titre ſeul d'une réputation décidée, & appuyée ſur pluſieurs excellens ouvrages marqués au ſceau d'un ſuffrage général & de l'admiration publique, que cette précieuſe diſtinction ſeroit accordée.

Après avoir parlé des avantages & de l'émulation que donneroit à nos Peintres d'Hiſtoire, des places honorables à leurs ouvrages dans les Cabinets des Curieux, ou dans une Gallerie au

Louvre bâtie à ce deſſein, & où l'on choiſiroit les jours les plus favorables, attention abſolument néceſſaire pour faire jouir le Public & ſur-tout les connoiſſeurs, de toutes les beautés, & de la fineſſe des détails toujours précieux dans un excellent tableau d'Hiſtoire, je vais encore hazarder quelques réflexions pour guider les pas de nos Artiſtes, & les ſoutenir dans une carriere ſi pénible, & où il eſt ſi rare d'approcher de la perfection.

Je les détournerai autant qu'il me ſera poſſible de s'amuſer à d'autres genres ſubalternes ſous prétexte de délaſſement, tel que celui des Bambochades. Tout le monde ſçait la facilité qu'il y a de compoſer un ouvrage où toutes les licences ſont permiſes, & où les ſujets les plus vulgaires & les plus bas ſont toujours bien reçus. Je

pense qu'il est impossible que de si vils amusemens n'affoiblissent & n'abbaissent considérablement le génie d'un Peintre Historien, s'il n'a pas assez de fermeté pour résister aux goûts & aux applaudissemens des personnes enchantées de ces sortes de productions, & qui pensent comme le peuple uniquement sensible aux représentations des sujets qui lui sont familiers & proportionnés à la petitesse de ses idées. Il est très-important à un Peintre qui aspire dans la carriere de l'Histoire à y remporter le prix, de rechercher les gens d'esprit, & d'aimer la bonne compagnie. Le caractere de bienséance, de dignité, & de noblesse répandu dans leur conversation & dans leurs propos, passera infailliblement dans ses ouvrages, en relevera les beautés, & les rendra les délices des

honnêtes gens. Je ſçai la réponſe de leurs auteurs, que ces ſortes d'ouvrages ſervent à les délaſſer de la pénible contention, & des fatigues de l'eſprit dans les grandes compoſitions ; que ces amuſemens ne leur coûtent ni penſées ni réflexions, & moi je leur aſſûre un déclin infaillible dans leur art, ou tout-au-moins un défaut de progrès, s'ils perſiſtent quelque tems à ſe familiariſer avec ces baſſes idées. Ils ne me perſuaderont point que l'on puiſſe atteindre à une maniere originale & éloquente, à un ſtile grand & élevé dans le genre de l'Hiſtoire ſans beaucoup de réflexions & une forte application, ſans des études aſſidues d'après les expreſſions vives de la nature, mais rapides & très-difficiles à ſaiſir dans la vérité, enfin ſans des recherches approfondies & ſou-

vent miſes en œuvre. L'on voit par-là que les loiſirs d'un Peintre qui veut ſe faire un grand nom dans l'Hiſtoire, ſont rares & précieux. Après s'être aquité de ce qu'il doit à ſa religion, à ſa famille, à ſes amis & à la ſociété, devoirs indiſpenſables, quel tems pourra-t-il prendre pour ſervir de relâche aux travaux de ſa profeſſion, s'il employe le ſeul qui lui reſte, à compoſer des tableaux d'un autre genre ? Quels ſont les délaſſemens d'un vrai Peintre Hiſtorien ? C'eſt de lire & d'étudier nos meilleurs livres d'Hiſtoire & de la Fable : d'y démêler les ſujets non-ſeulement intéreſſans & pittoreſques, mais encore rares, ſinguliers, & qui attachent le ſpectateur par leur nouveauté. Son ſujet choiſi & arrangé dans ſon eſprit, il en jettera tout de ſuite les idées ſur le papier dans leur

premiere chaleur ſans leur donner le tems de ſe réfroidir, ce qui eſt bien eſſentiel, & a été pratiqué par tous nos grands Poëtes & nos Ecrivains célébres. C'eſt de nourrir & d'enrichir ſon imagination par la revûe des deſſins qu'il aura remplis des plus belles idées de nos grands Maîtres qui l'auront frappé, & par la revûe dans ſes Eſtampes des merveilles de nos excellens Peintres anciens & modernes, de méditer profondément ſur leurs beautés, de s'efforcer d'en découvrir la ſource, & le germe heureux qui a enfanté cette vie, cette vérité d'expreſſion, cette intelligence admirable qui forme le bel enſemble & la liaiſon de toutes les parties de leurs ſublimes compoſitions. Il emploira encore ſes loiſirs à étudier la partie du Coſtume, c'eſt-à-dire, la réligion, les

mœurs, les habillemens, les bâtimens, les ſites, les arbres même de chaque pays, de chaque nation, & ſur-tout de celle qui fait le ſujet du Tableau auquel il travaille.

Voilà les routes qui ont mené les Raphaël, les Pouſſin, les Rubens, les le Brun, les le Sueur, & quelques autres ſur le ſommet de cette montagne eſcarpée où eſt placé le temple de l'immortalité.

Les veilles & la peine enfantent
les Héros,
Et les avares Dieux vendent tout
aux Travaux.

La plûpart de nos Peintres ſont peu inventeurs, parce qu'ils ſont peu ſtudieux & rares lecteurs. L'ignorance eſt fille de la pareſſe, & compagne inſéparable de la médiocrité. Ennemie de l'émulation, elle rétrécit les talens, &

laiſſe nonchalamment à ſes rivaux laborieux la gloire de l'Invention, contente de ramper obſcurément dans la foule des Copiſtes, ſemblable à ces animaux qui n'oſent porter leurs pas que ſur ceux qui les précédent. Tous les fameux Peintres en Hiſtoire n'ont ravi le titre de grands hommes & l'immortalité, que parce qu'ils ont tous été amateurs du ſçavoir. Leurs Ouvrages ſont des livres ouverts, & une langue intelligible à toutes les Nations, où tout parle, où tout inſtruit. Nulle circonſtance eſſentielle au ſujet n'y eſt omiſe, & leur voix qui ſe fait entendre aux regards, pénétre ſouvent l'ame plus profondément, que les plus éloquens écrits.

Un autre ſecret preſque infaillible pour trouver la route du cœur des ſpectateurs, & arriver

par conſéquent à un ſuccès certain, c'eſt non-ſeulement de choiſir un ſujet intéreſſant, mais encore d'y jetter tout l'intérêt dont il eſt ſuſceptible. C'eſt ce ſeul talent qui fait la fortune des ouvrages d'eſprit & de ceux du Pinceau. Un Hiſtorien, un Poëte, enfin tout écrivain qui ignorera l'art d'intéreſſer, jouira ſûrement du don d'ennuyer. L'ame déſire fortement & ſans ceſſe d'être attendrie & remuée, d'être tirée de ce repos, de cette langueur, ſource infaillible de l'ennui, de tous ſes états celui qui lui eſt le plus inſuppoatable. Les ſeules paſſions peuvent l'en délivrer. Elle aime à en partager le trouble, la fureur; & leurs plus violentes ſecouſſes ſont ſouvent celles qui lui donnent le plus de plaiſir. Il faut donc pour cet effet bannir des compoſitions pittoreſques,

tout épiſode froid & oiſif, qui amuſe les yeux ſans affecter l'ame, qui diviſe l'intéret en détournant les regards du ſpectateur, & les empêche de ſe porter à l'objet eſſentiel. C'eſt ce que Raphaël, le Pouſſin & le Brun ont obſervé avec une ſévérité inflexible. On en voit en faveur de ce dernier, un exemple bien frappant dans la compoſition du Tableau de la famille de Darius dans ſa tente. Ce grand maître dans l'art de peindre les paſſions, a exprimé avec une ſcience ſupérieure tous les divers mouvemens qu'excite l'arrivée du vainqueur du Roi de Perſe chés toutes ces Princeſſes & même dans les perſonnes de ſa ſuite. La ſoumiſſion, le reſpect, la confiance, l'admiration forment les phiſionomies de Siſigambis, de Statira & du jeune Prince. L'étonnement, la crain-

te, la terreur, l'abbatement caractériſent les ames baſſes & timides de leurs eſclaves, ſentimens conformes à leurs états. Un trait encore remarquable dans cet ouvrage qui fait honneur au grand ſens de cet excellent Peintre l'Homere & le Quinte-Curce de Louis XIV, c'eſt d'avoir penſé que la clémence, cette vertu ſi eſtimable dans les Souverains, eſt toujours froide dans la repréſentation; & d'avoir imaginé l'heureux effet que produit l'erreur de la mere de Darius en prenant Epheſtion pour Alexandre, trompée par l'avantage de la taille & de l'air du favori ſur celui du Héros; ce qui occaſionne à ce dernier l'action de ſaiſir le bras d'Epheſtion, & de dire à Siſigambis ce beau mot, *Qu'elle ne ſe trompoit point, & qu'il étoit un*

autre Alexandre. Beaucoup d'étrangers ont été jaloux de la perfection de notre école ſous Louis XIV, ſur-tout dans les ouvrages de ce grand Peintre, & particulierement dans celui-ci. Un Nonce Italien entr'autres à qui on le faiſoit admirer à Verſailles, piqué des éloges qu'on lui donnoit dans un tems où l'on rendoit plus de juſtice qu'aujourd'hui au vraies beautés, & dont la nouveauté ne faiſoit pas le ſeul mérite aux yeux de la nation, ce Nonce voulut donner la préférence ſur le tableau des Reines de Perſe, à celui des Pelerins d'Emaüs de Paul Veroneſe qui eſt vis-à-vis, & dit en le montrant : Il a un mauvais voiſin. *Hà un cattivo vicino.* Mais les plus grands Peintres même d'Italie n'ont pû refuſer au François la ſupériorité ſur l'Italien dans la Perſpective, la

ſçavante ordonnance, & ſurtout dans l'expreſſion des ſentimens qui eſt la partie de l'eſprit & par conſéquent la plus ſublime. Le tableau de Paul Veronèſe n'a pour lui que la couleur qui, à la vérité, eſt admirable; mais nul plan, nulle perſpective, nulle penſée, des Epiſodes bas & ſans génie, qui loin d'être rélatifs au ſujet, ſemblent n'y être mis que pour débaucher l'attention du ſpectateur.

Je ne dirai qu'un mot en faveur du Pouſſin ſur la ſévérité dans le choix des Epiſodes, & l'obſervation du Coſtume. Rien n'étoit mis au hazard ſur la ſcène de ſes Tableaux, & ſans une raiſon rélative aux lieux, aux tems, aux mœurs, à la Religion dans les ſujets de l'Hiſtoire qu'il expoſoit aux regards. Les bâtimens, les Temples, les Idôles,

les habillemens, tout parloit; tout instruisoit dans cette Poësie muette qui n'a que le moment d'une action rapide, privée de circonstances précédentes & préparatoires, pour amener l'esprit du spectateur à l'événement que le Peintre, a choisi & en éclairer le sujet. Sans la pratique de cette loi importante, l'Historique en Peinture, dont le but est d'instruire par l'agrément, devient un travail & une énigme pour le spectateur qui le fatigue & souvent le rebute.

Pourrois-je finir mes Réflexions sur les Tableaux d'Histoire, sans parler du Coloris qui en fait tout l'éclat & le mérite le plus brillant, sur-tout dans les teintes des chairs où la vie & la vérité sont si difficiles à saisir? On a toujours estimé cette partie la plus enchanteresse des trois de la Pein-

ture, celle qui appelle le ſpectateur, & qui conſtitue ſon nom & ſon caractere. Le Peintre qui n'excellera que dans la partie du Deſſin, ne ſera jamais qu'un grand Deſſinateur. Cette correction ſe peut même acquérir à un certain point par une étude opiniâtre. On placera au rang des grands génies & des hommes d'imagination, ceux qui mettront beaucoup de feu, des traits ſinguliers & poëtiques dans leurs ouvrages, & dont la veine ſera féconde & riche en inventions ; mais ce ne ſeront point encore là de grands Peintres, s'ils ne nous enchantent par la couleur. On eſtimera un excellent Géométre celui dont on admirera l'art & la ſcience des raccourcis, & des illuſions étonnantes de la Perſpective, mais l'on ne pourra jamais concevoir un Peintre parfait ſans la partie du

Coloris. C'eſt ſon charme qui m'attire par le brillant éclat des objets imités, & cette imitation portée au plus haut degré, eſt ſouvent plus ſéduiſante & plus enchantereſſe que le vrai même auquel elle ajoûte par le choix de ce qui eſt le plus beau dans la nature, & dont on ne ſçauroit trouver l'aſſemblage que par un heureux hazard qui n'arrive preſque jamais; ce qui excite en nous un double plaiſir dans le même inſtant, celui de voir la plus belle Nature, & d'admirer en même-tems l'art & la magie de l'imitateur qui nous trompe ſi agréablement Et il ne faut pas croire que cette haute intelligence du Coloris, & cet artifice de ſéduction ſoient aiſés. Parmi le grand nombre de Peintres célébres dans les Ecoles, combien peu de bons coloriſtes? Leur rareté ne doit point nous

étonner. Quel art pour conserver la pureté des teintes vierges & primitives, & les faire cependant monter à ce dégré éminent de fraîcheur & de lumiere par le mélange des demi teintes, sans altérer ni fatiguer les couleurs simples & fondamentales ! Quelles recherches infinies pour trouver les tons vrais de ces demi teintes, ou plutôt quel heureux hazard dans leur découverte ! Je dis un heureux hazard, puisqu'un si grand nombre de Peintres ont passé leur vie à chercher la vérité & la perfection dans la couleur des chairs, sans avoir pu y réussir.

La plûpart de nos Peintres François modernes, non seulement négligent l'éclat & la vérité dans cette partie si séduisante, mais encore les moyens d'en affermir la durée. Souvent dix & vingt années au plus suf-

fisent pour emporter, ou tout au moins affoiblir la couleur de leurs Tableaux au point de les rendre méconnoissables. Nous en avons un exemple bien sensible & bien douloureux en même tems dans ceux de Vatteau, ce Peintre si ingénieux, si agréable, si enchanteur, enfin si original, & qui a enfanté une foule d'imitateurs si médiocres. Quels sont aujourd'hui la plupart de ses ouvrages ? Un assemblage rebutant de dissonances & de couleurs sans couleur, qui ne laissent à ses figures ni vie ni caractere.

Je sçai que l'art d'employer les couleurs contribue beaucoup à leur durée, mais la source de leur ruine vient aussi dans la plupart de nos Peintres François de leur négligence en cette partie, & de la mauvaise qualité de celles qu'ils achetent toutes broïées. La per-

fection dans leur choix a fait l'objet des recherches les plus pénibles des grands Coloriſtes Flamands & Italiens. Ils n'ont épargnés ni dépenſes ni voyages pour tirer leurs couleurs primitives & eſſentielles des pays étrangers les plus éloignés, & pour les puiſer dans leurs ſources. L'économie de l'Azur d'Outremer, qui eſt fort cher, eſt la cauſe la plus ordinaire de l'altération du Coloris dans les teintes des carnations. S'il eſt bien employé & ſans ménagement, il a la propriété ineſtimable d'éterniſer la fraicheur & le ſanguin des chairs. L'on n'y eſt jamais trompé quand on n'a point d'égard à la cherté de ſon prix, mais cette conſidération fait ſouvent préférer à nos Peintres l'azur de l'Europe que l'on trouve en France & en Allemagne, au ſeul excellent qui ſe tire de la

Perſe & des grandes Indes.

Nos jeunes Artiſtes doivent donc faire tous leurs efforts pour chercher la belle nature dans une partie auſſi eſſentielle à la Peinture que celle du Coloris. Elle avoit été preſque de tous les tems l'écueil de l'Ecole Françoiſe, & l'Italie jouiſſoit avec fierté d'un ſi grand avantage, lorſque l'illuſtre le Moine, que ſon Plat-fond de Verſailles a immortaliſé, lui enleva cet honneur & égala en ce genre les plus grands Peintres de ſes Ecoles, ſans en excepter la Venitienne.

Mais quelques éloges que j'aie donné à la partie du Coloris, je ne puis trop exhorter nos jeunes Peintres d'Hiſtoire à ne point ſe relâcher dans celle du Deſſin, où nous avons ſi fort excellé dans le ſiècle de Louis XIV. ſoit en Peinture ſoit en Gravure, & qui n'eſt aujourd'hui

aujourd'hui que trop négligée dans l'une & dans l'autre. Quelle exactitude & quelle hardieſſe de Deſſin dans les ouvrages du Pouſſin, de le Brun, de le Sueur, de le Clerc & quelques autres ! C'eſt en vain que l'éclat d'un beau Coloris m'enchante, je ne ſerai pleinement ſatisfait, & il manquera toujours quelque choſe à mon plaiſir, lorſque je le verrai briller ſur des parties qui me bleſſent par les défauts de leurs proportions & de leurs contours. Que nos Artiſtes n'oublient jamais que Raphaël ne s'eſt élevé à la primauté dans ſon art, après le génie ſublime & la magnificence de ſes compoſitions, que par ſon extrême ſévérité dans le Deſſin dont il avoit approfondi toute la ſcience, où il ne s'eſt jamais permis aucune licence, & dont il ſemble avoir préféré la perfection & la ſupé-

riorité à celle du Coloris.

Une chofe encore bien effentielle aux Peintres qui fe deftinent à l'Hiftoire, c'eft de fe rendre habiles dans la fcience de la Perfpective & de l'Architecture. Quel ornement plus majeftueux & plus fuperbe l'Hiftoire peut-elle employer pour enrichir le théâtre de fes événemens? Combien fa magnificence ajoûte de dignïté à celle de fes fujets! Tous les grands Peintres qui ont fçu l'employer, & qui en ont connu les beautés, en ont tiré des richeffes & des fecours furprenans. Je ne parle que de ceux qui ont fçu les régles de la belle Architecture, qui ont poffédé l'intelligence de fes magnifiques effets, rien n'étant fi choquant dans un Tableau que l'Architecture maltraitée, dont les proportions font vicieufes, ou qui péche dans la diftribution des

lumieres ou des ombres répandues mal-à-propos ſur les maſſes. Nous n'en avons que trop d'exemples dans l'architecture peſante & barbare de Paul-Veronèſe, de Rubens, & dans celle de la plupart de nos Peintres François d'aujourd'hui.

La ſcience de la Géométrie & de la Perſpective y eſt encore plus abſolument néceſſaire, puiſque ſans elle toute compoſition ne ſera qu'une confuſion inſupportable à l'oeil. C'eſt la diverſité des plans qui doit régler la poſition des Groupes, leur ton de couleur, & leur dégradation, & c'eſt ce que la ſeule Géomêtrie enſeigne. Dans quelles abſurdités ſont tombés de grands Peintres par l'ignorance de cet Art, & entr'autres ceux dont je viens de parler Paul-Veronèſe & Rubens ? Parmi nos François le Pouſſin, le Brun,

& le Sueur l'ont obſervé avec une intelligence admirable. Ce dernier ſur-tout y a excellé. Dans le grand nombre de ſes ouvrages on en voit un exemple remarquable aux Chartreux de Paris, c'eſt le tableau de la mort de S. Bruno. Il n'y a pas une figure dont la poſition ne concoure au point de vûe de la ſcene comme à ſon centre, qui eſt le viſage du S. expirant. Ce tableau eſt un rare chef-d'œuvre aux yeux des connoiſſeurs par le grand nombre de beautés qu'ils y découvrent. Telle eſt la variété des effets de la lumiere des flambeaux dans les mains des aſſiſtans, répandue avec une ſcience étonnante ſur chaque figure, & qui produit des oppoſitions de clair obſcur admirables. Telle eſt la vérité, la ſimplicité & la facilité des Draperies de leurs habits ſi

peu avantageux à ſa compoſition par l'uniformité de la couleur & de leurs figures, qui y font cependant beauté ſans aucune monotonie. Enfin la variété des phiſionomies de tous ces Religieux & de leurs attitudes dont aucune n'eſt oiſive, exprime leurs ſentimens divers par la ſcience de peindre l'ame que cet homme unique a poſſédé dans le plus haut dégré de perfection.

On peut encore admirer les effets de cette ſcience de la Perſpective & de la bonne Architecture dans les ouvrages immortels du ſçavant & ingénieux le Clerc, Graveur célébre, dans ſes belles compoſitions des ſiéges de Louis XIV, dans ſes tableaux de l'Hiſtoire ſacrée, dans le Poëme de S. Paulin, dans ſes Mauſolées, ſes vignettes agréables, &c. C'eſt-là que l'on pourra voir & éprouver

le plaiſir que donne à nos yeux la grande intelligence de l'Architecture & de la Perſpective.

J'ai déja parlé des Portraits dans ces Réflexions, & j'ai peu de choſe à ajoûter. Quelque avantage qu'ayent ceux à l'huile ſur le Paſtel, ſoit par la difficulté d'exceller dans les premiers, ſoit par la ſolidité de leur durée, je dois à ces derniers de grands éloges par le dégré de perfection où leurs habiles Auteurs ont porté depuis quelque tems cette eſpéce de Peinture. Quels regrets pour les amateurs, que leurs fineſſes, & la vérité de leur imitation dans les chairs & dans les étoffes, qui égalent ſouvent la nature au point de tromper parfaitement le ſpectateur, que leurs beautés, dis-je, ſoient preſque auſſi fragiles que la glace qui les défend, & expoſées à périr, ou du moins à être conſi-

dérablement altérées par la chute du tableau, ou par la pénétration de l'humidité des lieux ! & nous n'en avons que trop d'exemples.

Si j'ai blâmé ci-devant dans les Portraits les déguiſemens ignobles & ſubalternes, je ne ſçaurois trop approuver les caracteres empruntés de l'Hiſtoire ſacrée & profane, ou de la Fable. Tels ſont à l'égard de la premiere les S. Jean-Baptiſte, les S. Pierre, les Madeleines, &c; & de la ſeconde les Alexandre, les Céſars, les Auguſtes, &c. Dans la Fable une infinité, Minerve, Pallas, Bellone, Diane, Hébé, Mars, Hercule, &c. Un autre genre d'allégories très-décentes, & aujourd'hui très-peu intéreſſantes, c'eſt celui des vertus morales & civiles que Paul-Veronèſe, Rubens, le Brun & pluſieurs autres ont employées avec ſuccès.

La Religion, la Piété, la Foi, la Vigilance, la Force, la Justice, le Courage, la Générosité, &c. les personnes sensées préféreront toujours de faire passer leurs traits à la postérité sous d'aussi dignes attributs, & des emblêmes aussi honorables, que sous ceux d'un Ramoneur, d'un Qinze-vingt, d'un Moine mendiant, &c.

Une attention bien nécessaire; & que n'ont pas toujours eu nos grands Maîtres & sur-tout Rubens, dans le choix & l'expression de ces emblêmes, c'est de les étayer d'attributs assez clairs pour les entendre, & ne les rendre ni équivoques, ni énigmatiques.

Encore un avis de la part du public à nos Peintres en Portraits, très-intéressant pour eux & encore plus pour l'honneur des personnes qu'ils divinisent, c'est d'employer

ployer toute leur éloquence & leur fermeté à leur perſuader la vrai-ſemblance dans le choix des Divinités & de leurs ajuſtemens, pour échapper aux railleries malignes & meritées des ſpectateurs. Si l'on eſtime avec raiſon une Dame ſenſée dont l'allégorie ou les ajuſtemens ſeront aſſortis à ſes traits, & conformes à ſon âge, ne doit pas avec autant de juſtice ridiculiſer ces vieux viſages, qui laids & ſurannés empruntent les galans attributs de la Déeſſe de la jeuneſſe, & ſe font charger de rubans & revêtir de nœuds de couleurs? Du mépris de la folle Déeſſe, on paſſe à celui de l'auteur du Portrait que l'on accuſe, & ſouvent injuſtement, d'avoir imaginé ces Apothéoſes extravagantes par une baſſe complaiſance ou par un aveugle intérêt.

Les Peintres de Portraits tombent encore dans un défaut de convenance, dont il eſt à propos de les faire appercevoir. C'eſt d'attacher fixément ſur le public, les regards de ceux à qui ils donnent quelque occupation. Quoi de plus froid & de plus oppoſé à la vérité qu'une figure qui tient un livre ou une plume, appuyée ſur une table en diſpoſition d'écrire, ou un compas ſur un Globe, ſur un deſſin, de la voir, dis-je, détourner ſes regards du ſujet de ſon action pour contempler ſans aucune néceſſité le ſpectateur & les paſſans. Les regards vagues & indifférens ne conviennent qu'aux perſonnes qui ne penſent ni n'agiſſent. Ces Portraits à la vérité ſont froids & nullement intéreſſans, mais à l'abri de la juſte critique de ne point faire ce qu'ils ſont.

Ce défaut d'attention est encore plus remarquable dans les Tableaux où sont représentées deux ou trois figures, & quelquefois des familles entieres, & où l'on ne voit aucun personnage parler à un autre, ni même le regarder. Image parfaite d'un assemblage de Statues, ou de ceux qui jouent à table à la Méduse, sorte de jeu, ou au bruit d'un signal chacun reste à l'instant immobile & garde exactement l'attitude où il est surpris, pour représenter la fable de la tête de Méduse qui pétrifioit tous ses spectateurs.

Quoique je n'aye eu dessein de parler que de la Peinture, je diraic ependant un mot des Sculpteurs. On ne sçauroit trop admirer les talens, & le nombre de ceux qui se distinguent aujour-

d'hui. (*) Loin de leur donner des avis pour la perfection dans leur Art, la plûpart de leurs ouvrages pourroient servir de régle & de modéle à tous les Artistes de l'Europe en ce genre. Tout le monde convient qu'il est infiniment plus aisé d'exceller dans la Peinture que dans la Sculpture. Privé de tous les avantages du pinceau, elle n'a pour elle que la voix de l'action, le langage de l'attitude, les graces de la position & la perfection du dessin. Que de secoûrs dans la Peinture! La vie & le sang des carnations, la vivacité de l'œil, siége de toute l'expression de l'ame, & de ses passions : la variété des tons & des couleurs dans les Draperies,

(*) Mrs. Bouchardon, le Moine, les freres Adam, Pigal, Michel-Ange-Slodz, Sali, Falconet, &c.

& leur harmonie : le bel enſemble des groupes : l'éloquence des Epiſodes : la diverſité des plans : la force des devans & des terraſſes : la beauté des fonds ſoit d'Architecture, ſoit d'un charmant Payſage : l'heureux effet des Ciels & des lointains ; tous ces ſecours ſi favorables à l'illuſion & à la magie de la Peinture, manquent totalement au bel art des Phidias & des Praxitele pour plaire & pour émouvoir, ſeuls objets de ces deux Arts. Un très-petit nombre de Sculpteurs les ont parfaitement remplis. J'en excepte les Grecs, nation ſi étonnante pour les beaux Arts, qu'elle en a été preſqu'en même tems l'aurore & le midi par les graces majeſtueuſes & la ſublimité de ſon génie, auquel tous les efforts de Rome n'ont pu atteindre, quelque admirables que ſoient ſes ou-

vrages sous l'empire d'Auguste. Ceux du siècle de Louis XIV. ont disputé la primauté à ces derniers, sinon par le nombre, du moins par la vérité & la fierté des expressions. Les Puget, les Coysevoz, les Girardon, les le Gros, les Coustou, les Flamand, les Tubi, les Marsy, & plusieurs autres ont produit des chefs-d'œuvres en ce genre qui seront immortels, si nos neveux François les estiment leur prix, & leur accordent, ce que ce siècle leur refuse. La Sculpture n'ayant donc, pour rendre la nature avec une certaine supériorité, que le beau choix des positions & des attitudes, & la perfection du dessin, nos jeunes Artistes doivent employer tout leur tems & toutes leurs forces à y exceller. Mais c'est sur-tout le choix des Sujets qui doit épuiser leurs veilles &

leurs travaux. Il en eſt très-peu qui ſoient propres à réuſſir éminemment en ſculpture ! Un ſujet ſans action, & qui n'exigera aucun mouvement dans la tête ni dans les bras des figures, ſera toujours froid & peu ſuſceptible d'intérêt. Par cette raiſon les vertus morales & civiles ſont très-difficiles à traiter avec un ſuccès diſtingué. La Prudence, la Modération, la Générosité, la Clémence, &c. Il n'en eſt pas de même des Sciences & des Talens. L'Eloquence, par exemple, de quel feu, de quelle véhémence d'expreſſion n'eſt pas ſuſceptible l'attitude d'une figure qui doit peindre le talent d'un vrai Orateur, aſſez puiſſant pour ébranler toute l'ame de celui qui l'écoute, pour la maîtriſer, & la mener où il lui plaît, pour enflammer ou éteindre les paſſions ? Quel talent plus

propre à donner du mouvement au marbre & au bronze, & à peindre les Graces que celui de la Danse? Je ne l'a cependant point encore vûe représentée à mon gré. La figure qui en porte le nom au Jardin du Palais Royal, est d'un froid & d'une attitude à glacer. C'est du choix heureux d'un instant rapide & intéressant, saisi soudainement & exprimé avec force & avec vérité, que dépend l'effet & le succès de la plûpart des ouvrages de ce bel Art.

Après avoir parlé de la Peinture & de la Sculpture, on s'attend sans doute à trouver ici quelques réflexions sur le plus sçavant de tous les Arts, & celui qui exige le plus de connoissances pour y exceller, & c'est l'Architecture. Quoiqu'elle soit placée ici la derniere, on lui doit cependant la préférence sur les deux au-

tres qui n'ont qu'un mérite d'agrément & de décoration, celle-ci réunit à ces deux avantages celui d'une utilité très-importante à la ſociété. L'Architecture eſt de tous les Arts le plus grand, le plus majeſtueux, & le plus frappant. C'eſt lui qui annonce aux Etrangers & à tous les peuples du monde la richeſſe & la puiſſance d'un Empire, & en même tems l'étendue ou la médiocrité du génie d'une Nation, ſelon que ſes Temples, ſes Palais, ſes Hotels publics & particuliers ſont bien ou mal conçus & proportionnés. Leur magnificence eſt l'époque la plus viſible & la plus durable des Regnes heureux & pacifiques, & la grandeur ou la médiocrité de leur caractere, la preuve authentique & éclatante de celui du goût du Souverain.

De tous les monumens élevés

ſous le regne éternellement célébre de Louis XIV., le ſeul Périſtile du Louvre eût été ſuffiſant pour l'immortaliſer. Sublime par la majeſté de ſa compoſition, par la juſteſſe & la perfection de ſes proportions, il a ſurpaſſé non-ſeulement tous les Edifices des Rois ſes prédéceſſeurs, mais encore tous les ouvrages d'Architecture des Empereurs d'Orient & d'Occident. Il n'eſt point de François ni même d'Etrangers, qui ne gémiſſe de ſon état, & qui ne déplore l'aveuglement de notre Nation, & ſon indifférence qui tient de la barbarie, pour le plus bel ouvrage qu'elle ait jamais conçu & enfanté, & qu'elle laiſſe tranquillement périr. L'on en ſeroit beaucoup moins étonné ſi ce Royaume étoit déchu au point de n'avoir plus d'Architecte, ni perſonne qui préſidât aux Edifices

publics & aux Palais de notre Monarque. Mais que cet état jouiſſe encore de tous ces avantages, que le Souverain ait des revenus plus conſidérables que tous ſes prédéceſſeurs, qu'il y ait des Académies d'Architecture où l'on enſeigne les régles & les belles proportions de cet art, qu'il poſſéde de bons Architectes, & qu'il n'y en ait aucun de tous ceux qui approchent la perſonne du Roi, aſſez zélé pour la gloire de ſa Nation & l'honneur de l'art qu'il profeſſe, & dont par conſéquent il doit mieux ſentir les beautés que qui que ce ſoit, qu'il ne s'en trouve, dis-je, aucun qui ait daigné parler en faveur du rétabliſſement, ni même de la conſervation de ce beau monument; voilà ce qui ſurpaſſe toute croyance & fonde un étonnement d'une eſpéce inouie, & dont il n'y a

point eû, & n'y aura peut-être jamais d'exemple.

L'on a dû être bien moins surpris que le bel Arc-de-triomphe du fauxbourg S. Antoine imaginé par le même auteur du Péristile du Louvre, n'ait pas été achevé; & que celui qui présidoit aux Bâtimens publics, en ait fait arracher jusqu'aux fondemens pour n'en laisser aucun vestige, par un caprice qu'aucun nom ne sçauroit qualifier. C'étoit dans un tems de minorité, tems toujours orageux, où il s'agissoit de fermer les playes que les dernieres années du régne précédent avoit fait à l'Etat. Il s'agissoit d'y rappeller l'abondance & la confiance qui en étoit bannies, & de soulager les peuples qui gémissoient sous le poids des besoins. Il s'agissoit enfin d'apporter un reméde prompt & réel à des maux pressans. De si im-

portans objets autoriſoient la diſtraction du Régent de ceux qui l'étoient beaucoup moins. Mais l'Etat s'étant relevé de ſes chûtes & de ſa langueur par la force de ſa conſtitution & de ſes reſſources & ayant joui pendant un grand nombre d'années d'une profonde paix ſi favorable aux Arts, & jouiſſant encore aujourd'hui de nouveau d'un ſi grand bien, cet oubli entier, & cette indifférence pour ſa gloire ſurpaſſe l'intelligence de tout homme qui penſe, & de tout François citoyen.

Je reviens aux Ouvrages d'Architecture élevés ſous le ſiècle fortuné des Arts, celui de Louis XIV. Après le Louvre & l'Arc-de-triomphe dont je viens de parler, celui de la porte S. Denis ſera toujours admiré comme un Edifice d'un goût excellent par la juſteſſe exacte de ſes proportions,

& la ſçavante harmonie de l'enſemble. L'Hôtel des Invalides, ſon beau Portail du côté de la campagne, & la coupe admirable de ſon Dome. L'Obſervatoire du fauxbourg S. Jacques; l'immenſe façade du Château de Verſailles qui regarde les jardins; la ſuperbe idée de ſon Orangerie, ſes Ecuries, enfin tous les Edifices publics annonceront éternellement à la poſtérité la grandeur & la magnificence du goût de ce Monarque.

Un abus dans cette ville bien ſenſible aux Citoyens, & dont il n'eſt pas aiſé de concevoir la durée, c'eſt que la plûpart de ſes beaux Edifices ſoient interdits à nos regards, & qu'ils ſoient non-ſeulement mépriſés, mais que l'on nous défende encore de les admirer. Telle eſt la Façade du Louvre, le Portail S. Gervais,

celui de S. Sulpice, la fontaine de la rue de Grenelle, le Portail de la chapelle des Orfevres (*) &c, vis-à-vis desquels on ne sçauroit se placer dans un point de vûe propre à les observer. Tout le monde sçait que pour bien juger des proportions d'un Edifice, il faut être dans une distance égale à sa hauteur & à sa largeur. Si elle est par exemple de 20 toises, l'œil du spectateur doit être éloigné de 20 toises du pied de l'édifice, afin que ses rayons puissent en embrasser toutes les par-

(*) Le dessin de ce Portail est de Philibert de Lorme, Intendant des bâtimens des Rois Henri II. & Charles IX. C'est le premier François qui a osé bannir le goût Gothique de notre Architecture, & y substituer les proportions de l'Antique qu'il a employées au Château des Tuileries, à celui d'Anet, de S. Maur, &c. Ce Portail a environ .o pieds de hauteur, & la rue où il est, n'a pas 12 pieds de largeur.

ties, voir ſi l'Architecte a eû égard aux régles de l'Optique dans ſa compoſition & juger de l'effet du total. Dans cette poſition l'œil du ſpectateur ſera le ſommet d'un triangle équilateral, & la largeur du bâtiment ſa baſe. Sur cette régle établie, pouvons-nous juger des proportions, & jouir des beautés de la plûpart de nos Edifices ?

En parlant de la Sculpture, j'ai parlé d'un grand nombre d'Artiſtes célébres dans cette profeſſion, que nous avons le bonheur d'avoir aujourd'hui ; je dois la même juſtice à quelques Architectes d'à préſent dont le goût & les ouvrages font honneur à la raiſon & à la nation. Quoiqu'il n'y en ait pas un ſi grand nombre que d'excellens Sculpteurs, (*) il

(*) On mettroit ici les noms de nos bons

il en eſt cependant encore pluſieurs qui avec du génie & de l'invention, ne rougiſſent point de ſoûmettre les proportions de leurs

---

Architectes qui ſe diſtinguent par leur opiniâtreté à ſuivre les régles de l'Antique, & les belles proportions dans leurs Ouvrages, ſi l'on n'étoit preſque aſſûré d'exciter la jalouſie de ceux qui penſent exceller dans cet Art par la ſatisfaction & les éloges de ceux qui les employent, & qui applaudiſſent à leurs nouveautés bizarres & déréglées. Ils les eſtiment des productions du génie, & elles en prouvent eſſentiellement le défaut, & l'ignorance de l'Art qu'ils exercent, dès que le goût ſeul leur tient lieu de régles, qu'ils mépriſent tous les principes, & par-là ſont incapables de ſentir ni de juger des beautés eſſentielles de l'Architecture. Malgré le ſilence que l'on avoit réſolu de garder ſur les noms de nos bons Architectes, oſeroit-on demander une exception en faveur du Sr. *Soufflot* choiſi par M. de Vandieres, aujourd'hui Directeur des Bâtimens du Roi, pour l'accompagner & l'inſtruire ſur cet Art dans ſon voyage d'Italie, choix auſſi honorable au diſcernement de celui qui l'a fait, qu'à l'Architecte. Si on le nomme ici préférablement à ſes confréres, l'on ne croit point qu'il leur ſoit ſupérieur en aucune façon, & ce ſenti-

Edifices à des Régles, & de croire que les vraies beautés ne sont point un effet du seul goût & du hazard. Ils ont encore assez

---

timent seroit bien éloigné du sien & de celui de l'Auteur ; mais c'est qu'il a été assez heureux de trouver une occasion, peut être unique dans un siècle, d'avoir un Edifice à construire d'une aussi grande dépense, & d'une étendue extraordinaire dans l'emplacement le plus avantageux d'une des plus grandes villes du Royaume, & où il a pû déployer sans aucune contradiction, le fruit de ses études en Italie, & sa science dans ce bel Art. D'ailleurs son Ouvrage n'étant point à portée d'être vû comme ceux de ses confréres qui habitent Paris, & dont il est éloigné de cent lieues, l'on a cru qu'il étoit de l'honneur de la Nation & même celui de ses confréres de la même Académie d'Architecture, d'en partager avec lui la gloire, & de faire connoître ce bel Edifice aux François & aux Etrangers qui l'ignorent, sans prétendre diminuer en rien le mérite des autres bons Architectes qui eussent aussi bien réussi, s'ils avoient eu l'heureuse & rare occasion d'un aussi vaste Bâtiment à élever, & dans un lieu aussi favorable.

Ce grand Edifice fait une partie de l'Hôtel-Dieu de la ville de Lion sur les bords du Rhône, & sur un quai magnifiquement cons-

de fermeté pour réſiſter aux exemples de la plûpart de leurs confréres qui n'ont point d'autres principes que leurs caprices &

---

truit. Cette Façade a 170 toiſes de longueur ſur plus de 12 toiſes de hauteur. Sa longueur a 17 toiſes de plus que la moitié de la Gallerie du Louvre ſur la Seine, eſtimée une des plus grandes qui ſoient dans toute l'Europe. L'Architecte a placé dans la longueur de cette façade trois corps avancés, dont celui du milieu eſt une eſpéce de Pavillon avec un Dôme, il a plus de ſaillie que les deux autres, & un arriere corps. Son avant-corps eſt décoré de 4 Colonnes Ioniques au premier étage & d'autant de Statues dans l'Attique. L'arriere-corps eſt orné de Pilaſtres du meme ordre. Les deux autres corps avancés de cette façade ne ſont point aux extrémités où ils auroient été très irréguliers, & nullement en relation avec le Pavillon du milieu, l'œil n'auroit pû les aſſembler; & eût été par conſéquent fatigué de parcourir un ſi long eſpace ſans trouver d'appui, ni d'objet de comparaiſon avec le ſujet principal qui eſt le corps du milieu L'Architecte n'a mis entre eux de diſtance que trois faces du Pavillon, ce qui fait une conſonance agréable ſelon les principes d'un de nos plus habiles Architectes le Sr. Briſeux, qui fait émaner toute la beauté de l'Architec-

celui de ce ſiècle amateur paſſioné des écarts de la nouveauté, de l'ornement, & du colifichet, ſi opposé à la ſimplicité majeſ-

---

ture des Proportions Harmoniques, ce qu'il a très-bien prouvé dans le ſçavant ouvrage qu'il vient de publier en 2 volumes *in-folio.* Ces deux corps avancés ſont décorés en Pilaſtres Ioniques. Toute la Façade eſt percée par 102 croiſées rangées ſur deux étages. Celles du ſecond ſont Mezanines & d'une forme différente dans les trois corps, étant arrondies par le bas & par le haut qui eſt orné d'un feſton. L'entablement, qui regne ſur toute la longueur de la façade, porte une baluſtrade de même étendue, dont les maſſifs, ſeulement dans les corps avancés, ſont chargés de Lions, ſimboles de la ville, & des armoiries en saillie du Gouverneur M. le Duc de Villeroi. Les deux étages portent ſur des Arcades au rez-de-chauſſée qui ont un tiers de plus de hauteur que les croiſées, & forment un Stilobate en boſſages comme celui de la place de Vendôme.

Cette ſage & reguliere compoſition a eû les éloges de tous les connoiſſeurs, & des Architectes françois & étrangers. Elle les mérite par la beauté & la juſteſſe des proportions de chaque partie, par le bon goût & la correction des profils & des moulures, par la ſage éco-

tueuſe qu'exige ce bel Art. L'approbation des vrais connoiſſeurs doit encourager ces Architectes à fournir leur carriere dans ce bon goût, fondé ſur des principes invariables auquel le public ſera forcé de donner un jour les éloges qu'il mérite, & que l'injuſtice, l'ignorance, & la légéreté de leurs contemporains veut en

---

nomie que l'on y remarque des Ornemens, où les ſeuls convenables & abſolument néceſſaires ont été admis; enfin par la belle harmonie du tout enſemble. On trouvera peu d'Edifices en France & dans le Pays étranger au deſſus de celui-ci. Si la Gallerie du Louvre le ſurpaſſe en longueur, & par la richeſſe infiniment ſupérieure de l'Architecture, par celle des Ornemens & de la Sculpture, celui-ci a l'avantage des proportions & du bon goût, & à cet égard il n'y a entre ces deux Edifices aucune comparaiſon. Un des grands éloges qu'on puiſſe lui donner, c'eſt qu'on a lieu d'aſſûrer qu'il ſera mis par nos neveux au nombre des Edifices du beau ſiècle de Louis XIV. Il a été très-bien gravé par J. F. Blondel, & ſe trouve chés Jombert, rue Dauphine.

vain leur dérober, en faveur des beautés capricieuſes & paſſageres des ouvrages qu'ils verront mépriſés, & peut-être ridiculiſés avant la fin du ſiécle, par l'inconſtance de la Nation, & par ceux même qui en auront été les plus zélés admirateurs.

J'aurois bien d'autres remarques à faire ſur ce grand Art; mais ne m'étant propoſé dans ces Réflexions que l'objet de la Peinture, elles ſeroient déplacées. J'eſpére les donner au public dans un écrit particulier, ſi ces Réflexions ont le bonheur de lui plaire. Le zéle pour ſon bien & l'amour des Arts, & de la Patrie ſont les ſeuls motifs qui les ont mis au jour. Heureux ſi je puis contribuer aux progrès de ceux qui l'honorent par leurs talens!

FIN.

LETTRE

DE L'AUTEUR

DES RÉFLEXIONS

SUR

QUELQUES CAUSES DE L'ETAT PRESENT

DE LA PEINTURE

EN FRANCE.

Dans

DAns la premiere Edition, ces Réflexions ſur l'état préſent de la Peinture en France, étoient ſuivies d'un Examen des Ouvrages expoſés au Louvre en 1746. qu'il ne convient plus aujourd'hui de faire paroître. On a cependant jugé à propos de redonner cette Lettre, qui fut publiée peu de tems après, pour juſtifier l'Auteur du reproche qu'on lui fit d'avoir oſé mettre au jour la Critique des Ouvrages expoſés à la ſuite de ſes Réflexions. Il a voulu renouveller la proteſtation de l'innocence de ſes intentions qui n'ont eû pour but uniquement que le zéle pour le bien de la Patrie, & le progrés des beaux Arts.

LETTRE

De l'Auteur des REFLEXIONS *sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France.*

A MONSIEUR ***

JE ne sçaurois trop vous marquer ma reconnoissance, Monsieur, de l'attention que vous avez eue, de m'apprendre que mon Ouvrage avoit indisposé quelques-uns de ceux dont j'ai parlé, & donné lieu à des critiques que vous avez la bonté de me communiquer. Cette preuve d'amitié de votre part, m'oblige beaucoup, & je vais tâcher de répondre exactement aux principales.

J'ai déclaré dès le commencement, & je le déclare encore aujourd'hui, que je n'ai jamais conçu le dessein odieux de blesser qui que ce soit, ni même de le désobliger le plus légérement. Je sçai toute l'injustice qu'il y auroit de refuser des louanges à des Ouvrages exposés en public, dès que l'on est persuadé qu'elles leur sont dûes, ou même d'en vouloir exténuer le mérite, par une critique qui ne seroit pas dans l'exacte équité. Vous me connoissez assez pour sentir l'opposition de cette idée à mon caractere, ainsi je n'ai point à me justifier à cet égard. Mais j'étois bien éloigné de penser que la répréhension la plus ménagée, fût chés la plûpart des hommes une offense réelle. Je vois à present combien le nombre est petit de ces ames fortes & assez elevées, pour sen-

tir la néceſſité d'une ſage critiques, afin d'arriver à la perfection. Les grands génies ſont ſeuls capables de l'aimer, de la rechercher, d'en connoître le prix, & d'avouer lui devoir ces traits de lumiere qui les portent rapidement à la ſupériorité. Les eſprits d'une moindre étendue, & qui compoſent la multitude, aveuglés la plûpart par l'intérêt, & par l'amour propre qui les rend éternellement ſatisfaits de leurs productions, négligent une gloire qui leur coûteroit du tems & des travaux. Ils évitent ceux qui voudroient les éclairer ſur leurs imperfections, & leur refuſer les éloges dont les flateurs les corrompent, ou que les ignorans leur prodiguent de bonne foi.

Vous me dites enſuite qu'une Critique imprimée doit être irrépréhenſible, & vous ajoûtez que

plusieurs perſonnes ayant trouvé dans la mienne de la vérité, avec de la juſteſſe & de la force dans les expreſſions, ont en même tems remarqué beaucoup de fautes dans le grammatical de la diction, & quelques conſtructions obſcures. J'avoue avec ſincérité mes négligences à cet égard, quoiqu'elles ſemblent pardonnables à un particulier qui n'eſt nullement Auteur de profeſſion, & n'a point envie de le devenir. La lumiere de l'impreſſion me les a fait appercevoir, lorſqu'il n'étoit plus tems de les corriger. A mes propres fautes, l'Imprimeur a encore ajoûté les ſiennes. Des mots entiers oubliés, tranſpoſés, des corrections très-eſſentielles omiſes, inconvéniens inévitables dans les Ouvrages imprimés chés l'Etranger, & loin des yeux de l'Auteur. Vous voulez cependant m'en-

courager en m'aſſûrant que l'on ne retireroit aucune utilité de la Critique, ſi l'on préféroit au fonds des choſes, & à l'avantage de l'inſtruction, l'analyſe ſcholaſtique des régles de la Sintaxe. Les Critiques, dites-vous, qui ne tombent que ſur des mots, & l'arrangement des périodes, ſont ordinairement aſſez frivoles, & méritent peu d'attention. Ce n'eſt pas tout à-fait mon ſentiment, & je crois que les penſées les plus juſtes préſentées au Lecteur d'une façon ambigue, obſcure, ou peu correcte, ne ſçauroient plaire en aucun genre d'écrits, & ſur-tout dans celui de la Critique.

Je m'étois en quelque ſorte attendu à ce dernier reproche de la part du Public, & il ne m'a point ſurpris. Mais je vous avouerai l'avoir beaucoup été, lorſque l'on m'a inſtruit d'un Paradoxe que

l'on s'eſt efforcé d'établir dans une aſſemblée publique, (*) *Qu'il eſt abſolument néceſſaire de profeſſer un Art pour en parler avec juſteſſe, & oſer en publier les défauts.* Cette maxime m'a paru fort étrange, & a trouvé peu de partiſans. Et quels auroient été nos Hiſtoriens, nos Orateurs, nos Poëtes, nos Muſiciens, nos Académiciens même les plus célébres, ſi leurs Confréres avoient eû ſeuls le droit d'examiner leurs Ouvrages, & d'en juger? Auroient-ils trouvé des cenſeurs de bonne foi & des conſeils déſintéreſſés dans leurs concurrens? Rivaux pour la plûpart, & ambitieux de la primauté; l'envie, la complaiſance, les égards, la politique, & mille intérêts perſonnels, euſſent fait taire leur cenſure, & voiler leurs défauts, ou même leur donner des éloges.

(*) L'Académie de Peinture.

Ce n'eſt donc que dans la bouche de ces hommes fermes & équitables qui compoſent le Public, & qui ne tiennent aux Artiſtes, ni par le ſang, ni par l'amitie, ni par la profeſſion, que l'on peut trouver le langage de la vérité. L'opinion que je combats, eſt d'autant plus ſingulierement étonnante, que ceux qui en ſont les inventeurs, la condamnent eux-mêmes, en expoſant toutes les années leurs Ouvrages aux jugemens du Public; expoſition qui ne ſeroit plus qu'un vain ſpectacle pour amuſer ſa curioſité, & braver ſa critique uniquement réſervée aux gens de l'Art, & à leurs infaillibles Confréres. Je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ſérieuſement une opinion auſſi nouvelle que dangereuſe, & je penſerai toujours que rien ne ſçauroit être plus utile & plus impor-

tant aux Arts comme aux Lettres, que les déciſions du Public, lorſqu'elles pourront arriver juſqu'aux Auteurs, ſans paſſer par l'organe perfide des adulateurs, ou par celui des admirateurs ignorans. J'y joins encore celui des perſonnes paſſionnées & incapables de ménagemens. Ce ſont ces égards, dont un galant homme ne ſçauroit ſe diſpenſer dans la ſociété, qui ne m'ont pas permis de rapporter les ſentimens de ce Public tels à beaucoup près qu'il les a prononcés; j'ai eu une attention ſévére à émouſſer, non-ſeulement le piquant de ſa Critique, mais encore à affoiblir la ſincérité déſobligeante de ſes jugemens. Sans cette précaution j'aurois trop humilié l'amour propre de nos Artiſtes qui s'eſtiment parfaits. Et quelle révolte n'eût pas cauſé cette imprudence, puiſque mal-

gré tous les adoucissemens que je me suis efforcé d'employer, je n'ai pas laissé d'en mécontenter quelques-uns, en rapportant les jugemens sur leurs Tableaux alors exposés au Salon ? J'avoue que j'aurois pû parler en même tems de leurs Ouvrages d'un bon ton de couleur, qui se voyent ailleurs, & qui décorent plusieurs Eglises, & font l'ornement des Maisons Royales & de nos beaux Hôtels. Tels sont ceux des Sieurs Boucher & Nattoire à l'Hôtel de Soubise, & chés M. Orry, Peintres estimés, à qui la Nation est redevable, & sur-tout au Sieur Boucher, du haut dégré de perfection auquel ils ont porté, conjointement avec le sçavant Oudri, la Manufacture Royale de Beauvais aussi renommée aujourd'hui chés l'Etranger que dans le Royaume. Des Talens aussi utiles leur ont

acquis à juſte titre, la réputation dont ils jouiſſent. Cette réputation étant un bien réel qui leur appartient, d'autant plus précieux, qu'outre la diſtinction flateuſe du rang, elle ne peut qu'être avantageuſe à leur fortune; rien ne ſeroit plus contraire à l'équité & au devoir de bon Citoyen, non-ſeulement de vouloir les en priver, ſi la choſe étoit poſſible, mais même d'y vouloir donner la plus légere atteinte.

Je paſſe pluſieurs endroits de votre Lettre, pour venir à l'article du Portail S. Sulpice. Vous convenez qu'il n'a point eu le ſuffrage du Public, ni celui des Connoiſſeurs, moins encore celui de nos judicieux Architectes; ſoit par l'aſſemblage de cette multitude de colonnes, dont la diſtribution n'eſt point heureuſe,

ſoit par l'ordonnance & la compoſition du total, qui n'eſt convenable ni au lieu, ni au reſte de l'Edifice, ſoit enfin par beaucoup d'autres défauts, dont l'énumération ſeroit trop longue. Vous ajoûtez enſuite, qu'il ſembleroit par la façon dont j'en ai parlé, que l'Auteur de ce Portail ſeroit encore coupable du goût médiocre de l'intérieur de l'Egliſe. Je ſçai, M. qu'il n'y a point eu de part, la Tribune exceptée; mais ayant été vivement frappé de l'injure faite à nos Architectes François Académiciens, par la préférence d'un Etranger qui ne leur eſt nullement ſupérieur dans la ſcience de la bonne Architecture, pour un ouvrage auſſi important & d'une dépenſe immenſe & incroyable; j'avoue que je puis avoir été trop loin, & même injuſte dans la qualification que je

lui ai donnée. Quoique je ſois tombé d'accord avec tout le monde de ſa grande capacité & de la fécondité de ſon génie dans la partie de la décoration & de la mécanique qui en dépend, ſoit pour le Théâtre, ſoit pour la magnificence des Fêtes publiques. Je pourrois même encore ajoûter à ce talent, celui des Tableaux d'Architecture pour les Cabinets, y ayant dans les ſiens des effets pittoreſques ſçavans & aſſez heureux. Mais permettez-moi de vous faire remarquer en paſſant, qu'il eſt très-rare, que même les meilleurs Peintres d'Architecture ſoient d'excellens Architectes; je pourrois même avancer que c'eſt une choſe preſque impoſſible aux grands Décorateurs, & en voici la raiſon. Accoutumés à prodiguer les embelliſſemens néceſſaires à l'illuſion du Spectacle, & à l'éclat

des Décorations qui les obligent de multiplier les parties qui en font la richeſſe & la ſomptuoſité, ils ſacrifient toujours aux ſaillies de leur imagination & aux écarts ſi chers aux Ultramontains, cette ſage ſimplicité, qui fait ſeule la grandeur & la nobleſſe d'Architecture. Ils ne ſçauroient eſtimer ni pratiquer cette ſçavante économie des beautés, dont les Manſart, les de Broſſe, les Perrault, &c. ont été ſi avares. Economie qui a fait la célébrité de leurs Edifices élevés ſous Louis XIV, & ſupérieurs à tous ceux de leurs contemporains dans l'Europe, & principalement dans la ſuperbe façade du nouveau Louvre; Ouvrage d'une perfection ſublime, & dont l'aſpect ſeroit ſi frappant par ſa majeſté & ſa magnificence qu'il auroit la primauté en ce genre, ſur tous ceux qui ſont connus.

Je viens à la fin de votre Lettre, & au dernier reproche qui m'a été fait, d'avoir gardé l'Incognito. L'on s'eſt efforcé, dites-vous, de jetter un caractere odieux ſur toute Critique anonime. La ſingularité de ce reproche ne m'a pas moins étonné que celle du Paradoxe que j'ai combattu ci-deſſus. Non-ſeulement je ne me crois pas coupable de ne m'être point nommé, mais je penſe encore avec un de nos plus grands Ecrivains, qu'il n'eſt jamais permis à qui que ce ſoit de le faire, quelque modeſte & quelque équitable que ſoit ſa Critique. N'eſt-ce pas défier le Public, & lui dire hardiment que l'on ne craint point la cenſure des déciſions que l'on publie, dès que l'on oſe ſe montrer à viſage découvert? Et d'ailleurs, quelle autorité auroit pû donner à ma Critique le

nom d'un inconnu ? Si mes remarques ſur les défauts des Ouvrages expoſés ſont vraies, qu'importe de quelle part vienne la vérité à ceux qui la déſirent ? Si elles ſont fauſſes, elles ne méritent que du mépris, étant l'ouvrage d'un Anonime. En me nommant, n'aurois-je pas affiché l'envie de tirer de la vanité & de la réputation de ma Critique ; & j'ai déclaré dans mes Réflexions que je renonçois entiérement à cette frivole gloire, en expoſant en peu de mots les motifs qui m'ont déterminé à les écrire, & que je vais vous dire ici un peu plus au long.

La paſſion née avec moi pour les beaux Arts ; l'étude ſinguliére & approfondie de ce qui conſtitue leurs vraies beautés, que j'ai faite dans toute l'étendue du Royaume, pendant mon ſéjour en Flandre,

dre, & en Hollande, où j'ai examiné avec réflexion les chefs-d'œuvres des grands Maîtres d'Italie, d'Allemagne, & des Pays-bas que l'on y trouve en abondance. Un commerce long & fréquent, & de ſolides raiſonnemens avec les plus grands Peintres de notre Nation dont je regrette tous les jours la perte, & en dernier lieu avec le Sr. le Moine, dont la docilité & la prévention à mon égard ont éte au point de faire pluſieurs changemens ſur mes remarques dans ſon incomparable plat-fond de Verſailles. Un ſentiment vif des expreſſions fines & touchantes de cet Art divin, dont le but eſt d'élever l'ame du ſpectateur, de la remuer, & tout-au-moins d'exciter l'admiration, quand il ne peut inſtruire. Enfin un intérêt très-vif pour ſes progrès parmi

nous : mais par-dessus tout, le zéle ardent & courageux d'un Citoyen, à exposer les abus qui deshonorent sa Nation, & contribuer à sa gloire, en proposant les moyens les plus prompts & les plus faciles d'y remédier. Voilà les seules raisons qui m'ont mis la plume à la main, & m'ont attiré des remecimens de tous les bons François.

Vous m'exhortez en finissant ; & vous me pressez vivement de donner une nouvelle édition de ce petit Ecrit extrêmement correcte, avec des Remarques sur les Ouvrages nouvellement exposés au Louvre. Vous me dites, pour m'y engager, que j'aurois cette année-ci un vaste champ pour la Critique, sur-tout dans le genre de l'Histoire. Voilà précisément, M. ce qui m'oblige d'y renoncer. Vous êtes encore

bien éloigné de me connoître, ſi vous ignorez ma diſpoſition naturelle à louer, & mon antipathie à blâmer, & à publier ce qui peut faire tort à l'honneur de la Nation dans les Ouvrages de notre Ecole. Je ne puis aſſez montrer ma joye & ma ſatisfaction en voyant les vraies beautés de nos Peintres ; j'aime à les ſentir & à les faire ſentir, à les détailler, & même à les exagerer aux Spectateurs. Mais je vous avoue en même tems la douleur que m'a cauſé cette année-ci la ſtérilité de nos Peintres d'Hiſtoire, à l'expoſition des Tableaux pour S. M. Douleur qui a été vivement augmentée par les plaintes du Public, du défaut de génie dans le choix des Sujets, & de la froideur & de la médiocrité dans l'exécution. On convient cependant qu'il y en a quelques-uns

à excepter, & où il y a de vraies beautés : Ce qui a ſur-tout excité les regrets les plus unanimes, ç'a été le progrès rétrograde de ceux mêmes dont les Ouvrages nous avoient comblés de joie l'année derniere, par les eſpérances d'une prochaine perfection. Eſt-ce le défaut de Mécènes & de Protecteurs ? Eh, que pouvoit faire de plus avantageux à la Peinture, la Perſonne à qui S. M. a confié le ſoin du ſoutien & de l'avancement des beaux Arts, que d'encourager nos Peintres d'Hiſtoire par des récompenſes ! Seroit-ce dans celui que le Roi a nommé ſon premier Peinrre, un manquement de zéle & d'ardeur pour exciter, & pour perfectionner les talens de ſes Confréres ? Encore moins, puiſque l'on ne ſçauroit s'en acquitter avec plus d'activité & d'intelligence. Quelle eſt donc la

ſource de la langueur & de la léthargie préſente de notre Ecole? ſi ce n'eſt l'amour propre de ceux qui la compoſent, dont la plûpart adorateurs de leurs productions, & n'imaginant rien qui leur puiſſe être ſupérieur, contents de leurs idées, dédaignent les jugemens des perſonnes éclairées & ſévéres, & les ſentimens de ceux dont la juſteſſe & l'élevation du génie, ſeroit capable de les ramener au bon goût, de leur ouvrir de nouvelles routes, d'échauffer leur ame & leurs compoſitions muettes & inanimées par des traits d'éloquence & de vie. Ceux qui ont été choiſis cette année pour travailler aux Tableaux du Roi, méritent cependant quelque indulgence, n'ayant pas eu, à ce qu'ils diſent, tout le tems néceſſaire pour imaginer de grands Sujets, ni porter leurs Ou-

vrages à une certaine perfection. L'on sçait que le Peintre inventeur & original est autant que le grand Poëte, susceptible de ce beau feu, de cet enthousiasme, auquel on ne commande point, & dont il faut attendre l'inspiration. Mais n'auroient-ils pas eu assez de loisir pour chercher des traits d'Histoire ou de Fable plus intéressans & moins usés, ou qui n'eussent pas été traités divinement par nos plus grands Maîtres? C'est en ce cas qu'un Peintre estimé, en répétant & en affoiblissant nécessairement par la répétition une pensée excellemment rendue, & au-dessus de laquelle il ne sçauroit s'élever, tombe en ce moment dans le rang abject du Plagiaire, & au-dessous de son mérite personnel par la comparaison. D'autant plus imprudent de lutter avec des Peintres du pre-

mier ordre, qu'il sentira moins l'inégalité de force dans le génie, & qu'il lui manque cette chaleur d'imagination si nécessaire pour l'expression du grand beau, & de ce pathétique qui frappe & qui émeut par les mouvemens & les positions éloquentes de ses Figures. Il ignore même son incapacité à imaginer ces phisionomies de caractére, qui donnent la vie aux personnages, & les font parler à nos regards par leur noblesse, leur décence, & ce qui est bien essentiel, par le jeu des traits du visage rélatif à leur rolle, & convenable à leur place; enfin par cette expression d'ame & de sentiment qui doit suppléer à la parole, & sans laquelle tout Tableau d'Histoire n'est que de la toile & des couleurs.

Un coup d'œil jetté sur les Ou-

vrages admirables qui décorent cette belle Gallerie où ſont expoſés les nouveaux Tableaux, & où l'immortel le Brun a déployé l'étendue immenſe de ſon génie, inſtruira plus en un inſtant ſur la richeſſe de l'Ordonnance & la ſublime vérité de l'expreſſion, que l'ennui d'un plus long diſcours. Qu'il me ſoit permis au ſujet des chefs-d'œuvres de Peinture que l'on admire dans cette Gallerie, de publier les allarmes de tout Paris ſur leur prochain dépériſſement, par la négligence à la quelle ſont abandonnées ces célébres Batailles d'Alexandre qui ont porté par le ſecours des Eſtampes dans tout l'Univers, la gloire de leur Auteur & de la Nation, & la perfection de notre Ecole dans ſes plus beaux jours.

Je n'ai garde d'entrer, ainſi que

que je vous l'ai promis, dans aucun examen particulier des beautés ni des défauts d'un ſeul des Tableaux expoſés. Je m'en tiendrai exactement à ce que je viens de vous en dire.

Après m'avoir exhorté dans votre Lettre à continuer ma Critique par l'abondance de la matiére, vous faites un dernier effort pour me vaincre par les ſentimens de reconnoiſſance que je dois, dites-vous, au Public de l'accueil qu'il a fait à mon Ouvrage. J'aurai l'honneur de vous répondre, que quelque agréable que m'ait été cet accueil, je crois le devoir bien moins à la valeur de l'Ecrit, qu'au goût de ce Public pour tout ouvrage de Critique. J'aurois cependant à me féliciter du ſuffrage honorable qu'il a obtenu de quelques perſonnes d'un grand nom & du premier ordre;

& particuliérement d'un Magiſtrat dans une place élevée, chés qui l'amour & la connoiſſance des beaux Arts ſemblent égaler le zéle ardent pour le bonheur de ſa Patrie qui fait toute ſon ambition, & l'objet de ſes travaux. Je pourrois encore parler de la ſatiſfaction très-flateuſe que m'ont donné les témoignages de reconnoiſſance de quelques Artiſtes, qui non-ſeulement ont ſouſcrit à ma Critique, mais qui ont encore eu le courage d'en profiter en corrigeant leurs défauts. Cependant j'avouerai avec franchiſe, que toutes ces ſatisfactions n'ont pû balancer la peine que m'ont fait les mécontentemens de quelques perſonnes. Je ne puis donc me rendre à vos ſollicitations de travailler à l'examen des Ouvrages nouvellement expoſés, & auquel un nombre infini de perſon-

nes m'ont invité. Quelque utilité que je m'y propoſe, les moyens en ſont trop pénibles à un homme vrai, & les ſuccès preſque toujours douteux. Peu idolâtre de l'encens du Public qui n'eſt qu'une vaine fumée, un éclair qui diſparoît preſque auſſi-tôt qu'il a brillé ; je ſuis aujourd'hui plus convaincu que jamais de l'erreur de ceux qui dans un état privé & ſans beſoins, ſacrifient au zéle pour la Patrie, & au nom frivole d'homme de goût, les deux ſeuls biens dignes à mon gré de notre ambition, la tranquillité & l'indépendance. Tréſors précieux & divins ! mais dont les hommes ignorent le prix. Je dis la tranquillité, parce qu'il n'eſt plus de repos pour un Ecrivain qui eſpére follement ſatisfaire le Public, en répondant à ſes Critiques. Si j'ajoûte l'indépendance, c'eſt que

tout Auteur porte les fers de la bizarrerie de ce Public & de sa malignité. Je viens de l'éprouver à l'occasion de ce petit Ouvrage, où l'on s'est efforcé de travestir en contre-vérités, & de donner un sens ironique & malin aux éloges les plus sincéres d'une personne en place, & de qui les beaux Arts ont à se féliciter de la protection & des récompenses. Comment pourrois-je donc préférer ces dégoûts & cet esclavage, à la douceur d'une heureuse obscurité, où imperceptible aux hommes méchans & hors de la portée de leurs traits, je n'interromps mon loisir que par une attention agréable à cultiver l'estime, & à jouir de l'amitie d'un petit nombre de personnes que j'ai éprouvées dignes de la mienne? Là, content du titre de Philosophe ignoré & qu'on ne lit point, je sens que

ce peu d'amis que l'on connoît, valent cent lecteurs que l'on ignore. D'ailleurs, quand j'aurois le bonheur de plaire à tous les esprits, ce qui eſt impoſſible, ce ne ſeroit point impunément. L'envie eſt toujours à côté du ſuccès, & s'il eſt un plaiſir, il coûte trop cher aux bons cœurs, dès qu'il leur attire le plus petit ennemi, malgré l'intention la plus louable. C'eſt ce dont vous avez eu la bonté de m'avertir, Mr. au ſujet de mon Ouvrage. Je ne m'étois point flatté d'être infaillible, & j'avoue de bonne foi, que je puis m'être trompé dans mes Remarques; mais j'avoue en même tems être prêt à me rétracter dès que l'on m'aura convaincu d'erreur. Eh quel homme en eſt exempt, puiſqu'elle eſt le partage de l'humanité! En attendant cette grace du Public,

je goûte dès-à-présent dans cet aveu de mes fautes, la satisfaction la plus sensible à tout Homme qui aime la vérite, & qui cherche de tout son cœur à la connoître.

Aberrare à Vero humanum est, fateri divinum.

Just. Lips.

Je suis, MONSIEUR, &c.

LETTRE
A
L'AUTEUR
DU
MERCURE.

LETTRE

A l'Auteur du MERCURE, *contenant une justification de l'Auteur sur des Brochures qu'on lui a injustement attribuées.*

JE vous fais, Mr. des remercimens très-sincéres de la façon obligeante dont vous avez parlé de l'Ombre du grand Colbert dans le Mercure, & je vous prie de croire que j'y suis très-sensible. Je ne l'ai pas moins été à l'accueil que le Public a fait à cet ouvrage. Quelle a été ma joye d'avoir trouvé un si grand nombre de Citoyens & de vrais François qui soupirent après le rétablissement de l'honneur & de la décence du Louvre, & la li-

berté de ſa façade ! qui déſirent de tout leur cœur, & contribueroient de leur propre bien à l'achevement d'un Édifice qui ſeroit la gloire de la Nation, le monument le plus ſuperbe du régne de Louis XV, & dont le ſeul aſpect publieroit avec autant d'éclat que toutes les bouches de la Renommée, la ſublimité du goût François.

Mon deſſein dans la réſurrection de Colbert, ce Miniſtre immortel, a été de reſſuſciter avec lui la grandeur, & l'ancienne vigueur du génie de la Nation, non-ſeulement dans les beaux Arts, mais dans tout ce qui peut ſervir à la puiſſance & à la ſplendeur de ce Royaume, & d'engager ceux qui diſpoſent des génies & des talens, à les relever de l'état d'abaiſſement & de médiocrité où ils ſont tombés. Si

mon deſſein n'a malheureuſement aucun effet, ſoit par la révolution prodigieuſe qu'un tems fort court a fait ſur nos eſprits, ſoit par la fatalité des circonſtances, au moins j'aurai la gloire d'avoir défendu le bon goût contre les abus & l'ignorance qui lui portent tous les jours des coups funeſtes, & lui font des playes incurables. J'aurai chés la poſtérité le triſte honneur d'avoir vû mes efforts applaudis par tous les vrais Citoyens & les généreux François mes contemporains, non-ſeulement par ceux de la Nation qui ſont dans les premieres places, mais encore par les plus illuſtres Etrangers.

Je viens au ſujet de cette Lettre. Vous avez dit, Mr. en parlant de l'Ombre du grand Colbert, *Que ſon Auteur étoit déja*

connu par d'autres ouvrages ſur les beaux Arts. Ayant appris de pluſieurs perſonnes que l'on m'a attribué les brochures ſur cette matiére, où l'on a critiqué très-durement quelques ouvrages de nos Peintres & de nos Sculpteurs qui ont le plus de réputation, j'ai l'honneur de vous écrire pour me plaindre d'une imputation auſſi injuſte & auſſi fauſſe. Après la Lettre que je donnai à la ſuite de mes Réflexions ſur les cauſes de l'état préſent de la Peinture en France, où j'expoſai mes ſentimens à ce ſujet, aurois-je dû m'attendre à une calomnie qui m'a été extrémement ſenſible? J'y avois dit, *qu'attaquer ſans menagemens les talens d'un Artiſte, & la réputation qu'ils lui ont acquiſe, c'étoit lui enlever non-ſeulement la ſatisfaction qui fait le bonheur de*

ſa vie, je veux dire l'opinion de l'excellence de ſes ouvrages, mais encore lui ravir le fruit de ſes travaux, & tarir la ſource de ſa fortune en ruinant ſa réputation, ſon bien le plus flateur & le plus ſolide. Quelle apparence qu'après m'être élevé contre cette injuſtice, & ſans aucun intérêt que celui de l'équité & du bien général de nos grands Artiſtes, je me fuſſe rétracté auſſi indignement & preſque au même inſtant ! Et d'ailleurs quel eſt le but de mes Ecrits ? N'eſt-ce pas uniquement le progrès des Arts & leur perfection ? Comment donc aurois-je pris une voie auſſi oppoſée à mon deſſein, que celle de bleſſer l'amour propre de ceux qui y peuvent le plus contribuer, avec les armes les plus offenſantes ? Parfaitement convaincu qu'une Critique violente & groſſiérement

ſincére n'a jamais produit que la haine du Cenſeur, & ce qui eſt bien plus important, le découragement de l'offenſé. Je ne parle point des torts que ces Critiques ont dû faire aux Ouvrages expoſés, en prévenant contre eux ceux pour qui ils étoient deſtinés. Attentat à la fortune de leurs Auteurs, que j'eſtime très-grave, & dont je me croirois irréparablement coupable.

Il eſt douloureux pour moi de n'avoir pu perſuader par le ton de mes Ecrits, que je ne ſuis critique ni par goût, ni par humeur, & encore moins par intérêt; mon état étant ſans beſoins, & ayant en horreur les reſſources infâmes d'une plume vénale, ou chargée de fiel, que la malignité de l'homme & ſes goûts pervers ne rendent que trop ſûrement & trop facilement lucrati-

ves & avantageuſes à ſa fortune.

On auroit tort cependant de conclure de la facilité d'une Critique amere & ſans égards, celle d'une Critique modérée & en même-tems utile, ni qu'elle fût même plus aiſée que la louange. Je crois qu'une cenſure armée de traits perçans & empoiſonnés, qui affligent & qui déſeſpérent, une cenſure impétueuſe, qui ne connoît de frein que la licence, & de juſtice que ſa paſſion, coûte peu à l'eſprit abondamment aidé de la corruption du cœur. Mais une cenſure exacte, & en même tems douce & modeſte, qui ne veut point briller par l'étalage de ſes connoiſſances, ni trop humilier l'amour propre en levant entiérement le rideau, mais ſeulement faire appercevoir aux Auteurs des fautes abſolument inviſibles à leurs yeux : une Cenſure adroite, dé-

tournée, ou voilée ſous une fiction qui préſente les défauts à leurs regards obliquement & comme dans un miroir de réflexion; qui toujours attentive à ne point bleſſer, n'a pour armes qu'un compas & une balance que ni la prévention, ni les antipathies de caprice, ni aucun intérêt perſonnel ne ſçauroient faire incliner par de faux poids, & qui cependant ait aſſez d'attrait, & de force pour plaire & pour corriger, non, non, cette façon de critiquer, la ſeule qui convienne à un galant homme, n'eſt point aiſée, & je la tiens beaucoup plus difficile que la louange; cet art eſt ſi funeſte à tous les hommes dont il accroît l'orgueil inné, & corrompt toutes leurs idées, & ſur-tout leurs ſentimens ſur leurs productions.

Je déclare donc non ſeulement

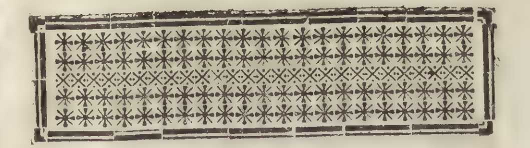
que

que je n'ai aucune part à ces brochures qui contiennent des Critiques indécentes, & si peu mesurées pour les expressions; mais j'ajoûte encore que je les blâme hautement, en convenant cependant que la plûpart des ouvrages qui y sont critiqués, je ne dis pas tous, le sont avec connoissance, & qu'il n'y manque que le ton & la maniere. J'avoue encore que l'on y trouve des réflexions sensées, & des projets dont l'exécution seroit fort avantageuse à l'embellissement de Paris & au bon ordre, aussi bien qu'aux progrès des Arts. Vous m'obligerez, Monsieur, en mettant dans votre Mercure cette déclaration, ou plu-tôt ce renouvellement public de mes sentimens. J'ai l'honneur d'être, &c.

D. L. F. D. S. Y.

REMERCIMENT
DES HABITANS
DE LA VILLE DE PARIS
A SA MAJESTÉ,
AU SUJET DE L'ACHEVEMENT
DU LOUVRE.

Ee ij



REMERCIMENT
DES HABITANS DE LA VILLE DE PARIS A SA MAJESTÉ, AU SUJET DE L'ACHEVEMENT DU LOUVRE.



IRE,

ENFIN les vœux de Vos Sujets ſont exaucés. Vous avez décidé du ſort de l'Edifice de Votre Royaume le plus important à Votre gloire & à la ſienne, & Vos ordres ſont donnés pour

achever le Louvre. Il n'appartient qu'aux grands Rois d'étonner la poſtérité par des Monumens qui immortaliſent leur Regne, & le Louvre ſeul pouvoit remplir cet auguſte projet.

C'étoit depuis long-tems un ſujet de douleur bien ſenſible aux vrais François & aux Citoyens zélés pour leur Patrie, d'avoir dans le ſein de leur Capitale un Palais d'une auſſi rare beauté, & de le voir non-ſeulement imparfait, & livré par ſon abandon à une ruine prochaine; mais encore enſeveli dans les deshonneur, & fermé aux regards même de Votre peuple, & à l'admiration des Etrangers. Nous avions d'autant plus lieu de gémir ſur ſon déplorable état, que ce ſuperbe Périſtile eſt l'ouvrage d'un François, & peut-être le plus honorable à la France. Eh!

qu'eſt-ce qui fait la gloire d'une Nation ? Qu'eſt-ce qui met le ſceau éternel à ſa véritable grandeur, ſinon ſes chefs-d'œuvres dans les Lettres & dans les Arts ? Si Paris n'eût eu qu'un exemplaire des ouvrages divins de Corneille, de Racine & de Moliere ; & qu'un ordre bizarre, mais abſolu, l'eût enfermé dans un cabinet inacceſſible, de quelles ténébres cette barbarie eût obſcurci le génie François, ſupérieur par ſes immortelles productions aux modéles même les plus parfaits de l'Antiquité ? A quel état humiliant de médiocrité, cet attentat eût fixé ſa réputation qui remplit aujourd'hui les deux Hémiſphéres, & que nos meilleurs écrits préſens & à venir n'euſſent peut-être jamais élevé au même point de grandeur ! Comment aurions-nous pû, ſans la publicité

de ces glorieux titres, convaincre tous les peuples ſçavans de l'Europe de notre primauté Littéraire, & ſur-tout dans le double Poëme Théatral ? Il en eſt de même, SIRE, de l'ouvrage admirable de Perrault, & de la ſublime ordonnance de ces majeſtueux Portiques, rivaux de ceux d'Athènes & de Rome par leurs ſçavantes proportions, & leur magnifique étendue, qui forment la ſuperbe façade de votre Palais. Elevés au milieu de nous, & interdits à nos regards, on eût été réduit à les admirer dans des deſcriptions, ou dans des gravures. Mais quelle froide admiration ! Quel parallele en Architecture de la vûe des deſſins, avec celle du corps de l'édifice ! N'eſt-ce pas celui de l'ombre avec la réalité ? L'aſpect ſeul de la grandeur de toutes ſes parties, de la juſ-

teſſe de leurs proportions, & de l'harmonie qui en réſulte, porte à l'ame cette impreſſion de majeſté qui la ravit, & que rien ne ſçauroit égaler ni ſuppléer.

Combien d'Etrangers dans l'impuiſſance de venir à Paris, ont eſtimée impraticable l'élévation de ce merveilleux Palais ſur les deſſins gravés qui leur en ſont parvenus ! Pluſieurs Architectes concurrens de Perrault, jaloux de l'excellence & du ſuccès de ſon deſſin préſenté à Louis XIV., & ne pouvant déſavouer la ſublimité de ſon ordonnance qui força l'envie même à l'approbation, ſe vengerent en ſoutenant ſon exécution impoſſible. Quel projet chimérique, dirent-ils, de vouloir élever une Architecture ſolide ſur de telles proportions ? A-t-on l'exemple de quelqu'édifice où les architraves & les plat-fonds,

aient une portée de cette étendue dans les entre-colonnes ? A peine l'entablement & l'attique seront construits, que l'on verra ces plattes-bandes si hardies s'affaisser, & entraîner la ruine de l'édifice. Génies vulgaires ! Censeurs aveugles ! qui ignoroient les ressources de ce grand Architecte dans la science du Trait, & de la Coupe des pierres ; science qui tient du prodige, & dont l'œil admire d'autant plus les merveilles, qu'il les voit avec effroi. Ce fut par elles que Perrault triompha sans peine des impossibilités qu'on lui opposoit.

Colbert, fortement persuadé que sans l'étude des hommes & de leur valeur, le Monarque est sans force, & le Ministre sans réputation, non-seulement connoissoit les grands talens, mais il les mesuroit au point de calculer les

différences de leur étendue. Sûr de celle de Perrault, il méprise les prédictions de ses envieux, quoiqu'importantes en apparence, & adopte son plan avec une hardiesse tranquille. On travaille à l'exécution, l'ouvrage s'éleve, & leurs cris continuent. Qu'est-il arrivé ? Le tems a démontré leur ignorance, & éternisé l'habileté de l'Architecte. Depuis soixante & dix-neuf ans ce miracle de l'art, cette Colonnade subsiste avec autant de fermeté & d'immobilité dans toutes ses parties, qu'aux premiers jours de sa construction.

Rien n'eût manqué, SIRE, aux désirs de vos Sujets, ni au suprême honneur du Louvre, s'il eût pu voir l'Image de son Bienfaiteur placée à son entrée, ne pouvant jouir du bonheur de le posséder. Mais ç'eût été pour lui

trop de faveurs à la fois, après celle d'avoir été tiré de ſon aviliſſement, & rendu à la décence. Bien-tôt l'exécution de Vos ordres, va impoſer ſilence à nos Voiſins. Bien-tôt nous n'aurons plus à rougir de leurs reproches humilians de légéreté & de mépris pour nos plus excellentes productions, dès qu'elles ont perdu le mérite national, ſupérieur à tous les autres, celui de la nouveauté.

Quelle joye pour les habitans de cette Ville, SIRE, & pour tous les François, lorſque ces bâtimens indécens, ennemis de Votre gloire & de la nôtre, tomberont à la voix de Votre Majeſté, & que leur chûte nous découvrira le plus magnifique ſpectacle en ce genre dont les yeux puiſſent être frappés ! Quel beau jour pour cette Capitale ! C'eſt

alors que toutes les voix de vos Sujets déja réunies pour bénir le Monarque qui a donné ſi généreuſement à toute l'Europe une Paix ſi déſirée & ſi long-tems attendue, formeront de nouveaux concerts d'acclamations pour rendre graces à Votre Majeſté d'en avoir employé les avantages & les heureux loiſirs à relever le goût des Arts, & à donner de l'émulation aux Talens par le libre aſpect & la perfection de ce modéle incomparable.

Ce témoin authentique & éternel de la ſublimité du génie de la Nation, nous Vous le devrons uniquement, SIRE. Il a illuſtré le regne de Votre Prédéceſſeur, il immortaliſera le Vôtre. Louis XIV. l'a enfanté & preſque abandonné dès ſa naiſſance par le malheur des guerres & la fatalité des tems, Louis XV.

après avoir donné la Paix à ſes Sujets, l'aura porté à ſon plus haut dégré de ſplendeur.

Et Vous, dont la vigilance & l'habileté concourent ſi heureuſement au bien de l'Etat, auſſi ſages Miniſtres, que Citoyens ardens pour l'honneur de la Patrie & la gloire de votre Roi, qui avez reçû de ſes bontés, des ordres ſi favorables à nos déſirs: Vous (*), dont le nom illuſtre eſt depuis ſi long-tems en vénération à tous les Citoyens, & a mérité à tant de titres la confiance la plus intime & la plus diſtinguée de nos Rois pour le Gouvernement important de leur Capitale, modéle de celui de toutes les Villes du Royaume; Vous, (**) fidéle diſpenſateur de ſes tréſors, inſtruit par la nobleſſe de vos ſentimens, que le plus digne uſage

(*) Monſeigneur le Duc de Gêvres.
(**) Mr. le Contrôleur général.

des richesses du Souverain, après le soulagement de ses peuples, c'est de les employer à éterniser la mémoire de son Regne par de célébres Monumens; que ne vous devra pas la Ville de Paris, pour avoir applani toutes les voies à ce sujet, que d'autres Ministres moins jaloux de la grandeur des François & de leur propre gloire, auroient pû fermer dans les tems les plus favorables! Vous enfin, (*) entre les mains de qui Sa Majesté a déposé le soin particulier & l'honneur de ses Palais, aussi-bien que celui des beaux Arts, & qui justifiez tous les jours son choix par votre zéle pour leurs progrès, & la sage distribution de ses récompenses; Vos noms précieux à toute la nation, vont marquer l'époque de sa gloire. Unis au nom sacré de Sa Ma-

(*) Mr. le Directeur général des Bâtimens, Arts, & Manufactures Royales.

jeſté, ils ſeront gravés encore plus profondément dans nos cœurs que ſur les marbres & les métaux qui les attendent pour les annoncer à toute la terre. Ils publieront éternellement que la magnificence de Louis XV. a donné à la France ſon Palais achevé; mais ils diront en même-tems que c'eſt votre activité, & votre ambition pour la célébrité de ſon Regne, qui en ont hâté, ſoutenu & perfectionné les travaux.

Heureux vos Sujets, grand Roi, ſi leur zéle pour la Patrie eſt un hommage digne de Vous, & ſi la durée immortelle de ce Monument, en apprenant Votre grandeur à la poſtérité, peut l'inſtruire encore de leur amour & de leur reconnoiſſance. Ce ſont les vœux,

SIRE,

De vos très-ſoumis, très-fidéles & très-affectionnés Sujets.

LES HABITANS DE LA VILLE DE PARIS.

ODE

SUR

LES PROGRÉS

DE LA

PEINTURE

SOUS LE REGNE

DE LOUIS LE GRAND.

1725.

ODE
SUR LES PROGRÉS DE LA *PEINTURE* SOUS LOUIS XIV.
1725.

QUEL prodige m'éleve au-dessus du tonnere ?
Sur des aîles de feu j'abandonne la terre ;
Je vois les Immortels & la céleste Cour :
En vain le Dieu du jour m'y vient offrir sa lire,
J'abjure ses transports, ses fureurs, son délire ;
Un plus paisible Dieu m'inspire en ce grand jour.



C'eſt Louis. Je le vois aſſis au-près d'Aſtrée,
Faire encor nos deſtins du haut de l'Empirée,
Et ſon plus doux bonheur du bonheur des mortels :
Dans le conſeil des Dieux ſa grande ame préſide,
Aſſiſe au même rang & d'Auguſte & d'Alcide,
Je la vois partager l'encens de leurs autels.



Que tes regards, Louis, enflamment mon courage :
Qu'ils prêtent à mes chants un ſublime langage,
Pour célébrer les Arts illuſtrés par tes loix :
Aujourd'hui du Pinceau je vais chanter la gloire,
Et graver en airain au temple de Mémoire,
Fin de l'Invocation. Les noms les plus fameux des Apelles François.



Le plus grand des Valois (*) en vain dans
ſa Patrie
Appelle les beaux Arts, & leur donne la vie ;
Le démon de la guerre étouffe ſes projets :
La France après ſa mort, féconde en funé-
railles,
Voit par un fer ſacré (**) déchirer ſes en-
trailles,
Et ſes Rois immolés par leurs propres Sujets.

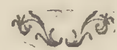
La féroce Bellone aux Lettres ſi fatale,
Replongeoit les Talens dans la nuit infernale ;
Et livroit la Science & les Arts au mépris :
Quand d'un ſiècle nouveau l'aurore étincel-
lante
Annonça de beaux jours, conſola notre at-
tente ;
Et deſſillant les yeux, éclaira les eſprits.



Savant appui des Arts, Séguier Miniſ-
tre illuſtre,

(*) François Premier.
(**) Les guerres de la Religion.

Le Pinceau des François te doit ſon premier
luſtre,
Et Voüet eût vû ſans toi ſes talens enfouis :
Ses diſciples fameux, plus ſavans que leur
Maître,
Mignard, le Brun, Sueur feront bientôt con-
noître
Que Voüet devoit former des Peintres pour
Louis.



Louis enfin paroît. Tout change à ſa pré-
ſence :
L'erreur, & le faux goût, l'orgueilleuſe igno-
rance
Trébuchent dans l'abîme aux éclairs de ſes
yeux :
Minerve fait marcher les beaux Arts ſur ſes
traces ;
Elle répand ſur eux la dignité, les graces,
Et ce feu (*) dérobé dans le tréſor des
Dieux.



(*) Le Génie,

De l'eſprit de Louis Colbert dépoſitaire
Fut bientôt des Savans l'infatigable pere,
Et nos bienſaits pour eux franchirent les deux mers :
Le mérite ſous lui, sûr de ſa récompenſe,
Accourt de toute part pour admirer en France
Ce Roi dont le nom ſeul occupe l'univers.



Poëte, Hiſtorien, mâle & ſavant génie ;
Pouſſin par ſes travaux étonne l'Italie,
Et reçoit de ſes mains un laurier immortel :
Heureux, ſi moins charmé des antiques Sculptures,
Il eût mis plus de feu dans ſes doctes figures !
Son nom eût égalé celui de Raphaël.



A peine aux yeux ſavans le Brun ſe fait connoître,
Que les maîtres de l'Art le préſagent leur maître,
Et de ſon premier vol cet aigle atteint les Cieux ;

Quelles expreſſions ! quelle grandeur d'idée !
De l'orgueilleux Romain l'Ecole intimidée
Croit ce Zeuxis François inſpiré par les
Dieux.

Cependant du haut du rang, que la gloi-
re lui marque,
Le Brun fut deſcendu, ſi la jalouſe Par-
que (*)
N'eût tranché du Sueur les jours trop tôt
fameux :
Sublime imitateur de la belle nature,
Il eût été bientôt le Dieu de la Peinture,
Et le maître immortel de nos derniers ne-
veux.

Telle eſt de ſon pinceau la ſavante
magie,
Qu'il donne à ſes ſujets la penſée & la vie,
Et maîtriſe les cœurs par ce puiſſant attrait,

(*) On croit que le Sueur eſt mort empoiſonné par ſes concurrens à l'âge de 38 ans.

Le

Le Brun, tu peins aux yeux le fier, & le
terrible ;
Mais le Sueur peint l'ame, il nous la rend
visible,
Et tout céde à l'effort d'un si divin portrait.

Mais quel nouveau spectacle ! & par quelle
puissance
Mon œil ici des Cieux perce la voute immen-
se ?
Je vois les Bienheureux dans le sein du re-
pos :
Par ton Dôme, (*) Mignard, tu combles
notre gloire ;
Ta Fresque arrache au Tibre une entiere
victoire,
Et la France triomphe enfin de ses rivaux.

O ! que ne puis-je ici d'une plume hardie
Peindre tous ces Héros, l'honneur de leur
Patrie,

(*) Le Dôme du Val-de-Grace.

Boulogne, Jouvenet, la Hire, les Coypels,
Et Bourdon, & la Foſſe, & Rigaud, Largillere,
Et cent autres Pinceaux que le deſir de plaire
A tes regards, Louis, rendit ſeul immortels.

Oui, c'eſt à tes regards, c'eſt à ton goût ſublime
Que ces braves François jaloux de ton eſtime,
Ont dû de leurs efforts les rapides progrès !
D'un ſeul mot, diſoient-ils, d'un coup d'œil favorable,
Ce grand Roi, des talens pere & juge équitable,
Paye plus nos travaux que par tous ſes bienfaits.



Eſpoir de notre gloire, ô ! vous jeunes Apelles !

Egalez ; ſurpaſſez, s'il ſe peut, ces modéles,
Et du nouveau Monarque enchantez les regards :
Hâtez-vous, profitez du loiſir qu'il vous donne ;
Pour tracer ſes exploits bientôt Mars & Bellone
Exigeront de vous tout l'effort des beaux Arts. (*)

PRIERE pour le Roi.

SEigneur, écoute la priere
Que la France aujourd'hui t'addreſſe par ma voix.
Que toujours invincible en pratiquant tes loix ;
Louis montre à la terre entiére
Que la crainte de Dieu fait la force des Rois ;
Qu'il préfére au vain bruit d'une valeur guerriere,

(*) *Quod cecinit Vates, armis Rex ipſe ſacravit.*

Des Lettres & des Arts les établissemens ;
Des pacifiques Rois, durables monumens.
Qu'il goûte au fond du cœur le sublime avantage
D'obtenir notre amour plutôt que notre hommage.
Pour combler enfin nos souhaits,
Que nos neveux bénissent la mémoire
De Louis plus flatté du bien de ses Sujets,
Que des lauriers de la Victoire ;
Qu'ils regretttent un jour de n'avoir que l'histoire
D'un Regne où nous vivrons heureux par ses bienfaits.

F I N.

TABLE
DES MATIERES
Contenues en ce Volume.

A

B

C

L

M

P

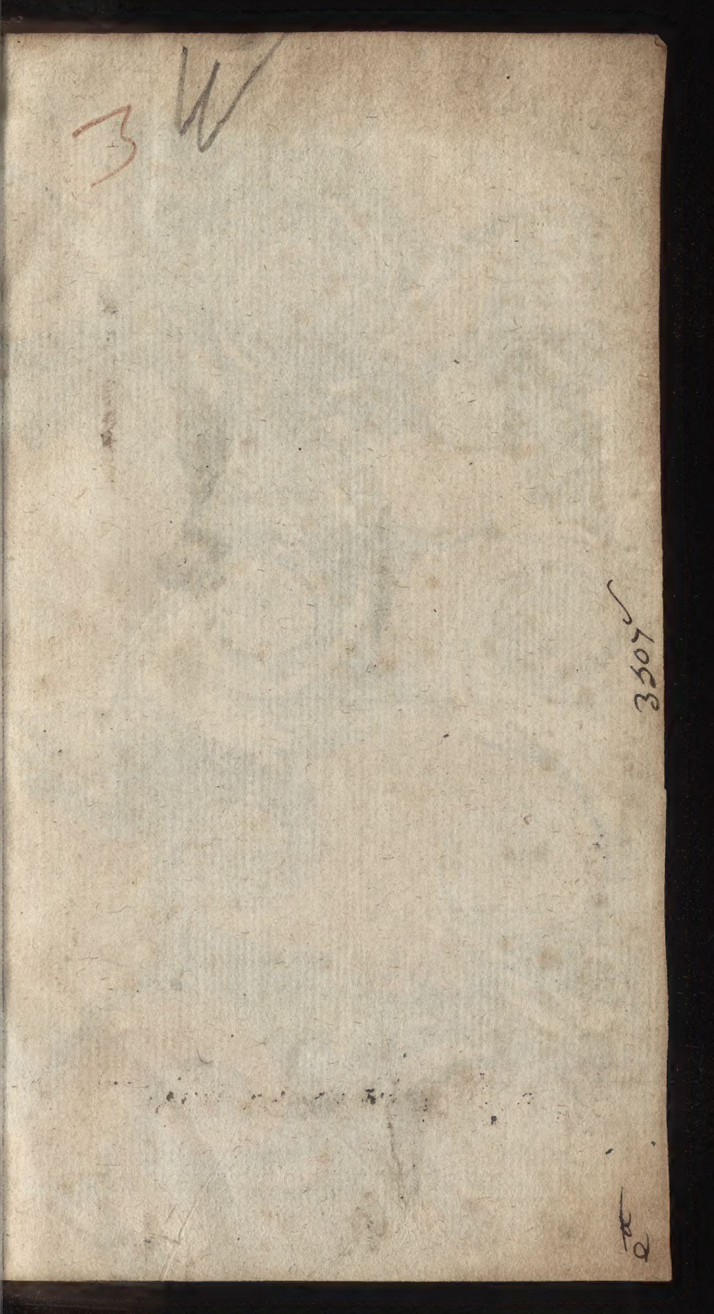
V

Fin de la Table des Matieres.

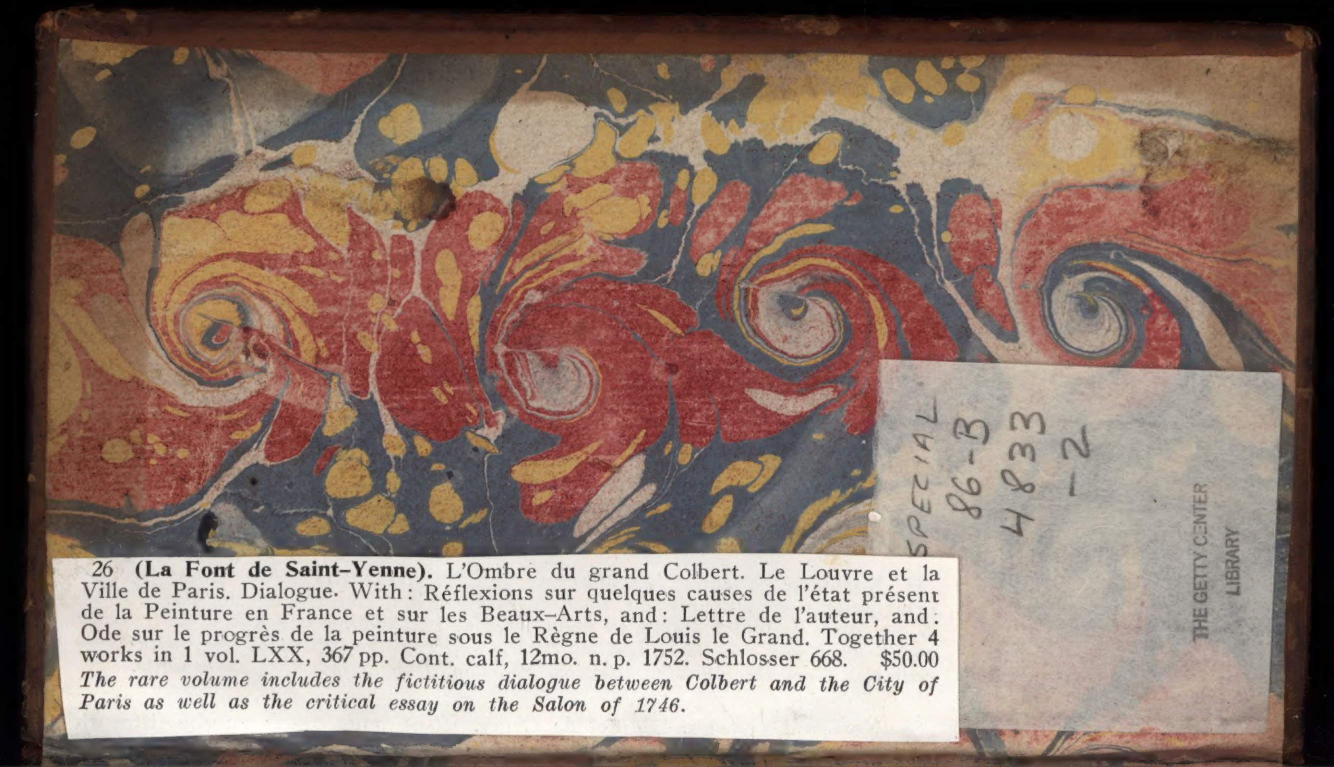
CORRECTIONS
Dans l'Avertissement.

Page xxviij. *lig.* 9. tout rampe ſans élévation, *liſez*, tout rampe ſans vigueur.

P. xlj. *l.* 2. pubics, *liſez*, publics.


3 W
3507





26 **(La Font de Saint-Yenne).** L'Ombre du grand Colbert. Le Louvre et la Ville de Paris. Dialogue. With: Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France et sur les Beaux-Arts, and: Lettre de l'auteur, and: Ode sur le progrès de la peinture sous le Règne de Louis le Grand. Together 4 works in 1 vol. LXX, 367 pp. Cont. calf, 12mo. n. p. 1752. Schlosser 668. $50.00
The rare volume includes the fictitious dialogue between Colbert and the City of Paris as well as the critical essay on the Salon of 1746.

